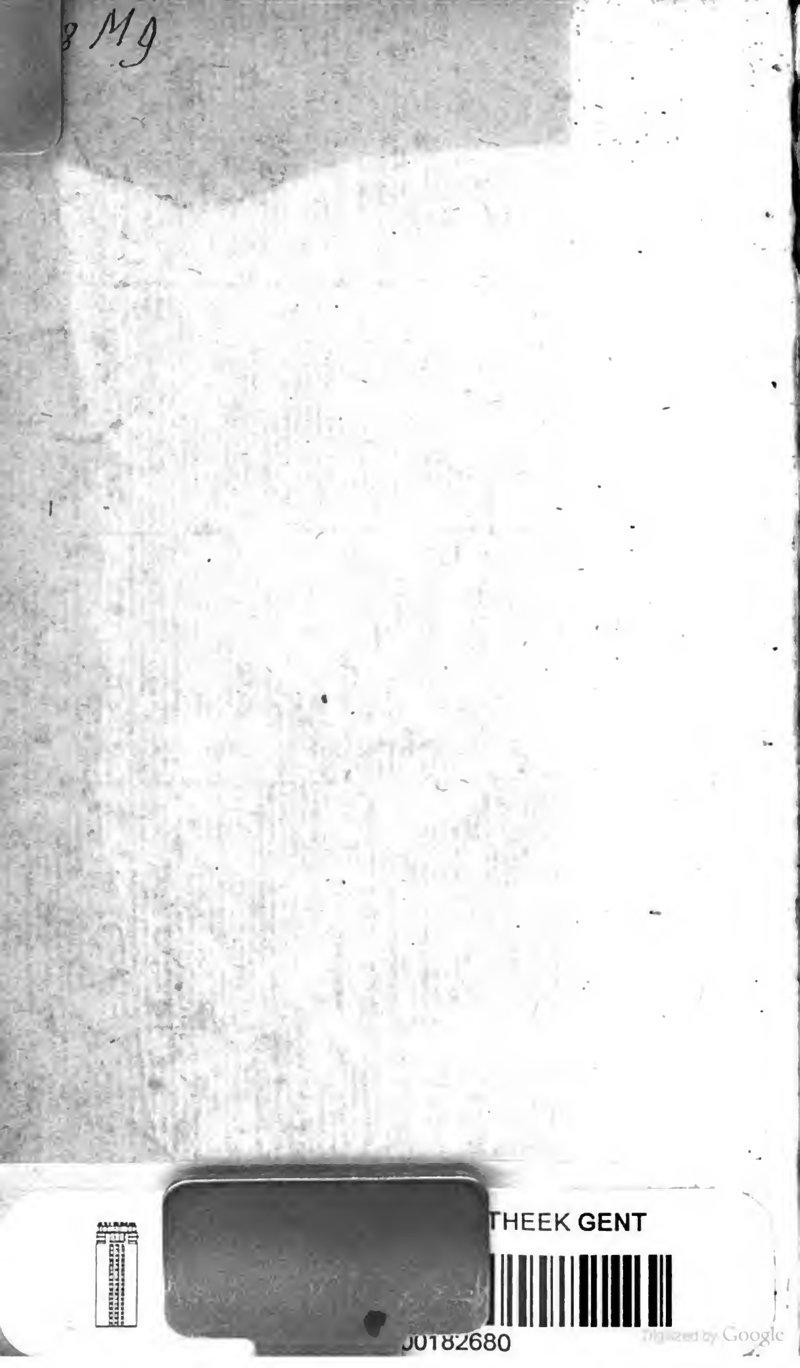



8 Mg
THEEK GENT
00182680
Digitized by Google

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

TOME TROISIEME.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, des Académies de Lyon et de Nancy.

Édition augmentée.

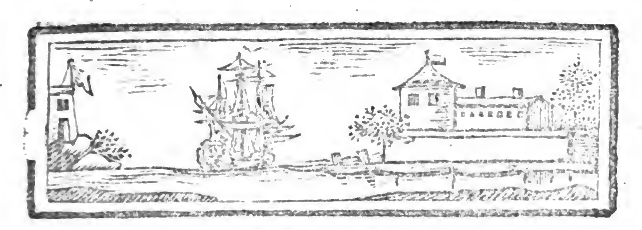
TOME TROISIEME.



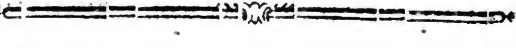
EN SUISSE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVIII.





ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.



SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIEME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

Rome opprime les nations étrangeres.

Depuis l'an de Rome 552 jusqu'en 620.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre contre Philippe, roi de Macédoine, et contre Antiochus, roi de Syrie.

Abaissement de Carthage.

CINQ cents vaisseaux carthaginois livrés à Scipion, et brûlés à la vue de Carthage ; cette puissance maritime

réduite à dix petites galeres ; tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux ; le fier Annibal forcé de souscrire à l'abaissement de sa patrie ; le souvenir des anciennes défaites effacé par tant des victoires : tel fut le fruit de la seconde guerre punique. Tout devoit enorgueillir Rome en augmentant son empire. Elle reçut avec enthousiasme l'illustre vainqueur, qui rapporta au trésor cent vingt mille livres pesant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le surnom d'Africain étoit pour lui la récompense la plus glorieuse.

Triomphe de Scipion l'Africain.

L'ambition de Rome s'accroît.

Dès-lors le génie ambitieux des Romains se développa librement. Mille obstacles l'avoient contenu en Italie. C'est un torrent qui va tout innonder, après avoir rompu ses digues. Les victoires passées inspiroient le désir de vaincre encore ; la passion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes même ; les richesses acquises par la guerre offroient les moyens de réussir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonstances, à peine un peuple modéré eût-il pu suspendre le cours de ses entreprises ; et quel peuple fut moins modéré que les Romains, lorsqu'il s'agissoit d'agrandissement ?

552.

Je supprime quelques expéditions

contre les Gaulois et les Espagnols révoltés, et je passe rapidement à la guerre de Macédoine. Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avoit secouru depuis les Carthaginois; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyerent des ambassadeurs à la république pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara aussi-tôt la guerre; car les Romains la désiroient. Le succès n'en fut pas long-tems douteux. Dès la premiere campagne, le consul Sulpicius battit Philippe. Quintius Flaminius (ou Flamininus), proconsul, remporta sur lui une victoire décisive, près des Cynocéphales en Thessalie, où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne dans un terrein coupé et inégal. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ses vaisseaux qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage.

Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine.

556.

Il est défait par Flaminius, et soumis à un tribut.

Dans l'assemblée des jeux isthmiques, le proconsul publie un décret du sénat et du peuple romain, par lequel la liberté est rendue aux villes grecques

Liberté rendue en apparence aux villes grecques.

qui étoient sous la domination du roi de Macédoine. Tout retentit d'acclamations. On admire, on exalte ce peuple guerrier et bienfaisant, dont les exploits ont pour but la liberté des autres peuples. Joie stupide, vaines louanges ! Nous verrons bientôt si la Grece eut lieu de s'applaudir d'avoir attiré les armes romaines. Elle étoit dans un état de langueur, avant de connoître le nom de Rome : ce nom fatal lui présageoit une servitude prochaine.

Les Etoliens et Nabis, roi de Sparte, accusent les Romains de mauvaise foi.

Les Etoliens, peuple intraitable, qui avoient beaucoup contribué à la derniere victoire, accusoient déja les Romains de mauvaise foi, parce qu'ils retenoient deux places dans le pays. Mais Nabis, tyran de Sparte, eut bientôt plus de sujet de se plaindre. Flaminius avoit traité avec lui pendant la guerre. La guerre finie, il ne le regarda plus comme un allié, il le poursuivit comme un tyran, voulut l'obliger de se dessaisir d'Argos, l'assiégea dans Sparte, lui prescrivit des conditions de paix, et le laissa en possession de son état, après avoir rendu la liberté aux Argiens. Sans doute, en voulant que chaque ville de la Grece fût indépendante et se gouvernât par ses propres loix, on prévoyoit bien que toutes ces petites républiques divisées seroient un

jour plus faciles à vaincre. Ce beau zele pour la liberté des Grecs, n'étoit au fond qu'un moyen de les assujettir, quand les circonstances le permettroient. Les Etoliens le prévirent, et appellerent un défenseur.

561. Antiochus, roi de Syrie, se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal.

Antiochus le Grand, roi de Syrie, cinquieme successeur de Séleucus, fut l'ennemi qu'ils susciterent aux Romains. Annibal s'étoit réfugié à sa cour, persécuté par l'ambition inquiete de Rome: car Rome avoit demandé qu'on lui livrât ce héros, tandis qu'il travailloit à réformer les abus et à réparer les maux de sa patrie. Plus animé que jamais contre ses anciens ennemis, il eût peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui la confiance dont il étoit digne. Annibal conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, et de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudence dirigea tout; tout réussit donc mal.

Sage politique de Rome pour se ménager des ressources.

De l'autre côté, les Romains, par une politique consommée, se ménageoient des ressources inépuisables. Leurs ambassadeurs agissoient en Asie et en Grece. Ils inspiroient des soupçons contre Annibal; ils faisoient alliance avec Eumene, roi de Pergame, fils d'Attale; ils s'assuroient de Philippe,

de la ligue des Achéens, que l'illustre Philopémen soutenoit encore glorieusement; ils entretenoient l'amitié des Grecs, à qui le nom seul de la liberté tenoit souvent lieu de tout; enfin ils prenoient si bien leurs mesures, qu'on n'est point étonné de les voir parler en maîtres au puissant monarque de Syrie.

Etat du royaume de Syrie.

Ce royaume étoit encore le plus vaste démembrement de l'empire d'Alexandre; mais les Séleucides, en voulant subjuguer l'Egypte, avoient trop négligé les soins essentiels du gouvernement; et d'ailleurs, en succédant à la puissance des Perses, ils en avoient pris les mœurs efféminées. Rome étoit pour eux ce que les Macédoniens avoient été pour Darius. Presque toutes les révolutions de l'univers se ressemblent dans le principe.

562.
Mauvaise conduite d'Antiochus

Autant les Etoliens montrerent de vigueur dès le commencement de la guerre, autant le superbe Antiochus fit-il connoître son penchant à la volupté. Maître de l'île d'Eubée, il oublia bientôt à Chalcis l'objet même de son expédition. Là, éperdument amoureux d'une jeune fille, quoiqu'âgé d'environ cinquante ans, il l'épousa, s'endormit au sein des plaisirs, et laissa tomber la discipline militaire. Tout-à-coup il apprend que le consul Acilius

marche à grandes journées; il court occuper le passage des Thermopyles; il envoie demander aux Etoliens du secours, car les troupes d'Asie n'arrivoient point. Les Romains arrivent: Caton, lieutenant du consul, qui avoit été consul lui-même, gagne le haut du défilé, par le sentier qu'avoient pris autrefois Xerxès et Brennus, il fond sur les ennemis, les met en désordre, et Acilius acheve la victoire. Antiochus se sauve avec cinq cents hommes. L'Eubée est reprise. Les Etoliens perdent Héraclée, leur capitale, après une vigoureuse défense. Philippe leur enleve Lamia. Assiégés dans Naupacte, ils demandent et obtiennent une treve, pour faire des soumissions à Rome. Leurs députés n'ayant pas voulu s'en remettre à la volonté du sénat, qu'on ne leur expliquoit point, eurent ordre de partir le même jour. C'est ainsi que les Romains vouloient donner la loi en despotes.

Les Romains forcent les Thermopyles, et accablent leurs ennemis.

563.

L. Scipion, avec son frere l'Africain, va finir la guerre.

Un nouveau consul, L. Scipion, va finir la guerre, accompagné de son frere Scipion l'Africain. Ce grand homme avoit demandé à servir sous lui. En passant chez le roi de Macédoine, ils lui remettent, au nom du peuple romain, le reste du tribut qu'il devoit payer. On venoit de lui rendre son fils

Démétrius ; et dans son humiliation, il se vit du moins récompensé de ses services. Antiochus trembloit d'autant plus en Asie, que la perte d'une bataille navale lui annonçoit de nouveaux malheurs. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont, il en retira ses troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermina malgré lui à une bataille.

Antiochus est entiérement défait à Magnésie, en Ionie.

Avec quatre-vingt mille hommes et cinquante-quatre éléphans, contre trente mille hommes, il est entiérement vaincu près de Magnésie par le consul. Il fuit jusqu'à Antioche, et envoie demander la paix.

Dures conditions que lui imposent les Romains.

Scipion l'Africain, déclarant aux ambassadeurs la résolution du conseil, leur dit : « que les Romains ne se laissoient » ni abattre par l'adversité, ni enfler » par la fortune ; qu'ils se contentoient, » après la victoire, de ce qu'ils avoient » demandé auparavant ; qu'Antiochus » eût à évacuer toute l'Asie en-deçà » du mont Taurus ; qu'il payât tous » les frais de la guerre, évalués à » quinze mille talens ; qu'il donnât » vingt otages, etc. » Et de plus, il devoit livrer Annibal et l'Etolien Thoas, afin de dissiper tout sujet de défiance.

Annibal poursuivi par leur haine,

Ces conditions furent acceptées. Annibal erra d'asyle en asyle, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias, roi de Bithynie, ennemi d'Eumene.

Les Rhodiens, qui avoient rendu de grands services, députerent à Rome pour obtenir la liberté des villes grecques d'Asie. Eumene, dont l'alliance n'avoit pas été moins utile, députa pour demander la dépouille d'Antiochus. C'étoit une matiere bien délicate de délibération. La politique demandoit qu'on favorisât les rois alliés; la gloire exigeoit qu'on traitât les Grecs d'Asie comme ceux d'Europe. On vint à bout de contenter Eumene et les Rhodiens; le premier, en lui donnant la Lycaonie, la Phrygie et la Mysie; les autres, en leur adjugeant la Lycie avec une portion de la Carie et de la Pisidie, et en assurant la liberté aux villes qui en jouissoient avant la défaite d'Antiochus. Il y avoit de la grandeur à distribuer ainsi des provinces; il y en auroit eu davantage à rendre libres tous les Grecs, comme on avoit affecté de le promettre. Rome éblouissoit le monde, et ne combattoit réellement que pour agrandir son empire.

Comment les Romains récompensent les Rhodiens et Eumene leurs alliés.

Ils n'agissoient que par ambition.

CHAPITRE II.

Caton le censeur. — Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition romaine, etc.

Les Romains commencent à se corrompre en Asie.

CETTE guerre, qui valut à L. Scipion le surnom d'Asiatique, fut cependant funeste aux Romains, dont les mœurs simples et austeres se corrompirent bientôt, par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie, ils se dégoûterent de la vertu : la semence des malheurs germa au sein de la fortune. Faut-il que tous les peuples se ressemblent à cet égard !

Sévérité excessive de Caton le censeur.

Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eût été le fameux Caton, personnage consulaire, zélé partisan des travaux rustiques et de la frugalité, ennemi de toute espece de luxe ; mais dont l'économie étoit taxée d'avarice, et dont le caractere dur et l'esprit ardent ne connoissoient point les justes bornes.

Son zele pour la loi Oppia contre la parure des dames.

Il s'étoit opposé avec une extrême chaleur, en 558, à l'abrogation de la loi Oppia, qui ne permettoit pas aux dames romaines plus d'une demi-once

d'or en ajustemens, et qui leur interdisoit les chars, les habits de différentes couleurs. Cette loi avoit été faite lorsqu'Annibal menaçoit Rome et ravageoit l'Italie. Dès que la paix fut conclue, avec Carthage, le motif de la loi ne subsistant plus, les femmes employerent tout leur crédit pour qu'on l'abrogeât. Malgré les invectives sanglantes de Caton, alors consul, elles réussirent dans leurs démarches. Ce goût de parure, naturel au sexe, ne dégénéroit pas encore en faste ruineux. Les dames réclamoient seulement leur ancien état: elles vouloient être distinguées du peuple, elles vouloient faire usage de leur aisance. Caton prévoyoit les suites du luxe; il en prédit les abus et les excès pernicieux; mais n'y avoit-il pas des moyens plus doux pour les prévenir? et pouvoit-il espérer qu'en devenant riche, on vivroit toujours comme lorsqu'on étoit pauvre?

566. Il fait accuser indignement Scipion l'Africain.

Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les Scipions, ni à la maniere dont il l'exerça. L'Africain essuya les premiers coups. Deux tribuns, suscités par Caton, l'accusent devant le peuple, entr'autres articles, de s'être laissé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illustte accusé comparoît, déchire ses comptes,

et dédaignant de se justifier : *à tel jour qu'aujourd'hui*, dit-il, *j'ai vaincu Annibal et Carthage, suivez-moi au Capitole, Romains ; allons y remercier les dieux.* Toute l'assemblée le suit, et laisse les accusateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, se retira dans une maison de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Il possédoit un mérite presqu'inconnu dans sa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité et des lettres. On doit le regarder comme le principal modele qui perfectionna les Romains.

Il fait condamner injustement Scipion l'Asiatique.

Après sa mort, Caton poursuivit avec la même animosité son frere l'Asiatique, et lui suscita les mêmes accusateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une grosse amende, comme ayant reçu de ce prince des sommes immenses, pour lui procurer une paix avantageuse. On saisit tous ses biens ; on n'y trouva aucun vestige de corruption : ils ne suffisoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accusé fut reconnue dans la suite, et l'on répara cette injuste condamnation. Sempronius Gracchus, quoique tribun du peuple, avoit défendu courageusement les deux freres. Il en fut récompensé par son mariage avec la célebre

Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Nous verrons ses enfans jouer un grand rôle dans la république.

Il passe les bornes dans sa censure.

Caton flattoit le peuple en exhalant, sous le masque d'un zele rigide, l'amertume de son fiel, et de ses haines personnelles. Elevé à la censure, il l'exerça en réformateur impitoyable, quoique sa conduite secrete ne fût point exempte de blâme. Il dégrada un sénateur, uniquement pour avoir embrassé sa femme en présence de ses filles. Il exclut, on ne sait pourquoi, Scipion l'Asiatique de l'ordre des chevaliers, où il étoit entré après sa disgrace, et le réduisit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avoit porté quelqu'ornement superflu. Par-là il en imposoit à une aveugle populace, toujours charmée de cette excessive sévérité de mœurs qui s'accorde avec sa situation. On lui décerna une statue. Son crédit fut toujours si grand, qu'ayant été quarante-quatre fois appelé en jugement, jamais le peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût Caton le censeur, le préjugé populaire lui servoit plus que son mérite. C'est par-là que les enthousiastes regnent sur la multitude.

Par-là il se rend agréable au peuple.

Découverte d'une société de débauche.

Du reste, on avoit déja besoin de violens remedes contre la corruption des mœurs. En 567, deux ans avant la

censure de Caton, les consuls découvrirent une société abominable, formée en divers endroits, qui sous prétexte des Bacchanales, se livroit aux désordres les plus honteux. Environ sept mille personnes de l'un et de l'autre sexe furent impliquées dans cette affaire. On en punit de mort un grand nombre : les autres prirent la fuite, ou se tuerent eux-mêmes. L'abolition des Bacchanales n'empêcha point les progrès du vice.

L'ambition de Rome couverte de belles apparences.

Les Romains s'engagent dans de nouvelles guerres, où leur ambition se développe de plus en plus. On admire ces paroles d'un décret concernant les Statyelles, peuple de Ligurie : *La victoire est glorieuse, quand elle se borne à domter un ennemi; mais elle devient odieuse, quand elle opprime des malheureux.* Il falloit pratiquer une maxime si équitable : Rome n'essuieroit pas le reproche de n'avoir souvent montré de la modération que par des intérêts politiques, et d'avoir cherché des prétextes pour subjuguer les peuples même dont elle se montroit amie. La suite de l'histoire n'est, pour ainsi dire, que le tissu de ses injustices, plus ou moins colorées.

Mouvemens de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains.

Un nouvel orage se forma sur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïssant toujours les Romains, sans pouvoir effacer la honte

de ses défaites. Il avoit fait mourir son fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en otage, faussement accusé par Persée, son autre fils, qui craignoit que la protection de la république romaine et le mérite personnel de Démétrius ne procurassent la couronne à ce jeune prince. Persée, après un crime si noir et si atroce, ayant succédé à Philippe, se livra imprudemment à sa haine contre les Romains. Il faisoit des préparatifs, il remuoit dans la Grece. Eumene en avertit Rome, et la guerre fut résolue. Persée, à cette nouvelle, offrit en vain toutes les satisfactions que l'on exigeroit. Le sénat répondit aux ambassadeurs, qu'un consul alloit se rendre en Macédoine, et que le roi pourroit traiter avec lui sur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main.

582. On lui déclare la guerre.

Le consul Licinius arrive bientôt. Le roi, ayant gagné une bataille, demande ensuite la paix aux mêmes conditions que son pere avoit reçues. Ici, la fermeté romaine brille dans le plus grand jour. Licinius, quoique vaincu, déclare fiérement que Persée n'obtiendra la paix qu'en se remettant, avec son royaume, à la discrétion des Romains. Une constance opiniâtre et inflexible triomphoit de tout à la longue. Ce prince

Les Romains quoique vaincus, veulent lui faire la loi.

d'ailleurs, avare, timide et cruel, ne savoit ni s'attacher des alliés, ni se rendre formidable à ses ennemis. La

585. Paul-Emile le fait prisonnier.

quatrieme année de la guerre, il fut défait par Paul-Emile. La phalange macédonienne fut enfoncée, parce qu'on l'attaqua de tous côtés par pelotons, à mesure qu'elle se dérangeoit par ses mouvemens; c'étoit l'unique moyen de la rompre. Persée prit la fuite. Abandonné de ses sujets, il se livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe, et il mourut en captivité.

La Macédoine soumise.

Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fussent déclarés libres.

Sagesse et vertu de Paul-Emile.

On doit attribuer cette conquête à la prudence, ainsi qu'à la valeur de Paul-Emile. Scipion Nasica lui conseillant de livrer bataille plus tôt qu'il ne convenoit, et lui représentant que l'on imputoit ses délais à lâcheté : *je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il; *au mien, vous agirez comme moi*. Il vécut dans la médiocrité, après avoir enrichi l'état; et Cicéron ne pouvoit mieux le louer qu'en disant : *il ne porta dans sa maison qu'une gloire immortelle*. La mort lui enleva tout d'un coup deux de ses fils; haranguant ensuite le peu-

ple, il témoigna qu'il se soumettoit à ce malheur, pourvu que les dieux daignassent épargner à la république des maux dont tant de prospérités la menaçoient. Sentiment d'un sage, qui sait combien le poison de la fortune est funeste, non-seulement aux particuliers, mais aux sociétés et aux empires. En effet, Rome périra par le fruit de ses victoires.

Les Etoliens subissent la loi, et sont soumis au tribut.

La Grece sentit bientôt la pesanteur du joug romain. Les farouches Etoliens avoient obtenu la paix aux conditions les plus dures. Ils s'étoient obligés à marcher toujours sous les ordres des généraux de la république ; à ne secourir jamais ni ses ennemis, ni ceux de ses alliés ; et à payer cinq cents talens dans un espace de six ans. C'étoit une punition de leurs entreprises. Mais Rome voyoit encore d'un œil inquiet la ligue achéenne, qui seule maintenoit un reste de liberté.

Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée.

Philopémen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, venoit de mourir. Moins modéré qu'Epaminondas son modele, il avoit forcé Sparte d'entrer dans la confédération, après y avoir aboli les loix de Lycurgue, et commis beaucoup de violences. Pris et empoisonné par les Messéniens rebelles, il avoit laissé les Achéens sans chef capable de les

soutenir. Dans cette circonstance, le sénat romain s'érige en juge d'un peuple libre, disperse les citoyens qu'il soupçonne, et prépare ainsi l'assujétissement total de la Grece, à qui la ruine de Persée présageoit son infortune, puisqu'elle n'avoit plus de barriere contre l'ambition de ces avides conquérans.

Conduite despotique des Romains à l'egard de la Syrie.

Mais rien ne décele mieux le caractere des Romains, que leur conduite envers la Syrie. Popilius Lænas défendit au nom du sénat à Antiochus Epiphane, usurpateur, de faire des conquêtes en Egypte. Ayant tracé un cercle autour du monarque, *avant que de sortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez réponse au sénat*. Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambassadeurs à Rome, auxquels on dit fiérement qu'*on le félicitoit d'avoir obéi*. Après la mort de ce prince en 589, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime, en faveur d'Antiochus Eupator, fils d'Epiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans consulter les Syriens, ils déclarerent Eupator pupille de la république, et envoyerent trois membres du sénat pour gouverner en qualité de ses tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aspiroit évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

CHAPITRE III.

Troisieme guerre punique. — Les Romains détruisent Carthage, Corinthe et Numance.

Les différents de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisieme guerre punique.

DEPUIS quelque tems le vieux Masinissa, tout dévoué aux Romains et sûr de leur protection, avoit usurpé des terres sur le domaine de Carthage. On envoya de Rome des commissaires, pour terminer leur différent. Caton en fut un. A son retour, il dépeignit les forces des Carthaginois, il les accusa d'armer contre la république, et ne cessa de crier qu'il falloit détruire leur ville. Scipion Nasica, plus modéré et plus sage, combattit toujours cette opinion, aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi Numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes, Nasica lui-même, qui venoit de finir leur querelle en médiateur, ayant été exposé aux insultes de la populace de Carthage, la guerre s'étant rallumée entre Masinissa et ce peuple, il étoit impossible que Rome ne saisît pas enfin l'occasion de dominer en Afrique.

604. Rome déclare la guerre

Elle y avoit envoyé des ambassadeurs, en aparence pour rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des

aux Carthaginois vaincus par Masinissa.

conjonctures. Masinissa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulassa en livra au massacre cinquante-huit mille qui avoient mis bas les armes. Alors les ambassadeurs levant le masque, déclarerent la guerre aux vaincus. Conduite odieuse, suivie de procédés encore plus infâmes.

On les désarme sous prétexte de paix.

Les Carthaginois effrayés, conjurent la tempête par d'humbles soumissions. Ils offrent de se reconnoître sujets de Rome. Le sénat romain promet de leur laisser la liberté, pourvu qu'ils fassent ce qu'exigeront les consuls, et qu'ils envoient trois cents otages. On se livre à la joie, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre : on envoie les otages avec sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyans soupçonnassent quelque perfidie. Les consuls Marcius et Manilius arrivent cependant à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions, se plaindre de cet appareil de guerre. « Vous êtes sous la protection de Rome, » leur disent les consuls ; les armes dont » vos magasins sont pleins, vous de» viennent inutiles : apportez-les, pour » preuve de la sincérité de vos senti» mens. » En vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis,

d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes: *Rome se charge de vous défendre ; obéissez*. Cette réponse ne permettoit aucune replique. On obéit. Pouvoit-on s'attendre à la perfidie la plus noire ?

On leur ordonne d'abandonner leur patrie.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes et de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite ; qu'ils eussent à en sortir; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais sans fortifications, et seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage en excitant le désespoir. Le peuple massacre les sénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples sont changés en atteliers ; l'or et l'argent, les vases, les statues, suppléent au fer et au cuivre ; les femmes sacrifient leurs ornemens, elles coupent leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne se doutant pas qu'une ville désarmée puisse faire de la résistance, livrent l'assaut et sont repoussés ; leur flotte est réduite en cendres par des brûlots.

Le désespoir leur rend le courage.

Scipion Emilien sauve l'armée et acquiert une grande réputation.

Asdrubal, général des Carthaginois, auroit taillé en pieces l'armée consulaire, si elle n'avoit eu pour défenseur Scipion Emilien, fils de Paul

Emilien, et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros, avec trois cents cavaliers, couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles passoient une riviere en présence de l'ennemi victorieux. Ses exploits et sa conduite arracherent des éloges au vieux Caton, qui n'avoit encore loué personne. Caton déchargea sa bile sur les autres officiers. S'il n'avoit loué personne jusqu'alors, peut-on le regarder lui-même comme fort louable ?

606. Il est chargé de la guerre en qualité de consul.

C'étoit à Scipion à finir une guerre si importante. Quoiqu'il n'eût que trente-sept ans, et que la loi Villa eût fixé depuis peu à quarante-trois ans l'âge requis pour le consulat, non-seulement on le fit consul; mais sans le faire tirer au sort, selon l'usage, on lui assigna le département de l'Afrique. Il justifia bientôt ce choix. Carthage est bloquée et réduite à la disette. Les Carthaginois offrent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargne leur ville. Scipion le refuse, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à la vengeance.

607. Il prend et détruit Carthage.

Par le moyen d'une fausse attaque, les Romains s'emparent d'une porte; ils avancent, ils mettent le feu aux maisons, ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient

lâchement demander la vie au vainqueur. Sa femme, plus courageuse, l'accable de reproches, poignarde ses enfans, et se précipite dans les flammes. La ville est abandonnée au pillage. Scipion obéissant avec regret aux ordres teribles du sénat, la détruit entiérement par le feu. L'incendie dura dix-sept jours. Un triomphe magnifique et le surnom d'Africain couronnerent l'expédition du proconsul, car son année de consulat étoit finie. Il avoit été secondé dans cette guerre par son ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, et par l'historien Polybe digne d'écrire ses exploits.

Lélius et Polybe.

A la vue d'une ville si florissante en proie au carnage, ensevelie dans les flammes, quelques reproches que méritent les Carthaginois, on ne peut retenir une juste indignation contre les Romains. Ce qui révolte sur-tout la nature, c'est de les voir consacrer par la religion toutes ces fureurs de la guerre. Ils dévouoient solennellement leurs ennemis aux dieux infernaux, et Scipion en fit la cérémonie. La formule qu'il prononça est singuliere. *O redoutable Pluton, lâchez contre les Carthaginois la terreur et la vengeance. Que les nations et les*

Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre.

Imprécation contre les ennemis.

villes qui ont pris les armes contre nous, soient détruites. Je vous dévoue, ô furies, tous les ennemis de ma république, en mon nom, et au nom du sénat et du peuple de Rome. Il suffisoit donc de se défendre de la tyrannie romaine, pour devoir être victime des dieux ! de pareilles imprécations augmentoient sans doute l'ardeur et la confiance du soldat ; mais combien ne devoient-elles pas coûter au cœur d'un homme sensible !

Carthage devoit succomber tôt ou tard ; pourquoi.

Montesquieu a parfaitement développé les causes de la supériorité de Rome sur Carthage. Je citerai seulement une ou deux de ses réflexions. « Carthage, dit-il, qui faisoit la guerre » avec son opulence contre la pauvreté romaine, avoit par cela même » du désavantage : l'or et l'argent » s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais. Les Romains étoient » ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir ; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la » dépense, firent la guerre sans l'aimer. . . . . Ce furent les conquêtes » même d'Annibal, qui changerent » la face de cette guerre. Les conquêtes sont aisées à faire, parce

» qu'on les fait avec toutes ses forces :
» elles sont difficiles à conserver, parce
» qu'on ne les défend qu'avec une
» partie de ses forces. » Ajoutons qu'un peuple de soldats doit vaincre un peuple de marchands.

Rome veut asservir la Grece.

La même année vit la ruine de Corinthe, et l'anéantissement de la liberté en Grece. Rome, dont la modération trompeuse dégéneroit en une sorte de despotisme quand les circonstances lui permettoient d'opprimer ceux qu'elle caressoit d'abord, s'étoit fait une politique d'entretenir la division parmi ces peuples, de favoriser les traîtres qui la servoient, d'interposer son autorité dans toutes les affaires, et de prendre insensiblement le même empire que si elle eût conquis la Grece, au lieu de la déclarer libre.

Les Achéens prennent les armes et sont vaincus.

Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés tant qu'ils étoient nécessaires. On cherchoit à les domter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, se donnant pour fils de Perseé, avoient successivement entrepris la conquête de ce royaume, et avoient été vaincus sans peine. Le préteur Métellus tranquille de ce côté là, tourne ses armes contre les Achéens, que deux chefs violens, Critolaüs et Diéus, entraî-

noient au précipice. Métellus les défait. Le consul Mummius acheve la guerre par le sac et la destruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cents cinquante ans, et l'une des plus florissantes de l'Europe. La Grece, sous le nom d'Achaïe, est réduite en province romaine.

Mummius détruit Corinthe.

La Grece est province romaine.

Rome s'enrichit et se décora de nouvelles dépouilles. Les chefs-d'œuvres de l'art, qu'on y transporta, joints aux fruits empoisonnés de l'Asie, y firent naître le goût, que la corruption des mœurs suivit de près. Paterculus raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général, chargeant des entrepreneurs du transport de ce qu'il y avoit de plus précieux parmi les tableaux et les statues de Corinthe, leur déclara que, si quelque morceau venoit à se perdre ou à se gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. L'historien ne balance point à préférer, pour l'intérêt de la république, cette ignorance grossiere au raffinement de son siecle. Mummius, aussi désintéressé que vaillant, ne garda rien pour lui des richesses et des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux-arts eût poli ses mœurs et celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes et au

Les chefs-d'œuvres transportés à Rome, y introduisent le goût des arts.

Si les Romains avoient eu ce goût plus tôt, ils auroient commis moins de barbaries.

massacre ? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe ; c'en est un plus grand qu'elles se détruisent par la barbarie. Heureux les hommes quand ils sont entre les extrêmes, vertueux avec politesse, polis et éclairés sans corruption !

613.

Perfidie des Romains en Espagne à l'égard de Viriathe.

Avant la fin de la guerre punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit fonder un royaume par ses victoires, et il en vint à bout. Pouvant tailler en pieces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession, laissant tout le reste de l'Espagne à ces injustes oppresseurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Ils violent deux traités faits avec Numance.

Un crime en amene un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Douro. Ils violent deux traités conclus avec elle, et l'obligent de les détester comme des ennemis sans foi et sans justice. Les Numantins se déterminent à défendre

leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permît pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage réduisit Numance à l'extrémité, et déclara qu'il ne recevroit aucune proposition, si les habitans ne lui livroient la ville, leurs armes et leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimerent mieux se donner la mort que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite, la révolte fut étouffée ; mais on verra les Espagnols faire de nouveaux efforts pour briser le joug. Tant de conquêtes, fruit de l'ambition, de la violence, d'une profonde et injuste politique, fournirent des alimens aux passions, dont Rome sera bientôt la victime. Elle devoit venger le monde, en se déchirant elle-même. Avant que de suivre la chaîne des événemens, observons ici quelques particularités qui répandront du jour sur l'histoire.

Scipion est envoyé contre les Numantins.

620.
Il détruit leur ville.



CHAPITRE IV.

Observations sur la milice, les mœurs, les finances et la littérature.

VOICI une réflexion importante de Montesquieu : « Nous remarquons » aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats ; et cependant c'étoit par un travail immense que les » Romains se conservoient. La raison » en est, je crois, que leurs fatigues » étoient continuelles, au lieu que » nos soldats passent sans cesse d'un » travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde » la plus propre à les faire périr. On » accoutumoit les soldats romains à » aller le pas militaire, c'est-à-dire, à » faire en cinq heures vingt milles et » quelquefois vingt-quatre. Pendant » ces marches, on leur faisoit porter » des poids de soixante livres. On les » entretenoit dans l'habitude de courir et de sauter tout armés ; ils » prenoient dans leurs exercices, des » épées, des javelots, des fleches » d'une pesanteur double des armes » ordinaires, et ces exercices étoient » continuels. » (*V. Vegece, l.* 1.)

Forces et exercices des soldats romains.

Leurs marches.

Est-il étonnant que de tels soldats, sous une discipline sévere, aient remporté tant de victoires ?

On avoit toujours des soldats dans le besoin.

D'ailleurs, les ressources militaires de Rome étoient inépuisables. Quelque tems avant la seconde guerre punique, elle mit sur pied, contre les Gaulois, sept cents mille hommes d'infanterie, et soixante et dix mille chevaux. Après la défaite de Cannes elle eut bientôt des armées nombreuses. Tout étoit soldat. Cependant la guerre avoit enlevé tant de citoyens, qu'il fallut créer cent soixante-sept nouveaux sénateurs, pour rendre le sénat complet.

Une sorte d'enthousiasme rendoit les Romains invincibles.

Les principes et les sentimens des Romains tendoient à les rendre invincibles. « Il n'y a rien de si puissant, » dit l'illustre auteur déja cité, qu'une » république où l'on observe les loix, » non pas par crainte, non pas par » raison, mais par passion, comme » furent Rome et Lacédémone ; car » pour lors il se joint à la sagesse d'un » bon gouvernement toute la force » que pourroit avoir une faction. » En effet, une sorte d'enthousiasme permanent fut l'ame des entreprises et la force de l'état.

Récompenses et puni-

On a vu combien les récompenses et les punitions militaires avoient ser-

vi, dès les premiers tems, à maintenir la discipline et à enflammer les courages. Les unes et les autres étoient sagement distribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la bastonnade, la mort, rien étoit plus efficace que la honte et l'infamie. Toutes sortes de récompenses, couronnes de toute espece, triomphe, ovation, dépouilles *opimes*, tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient; et lorsque l'amour des richesses fit préférer l'argent à l'honneur, fruit naturel des grandes conquêtes, ce fut le signe infaillible d'une prompte décadence. tions militaires.

Pendant la seconde guerre punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes loix, devoit élever davantage les sentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conserverent le droit de vie et de mort. Ainsi la discipline militaire se soutint dans toute sa viguenr, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie. Soumis aux ordres absolus de ses généraux, le Romain avoit cette élévation d'ame qu'inspire la liberté. Rendu à ses foyers, il ne sentoit plus que l'empire bienfaisant des loix

La loi Porcia éleva les sentimens du citoyen sans affoiblir la discipline.

La pureté des mœurs augmentoit la population.

Une des principales causes de la prospérité de Rome, quoique les auteurs n'en parlent guere, c'est la population, que produisoient la pureté des mœurs et la sainteté du mariage. Peu d'années après la premiere guerre punique, les censeurs trouvant le nombre de citoyens fort diminué, exigerent de tous un serment de se marier, et de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la république. C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les premieres loix. Carvilius qui aimoit sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fréquens à mesure que les mœurs se corrompirent. Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation.

Premier divorce dans le sixieme siecle de Rome.

Contrats de mariage.

Plusieurs vestales manquerent à leur vœu.

Il est singulier qu'on trouve dans tous les siecles nombre de vestales punies pour avoir violé leur vœu de virginité, et que dans l'espace de plus de cinq cents ans, on ne trouve pas un divorce, malgré la condescendance des loix. C'est que d'une part les vestales étoient trop exposées à la plus dangereuse des tentations, et que de l'autre l'union conjugale étoit cimentée par les bonnes mœurs.

Jusqu'au tems où Paul Emile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, et en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut, qui se régloit au cens, selon les fortunes : on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce tems jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retiroit des terres de la république, les impôts sur les peuples d'Italie et sur les provinces, faisoient le revenu de l'état. A la fin de la premiere guerre punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, et fut nommé pour cette raison *Salinator*.

Les citoyens ne payerent plus de tribut après l'assujétissement de la Macédoine.

Les mines d'Epagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille hommes, du tems de Polybe, à celles qui étoient dans le voisinage de Carthagene, et en tiroit chaque jour deux cents cinquante mines attiques (plus de quatre talens). Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit sans cesse le trésor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencerent les fraudes et les vexations des publicains, les concussions des magistrats : alors les richesses particulieres

Mines d'Espagne; butin des généraux; tributs des nations étrangeres.

introduisirent dans les maisons le luxe, la somptuosité, des besoins nouveaux et factices, des désordres qui sapperent les fondemens du bien public. Scipion l'Africain avoit raison de dire, au sujet de deux consuls qui briguoient le département de l'Espagne pendant la guerre de Viriathe en 609: *je pense qu'il faut les exclure tous deux; l'un, parce qu'il n'a rien; l'autre, parce qu'il n'a jamais assez*

Ignorance grossiere des Romains jusqu'au sixieme siecle.

La ville fut pavée pour la premiere fois après l'expédition d'Asie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés, sans qu'on eût aucune mesure du tems. Le consul Valérius apporta de Sicile un cadran solaire: Scipion Nasica, plus de cent ans après, fit connoître les clepsydres, qui servoient à mesurer les heures, le jour et la nuit. Tout étoit dans une espece d'enfance, excepté l'art militaire. La médecine consistoit en recettes de famille, lorsqu'un Grec nommé Archagate vint l'exercer, ainsi que la chirurgie, au tems du siege de Sagonte par Annibal.

Premiers poëtes.

Ennius, le premier poëte, ami de Scipion l'Africain, composa l'histoire romaine en vers, ou plutôt en prose mesurée. Nevius, son contemporain, fit la même chose sur la premiere

guerre punique. C'étoient les plus foibles rayons du génie qui devoit produire tant de chefs-d'œuvres. On voit ici, comme ailleurs, la poésie cultivée avant la prose, et consacrée au souvenir des faits. L'ancienne satyre n'étoit que ressuscité. Fabius Pictor, consul l'an de Rome 485 avoit écrit sur l'histoire romaine ; mais nous ne connoissons point son ouvrage.

Rome s'éclaira, se polit le goût et les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute et Térence tirerent le théatre de la barbarie. L'un a plus de cette *force comique*, de ce sel piquant et âcre d'Aristophane. L'autre, qu'on lit encore avec tant de plaisir, transporta l'atticisme de Ménandre dans un terroir où il n'étoit né, pour ainsi dire, avant ces deux poëtes, que des ronces. On prétend que Scipion Emilien et Lélius partagerent avec lui la composition de ses pieces. C'est un éloge pour eux et pour Térence. L'historien Polybe, le philosophe Panétius, accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déja l'amour des belles lettres, de la philosophie, des sciences, dissipoit la rouille de férocité que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres. Le goût des lettres s'introduit.

Caton le censeur s'en plaignit amé- Caton dé-

clame contre les rhéteurs et les philosophes.

rement. Quoiqu'il fût lui-même historien et orateur, il se déchaîna contre les Grecs, dont on alloit prendre les leçons. On chassa par un décret ces rhéteurs et ces philosophes, qu'il représentoit comme dangereux, et qui l'étoient réellement lorsqu'ils n'apprenoient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avoient à gagner que des erreurs et des vices.

La littérature étoit cependant très-utile.

Mais qu'est-ce que Caton pouvoit craindre des vrais philosophes, des gens de lettres dignes de ce nom? Rome ne devoit-elle pas gagner infiniment à s'instruire? n'avoit-elle pas besoin d'une morale plus lumineuse et plus humaine? n'avoit-elle pas besoin de connoître la nature, de s'affranchir des préjugés, de chercher des secours dans la physique, l'astronomie, la géométrie, dans toutes les sciences? n'avoit-elle pas besoin des charmes de la littérature, pour adoucir son caractere, et pour servir de modele aux nations, après en avoir été la terreur? Les deux Scipions vainqueurs de Carthage ne valoient-ils par les anciens héros, qui ne connoissoient que la guerre et la charrue? Et les Varron, les Cicéron, les Virgile, les Horace, et tant d'autres

auroient-ils illustré leur patrie plus que ne firent jamais les triomphes de ses généraux, si les maximes du farouche censeur avoient toujours prévalu ?

Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption.

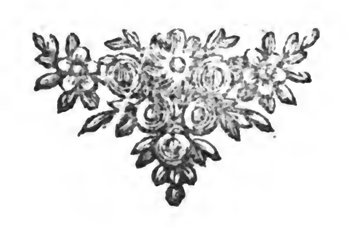
Nous allons voir la corruption s'emparer de Rome, en même tems que la littérature y fleurira. Mais, la corruption fut le fruit de sa grandeur, de son opulence ; et la littérature, loin d'être la cause du mal, pouvoit y apporter du remede. Il en est de l'abus des lettres, comme de celui de la religion : c'est un grand mal, parce que l'objet dont on abuse est un grand bien.

Remarques sur Caton.

Il nous reste de Caton un ouvrage sur les choses rustiques (*de re rustica*). C'est un monument précieux du goût des anciens Romains pour l'agriculture. Si l'auteur avoit eu moins d'aversion pour la littérature des Grecs, son livre eût été vraisemblablement meilleur. Il se repentoit, disoit-il souvent, de trois choses ; d'avoir passé un jour sans rien apprendre, d'avoir confié son secret à sa femme, et de s'être embarqué lorsqu'il pouvoit voyager par terre. Comment, avec un si grand désir d'apprendre, se déclaroit-il ennemi des sciences étrangeres ? Il outroit tout : la vraie sagesse n'outre jamais rien.

Un Romain se signaloit en tout genre.

Une chose admirable, et commune chez les Romains, c'est qu'un même homme fût magistrat, guerrier, juge et général, habile dans le barreau et dans le gouvernement homme d'état et homme de lettres, qu'il pût se signaler et se rendre utile en tout genre. Quels hommes! que leur éducation devoit être différente de la nôtre! quelle étroite sphere resserre aujourd'hui les talens!





HUITIEME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

CORRUPTION dans la république.

Depuis l'an de Rome 620 jusqu'en 665.

CHAPITRE PREMIER.

Tribunat de Tibérius, et de Caïus Gracchus, etc.

Etat malheureux du peuple, source de dispute avec le sénat.

LES querelles entre le sénat et le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangeres ; mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore et quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Une prodigieuse inégalité de fortune rompoit l'équilibre entre les citoyens ; les richesses des uns augmentoient la pauvreté des autres. Ce mal croissoit à mesure que l'opulence irritoit les passions. Rome, en subjuguant le monde, étoit parvenue au

point fatal, où les mœurs ne pouvant plus se maintenir, les vices doivent forcer toutes les barrieres et miner les fondemens de l'état. Deux hommes d'un mérite distingué, Tibérius et Caïus Gracchus tenterent une réforme que les circonstances rendoient impossible; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres civiles, qui noyerent la liberté dans le sang des citoyens.

Les deux Gracchus et leur mere Cornélie.

Ces deux freres, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation; ils réunissoient aux grandes qualités de l'ame la culture de l'esprit, et sur-tout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius, beau frere de Scipion Emilien, gendre d'Appius Claudius, personnage consulaire, s'étoit acquis une réputation brillante, soit dans les armées, soit dans l'intérieur de la république, lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zele, ou à son ambition, la cariere où il devoit périr. Cornélie, selon quelques écrivains, lui inspira le dessein de s'élever contre la noblesse, en lui disant: *pourquoi m'appelle-t-on la belle-mere de Scipion, et non la mere des Gracques? Votre nom n'est-il donc pas assez illustre? c'est à vous à le rendre plus fameux.* Ces paroles, sar

Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles.

doute pouvoient exciter en lui l'amour de la gloire ; mais il paroît fort douteux que Cornélie lui ait suggéré une résolution imprudente. La vue des campagnes possédées par les riches seuls, et peuplées de leurs esclaves ; l'excès de l'opulence et de la misere ; le désir de rappeler Rome à son antique vertu ; en un mot, le patriotisme le porta vraisemblablement à cette entreprise : s'y étant engagé peut-être par zele de citoyen, il s'y obstina avec la chaleur d'un factieux. Tant le zele ardent a besoin de regle, pour ne pas dégénérer en passion funeste.

Toutes les terres entre les mains des riches.

Depuis plus de deux siecles et demi, la loi Licinia étoit méprisée. Loin de se contenter de cinq cents arpens de terre, les patriciens avoient usurpé une partie considérable des terres de la république. Les riches étendoient sans mesure leurs possessions. Ces campagnes, autrefois le séjour de tant de nobles et vertueux Romains, étoient remplies d'esclaves qui les cultivoient pour leurs maîtres, qui étoient exempts et même exclus du service des armées ; et le peuple, destiné à la défense de la patrie, avoit en partage l'indigence. Un si grand abus paroissoit intolérable dans un état républicain; mais quelles précautions ne falloit-il pas pour le réformer ?

620.
Tibérius propose de rétablir la loi Licinia.

Tibérius Gracchus propose de remettre la loi Licinia en vigueur ; à condition néanmoins que l'on paiera des deniers publics, ce que les riches possedent de terres au-delà de cinq cents arpens. Les praticiens se récrient ; ils insistent sur l'ancienneté de leurs possessions, sur les inconvéniens de la nouveauté. Plus le tribun rencontre d'obstables, plus il s'efforce d'animer le peuple. *Les bêtes sauvages ont des tanieres*, disoit-il ; *et des citoyens Romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toit pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture.*

Il réussit malgré toutes les oppositions.

Les patriciens, prévoyant l'effet de ces discours, emploient leur politique ordinaire ; ils gagnent un tribun, dont l'opposition peut tout arrêter. Tibérius est étrangement surpris de voir Octavius, son ami jusqu'alors, tourner contre lui l'autorité du tribunat. Après de vains efforts pour le ramener à son parti, après les plus tendres invitations, après les débats les plus vifs, mais sans aigreur de part et d'autre, il presse le peuple de déposer ou Octavius ou lui-même. Cette proposition hardie réussit au gré de ses vœux. La loi Licinia est renouvelée : on le nomme commissaire, avec son frere

Caïus et son beau-pere Appius, pour veiller à l'exécution.

Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il cimenté solidement son ouvrage. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non-seulement il fit ajouter à la loi, que l'on reprendroit les terres usurpées sur la république; mais comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésors d'Eumene, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain son royaume et ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les regles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie et intéressant le peuple à sa conservation.

Violences des sénateurs. Tibérius est tué avec ses amis.

Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au Capitole, où se tenoit l'assemblée. Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête, pour demander du secours à ses amis: ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadême, et que le peuple va le couronner. On annonce cette entreprise au sénat. Le consul Minucius Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion Nasica, cousin germain du

tribun, s'écrie : *puisque le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent.* Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs cliens armés de bâtons. Tibérius meurt assommé, avec plus de trois cents de ses amis. Exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avoit fait couler de sang romain. Le sénat oubliant son ancienne modération, parce qu'il avoit perdu les anciennes mœurs, justifia ce qui s'étoit fait ; et pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie, où il mourut.

Scipion Emilien insulté pour avoir approuvé ce meurtre.

Telle étoit l'animosité des nobles contre Tibérius Gracchus, que Scipion Emilien, son beau-frere, approuva lui-même le meurtre, supposé que le tribun eût voulu semer la discorde dans la république. Insulté à ce sujet par la populace, il s'écria : *Malheureux ! sans mon pere Paul Emile et moi, que seriez-vous devenus ? Vous seriez les esclaves de vos ennemis. Est-ce ainsi que vous traitez vos libérateurs ?* Le peuple rentra en lui-même ; mais le héros, avec son ami Lélius, s'éloigna de Rome, pour jouir de la tranquilité de sa campagne de Gaëte.

Sa retraite.

Il revient combattre le

Il revint combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, qui vouloit faire

faire passer en loi, que les tribuns pourroient conserver leur autorité, tant qu'il plairoit au peuple, sans nouvelle élection. Cette loi ayant été rejetée, et les troubles continuant au sujet du partage des terres, Scipion alloit être nommé dictateur, quand il fut trouvé mort dans son lit. Métellus, son rival de gloire, témoigna une vive douleur de cette perte, et dit à ses enfans : *allez assister aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit : vous n'en verrez jamais de pareil.*

tribun Carbon.

624.

Sa mort.

Cependant Caïus Gracchus, aussi vertueux, aussi zélé, et plus éloquent que Tibérius, après avoir caché quelques années dans la retraite ses vastes desseins, entra dans la carriere des honneurs. Malgré les alarmes et les conseils de Cornélie, il aspiroit au tribunat : il y parvint. L'affluence pour son élection fut prodigieuse au champ de Mars. Plusieurs citoyens, faute de place, monterent sur les toits, et donnerent leurs suffrages par acclamation. On rendoit justice à son zele : on n'en prévoyoit pas les suites funestes.

629.

Caïus Gracchus est élu tribun.

Jamais tribun ne se montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers établissemens, sur-tout des magasins de blé, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à

Son zele pour le peuple.

bas prix leur subsistance. Maître du peuple, autant qu'il étoit haï des nobles, il se fit continuer tribun, sans craindre l'exemple de son frere.

Ses loix pour affoiblir le sénat.

Les tribunaux transférés aux chevaliers.

Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du sénat, il représenta que l'injustice présidoit souvent aux tribunaux, et qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoient à l'ordre des plébéiens, le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa. On renouvella aussi la défense d'exécuter aucune sentence capitale contre un citoyen romain, sans le consentement du sénat et du peuple. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de bourgeoisie et de suffrages à tous les alliés de Rome en Italie.

Politique adroite des sénateurs, qui lui opposent Livius.

Ce projet, trop favorable à la faction populaire, redoubla les inquiétudes des sénateurs. On mit en jeu les ressorts d'une adroite politique : on gagna Livius Drusus, jeune tribun habile et irréprochable : on lui suggéra la maniere de l'emporter sur son collegue, non par voie d'opposition directe, mais en se montrant encore plus zélé que lui pour les intérêts du peuple. Gracchus fut chargé de conduire une colonie qui devoit rebâtir Carthage. L'absence diminua encore le nombre de ses par-

tisans, tandis que Livius en acquéroit de nouveaux. A son retour, il s'apperçut du changement ; ses collegues étoient devenus ses adversaires, et l'empêcherent d'obtenir un troisieme tribunat. Opimius, son ennemi, fut nommé consul. Tout préparoit une catastrophe sanglante.

632. Le consul Opimius fait prendre les armes.

Le peuple assemblé devoit prononcer sur l'exécution des nouvelles loix, qui révoltoient la noblesse. Un des licteurs d'Opimius, passant près des amis de Gracchus, s'écria insolemment, *faites place, mauvais citoyens*, et fut aussi-tôt tué Le consul porte ses plaintes au sénat. On l'autorise à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république*. Cette formule l'armoit du pouvoir suprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus sortit de sa maison, sans défense, malgré les prieres et les larmes d'une tendre épouse. *Après le meurtre de Tibérius*, disoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux loix ou aux dieux?* Ennemi de la violence, il avoit blâmé l'attentat commis en la personne du licteur : attentat qu'on avoit l'injustice de lui imputer. Ses ennemis, au contraire, ne respiroient qu'une vengeance odieuse : les effets en devoient être horribles.

Mort de Caïus; massacre cruel.

Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré sous la conduite de Fulvius. Il promet l'amnistie à ceux qui mettront bas les armes; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius et celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un et l'autre. Plus de trois mille de leurs partisans perdirent la vie dans cette émeute. Le barbare consul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, et eut le front d'élever un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de sang.

Les loix des Gracques abrogées; Opimius justifié, et le sénat triomphant.

Pour faire abroger les loix des Gracques, on établit sur les riches, à proportion de la quantité de terres qu'ils possédoient, des rentes perpétuelles, dont le produit seroit distribué aux pauvres. Mais bientôt ces rentes furent supprimées, et il ne resta au peuple que sa misere, augmentée par le faste des grands. Opimius, ayant été accusé du massacre de tant de Romains, gagna sa cause devant le peuple par l'éloquence du consul Papirius. On décida même que, sans attendre le jugement des comices, un consul, autorisé par le sénat, pouvoit délivrer la république des citoyens dangereux.

Si les Grac-

Les deux Gracchus étoient certaine-

ment de grands hommes. Avec plus de ménagemens et moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppression ; ils auroient du moins adouci leur sort. S'ils devinrent séditieux, ce fut moins leur faute que celles des riches impitoyables. Mais ils ne mériterent jamais le reproche d'aspirer à la tyrannie; et le sénat, en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes et à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, et non le salut de l'état. Les prétextes lui tinrent lieu de justice dans ces violentes exécutions, qui apprirent à ne plus épargner le sang romain. Le peuple érigea des statues aux deux illustres victimes du sénat.

ques aspiroient à la tyrannie.

Fin de l'illustre Cornélie leur mere.

Cornélie avoit toujours regardé ses fils comme son unique trésor. Elle soutint leur perte avec une constance admirable. On crut que l'âge et le malheur lui ôtoient le sentiment ; « mais » ceux qui pensoient de la sorte, dit » Plutarque, ne sentoient pas combien » l'éducation, jointe à des qualités su- » périeures, est une puissante ressour- » ce contre le chagrin ; et que, si la » fortune l'emporte quelquefois sur » la vertu, elle ne lui enleve pas les » moyens de supporter courageuse- » ment les revers. » Cornélie vécut tranquille dans la société des savans,

honorée par tout ce qu'il y avoit de respectable, modele d'urbanité et de vertu, en un mot, la merveille de Rome. Lorsque, montrant ses fils à une dame curieuse de parure, elle disoit, *voilà mes bijoux;* c'étoit l'expression d'une ame noble, qui fait de ses devoirs son premier plaisir.

Révolte des esclaves.

Pendant que la ville étoit agitée de ces troubles, les esclaves se révolterent en Sicile, et donnerent le titre de roi à l'un d'eux, nommé Eunus. Trois consuls leur firent la guerre. Elle finit par la prise d'Enna, où l'on en fit un massacre affreux. Quelque tems après, les Romains s'établirent dans la Gaule Transalpine, fonderent Aix en Provence et Narbonne, vainquirent les Allobroges et les Auvergnats (*Arverni*), contre lesquels ils employerent la perfidie avec la force des armes. Les Dalmates furent ensuite subjugués.

Etablissement dans la Gaule.

La Dalmatie subjuguée.

Marais desséchés par des canaux.

Mon plan n'embrasse point ces détails. Il est plus utile d'observer que le consul Scaurus, revenant de la Gaule en 638, fit creuser par ses soldats, des canaux dans le Plaisantin et le Parmeran, où les débordemens du Pô et rivieres formoient des marais impraticables. Un travail si salutaire est plus louable qu'une conquête. Observons aussi un trait particulier de probité, qui peut servir de modele.

L'orateur Crassus, encore très-jeune, accusoit en justice Papirius Carbon, homme consulaire, grand ennemi des Gracques. Papirius fut trahi par un esclave, qui enleva sa cassette pleine de papiers secrets, et la remit entre les mains de l'accusateur. Celui-ci, pénétré d'horreur pour la trahison, n'ouvrit point la cassette, d'où il auroit pu tirer des preuves convaincantes. Il la renvoya avec l'esclave chargé de fers à Papirius, disant : *j'aime mieux voir un ennemi criminel se sauver, que de le perdre par un si lâche moyen.* L'accusé n'en fut pas moins convaincu, et s'exila volontairement, ou s'empoisonna. Belle action de l'orateur Crassus.

CHAPITRE II.

Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince.

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les trésors de toutes les nations y avoient allumé la soif des richesses, et éteint les sentimens d'honneur et de vertu. Il ne faut que lire dans Salluste la guerre de Corruption affreuse dans le sénat.

Jugurtha, pour regarder le sénat comme un corps vendu à l'injustice.

Jugurtha dénoncé à Rome pour ses crimes.

Le vieux Masinissa, ce fidele allié des Romains, avoit laissé trois fils, qui gouvernerent conjointement le royaume de Numidie. Micipsa, par la mort des deux autres, se trouva maître de tout. Quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal et Hiempsal, il avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses freres, déja célebre par sa valeur, et dont il espéroit enchaîner l'ambition par la reconnoissance. Mais à peine Micipsa eut-il expiré, que Jugurtha fit éclorre ses projets ambitieux. Hiempsal fut sa premiere victime. Le meurtre de ce prince présageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, et alla implorer la justice des Romains.

Il corrompt les sénateurs et se fait absoudre.

Depuis long-tems le meurtrier s'étoit assuré qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlerent pour lui dans le sénat : la pluralité se tourna en sa faveur. On se contenta d'envoyer dix commissaires en Afrique, et leur chef Opimius s'y laissa corrompre. Non-seulement Jugurtha fut déclaré innocent, mais il obtint des commissaires, dans le partage qu'ils firent du royaume, tout

ce qu'il pouvoit obtenir de la partialité des juges avares dont il achetoit la faveur.

Il continue ses entreprises criminelles.

Résolu d'envahir le reste il reprend bientôt les armes, poursuit Adherbal, l'assiege dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commissaires arrivent. Scaurus, prince du sénat, parle en romain, menace l'usurpateur, lui ordonne de lever le siege sans délai. La fraude et l'argent triomphent encore. Les députés partent : Adherbal abandonné capitule, et Jugurtha l'assassine. Ce monstre, souillé du sang de ses freres, jouit arrogamment de leur dépouille.

642. Commencement de la guerre contre Jugurtha.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si crians. Le peuple à Rome vouloit en connoître. Le sénat se vit obligé de donner quelque marque de justice et de vigueur ; il résolut de porter la guerre en Numidie. Le consul Calpurnius Pison partit avec Scaurus, son lieutenant. C'étoient deux hommes avides, et par conséquent disposés à trahir leur devoir. Jugurtha leur fit des propositions, obtint une conférence, conclut la paix d'une maniere avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée.

Cité à Rome, après avoir acheté la

Tandis que le sénat gardoit le silence, Memmius, tribun du peuple, éle-

paix, il achete l'impunité.

va la voix contre les prévaricateurs mercenaires, et conclut à sommer Jugurtha de comparoître, pour juger de sa soumission feinte ou sincere. Le Numide, comptant sur ses trésors et sur la bassesse de ses nombreux partisans, vint à Rome, gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un de ses proches, qui demandoit sa couronne; il partit en s'écriant : *O ville vénale! tu périrois bientôt, si tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.*

Scaurus, qui avoit été corrompu, juge et punit les autres coupables.

Pour comble d'infamie, Scaurus, à la tête d'une commission destinée à poursuivre les traîtres que ce prince avoit corrompus, exila son propre complice Calpurnius, et d'autres sénateurs, un pontife même, quoique jamais on n'eût exilé de pontife. Les plus coupables affectent quelquefois le plus de sévérité : comme si en punissant les autres, ils pouvoient échapper au jugement du public.

Métellus continue la guerre de Numidie.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandoit alors Aulus Postumius, lâche et imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduction, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif (tant on s'étoit relâché sur ces principes d'hon-

Jugurtha vaincu se défend encore.

neur, qui devroient régler toutes les démarches, même à l'égard d'un ennemi perfide), il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Outre deux cents mille livres pesant d'argent, il devoit livrer tous ses éléphans, et une partie de ses chevaux et de ses armes. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, ranima son courage en lui inspirant de la défiance. Quoique dépouillé, il résolut de continuer la guerre; aimant mieux, disoit-il, mourir à la tête d'une armée, que de présenter au joug une tête ornée du diadême.

Marius, lieutenant du consul, homme dangereux.

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le célebre Marius, plébéien de naissance très-obscure, sans éducation, sans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au siege de Numance les regards et l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, enfin préteur, après avoir essuyé deux refus pour l'édilité qu'il briguoit. Enfin, c'étoit un de ces hommes ardens, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent, capables de faire les plus

grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt et des conjonctures.

Il décrie son général et la noblesse, pour devenir consul.

Aspirant au consulat, Marius pour se donner du relief, n'eut pas honte de décrier Métellus, son général, son bienfaiteur. Il l'accusoit d'une lenteur timide ; il se vantoit de pouvoir finir la guerre en une seule campagne, avec la moitié moins de troupes. Il obtint la permission d'aller à Rome briguer la premiere charge de la république. Là, il redouble ses invectives, et contre l'illustre Métellus, et contre toute la noblesse. En un mot, il gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé consul, et chargé de la guerre de Numidie, quoique le sénat eût assigné, pour la troisieme fois, cette province à Métellus en qualité de proconsul. Ainsi triomphoit l'ambition.

On lui donne le commandement.

Ses invectives contre les nobles.

Dans ses harangues au peuple, avant son départ, Marius, plus hardi que jamais, déchargea sa bile sur les nobles, les traitant avec le dernier mépris, s'exaltant lui-même avec une insolente fierté. Le discours que lui prête Salluste, est l'image de son caractere et de ses sentimens. On y reconnoît l'ame forte et grossiere d'un soldat qui ne trouve de grandeur que dans les vertus militaires. Ses décla-

mations outrées renferment cependant d'utiles maximes, propres à faire rougir tout homme orgueilleux d'une naissance qu'il déshonore par ses actions.

Métellus rappelé, et cependant honoré à Rome.

Ce reproche ne pouvoit tomber sur Métellus. Il étoit sage et vainqueur. Il espéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine les soupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le surnom de Mumidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisoit pour se justifier. *La plus forte preuve de son innocence*, disoient-ils, *c'est le témoignage de toute sa vie*. Une accusation ainsi terminée valoit elle-même un triomphe.

647.
Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahison.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla, son questeur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha, Bocchus, roi de Mauritanie, gendre et allié de ce prince. Il lui persuade ensuite de le livrer aux Romains de la maniere la plus infâme. Bocchus, après avoir quelque tems

flotté entre la nature et l'intérêt, fait arrêter son beau-pere, qui venoit sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, et à qui même il avoit promis de livrer Sylla. Le roi Numide est conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, essuie les insultes de la soldatesque, et meurt dans un cachot, victime de sa propre scélératesse, et de la vengeance d'une république corrompue, avilie au sein de la victoire.

Rome s'enrichit encore par cette guerre.

Trois mille sept cents livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les Romains s'enrichissoient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finit ordinairement une guerre que pour en commencer une autre? Mais nous approchons du terme où les dépouilles de l'univers seront l'aliment des guerres civiles; où les citoyens, pour se les arracher les uns aux autres, deviendront les ennemis de la république; où enfin Rome sera punie de ses injustices par les crimes de ses propres enfans.

CHAPITRE III.

Invasion des Cimbres et des Teutons. — Corruption affreuse dans la république. — Guerre sociale.

Invasion des Cimbres et des Teutons.

UN déluge affreux de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres et les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jetés sur la Norique, aujourd'hui la Baviere et le Tirol, et ensuite sur la Gaule, où quelques peuples Gaulois s'unirent à eux. Ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome avoit perdu dans une seule journée quatre-vingt mille hommes en 648.

Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les loix ne permettoient point de nommer consul un absent; elles vouloient qu'il y eût dix ans d'intervalle entre deux consulats du même sujet : on passa sur les regles ordinaires; et Marius, avant son retour d'Afrique, étoit consul pour la seconde fois. Il le fut quatre années de suite, jusqu'à la défaite entiere des

barbares. Exemple dangereux pour un état républicain.

Son habileté et sa prudence dans cette guerre.

Dans la Gaule, où il commença la guerre, il montra autant d'habileté que de courage. Il assujettit les troupes à la plus sévere discipline. Son neveu, tribun légionnaire, fort débauché, ayant été tué par un soldat auquel il faisoit violence, le soldat fut récompensé, loin d'être puni. Marius, assez politique pour profiter de la superstition, conduisoit pompeusement une prétendue prophétesse, dont il dictoit les oracles, et qui sembloit mettre à tous ses desseins le sceau de la divinité. Défié à un combat singulier par un des principaux chef de l'armée ennemie : *s'il a envie de mourir*, répondit froidement le consul, *il peut s'aller pendre*.

---

651. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres.

Les Teutons, quoique séparés des Cimbres étoient redoutables par leur multitude et leur bravoure. Il attendit, pour hazarder une bataille, qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aspect. Enfin, ils les tailla en pieces près d'Aix en Provence, où leur perte fut, dit-on, de plus de cent mille hommes. L'année suivante, dans son cinquieme consulat, il défit de même à Verceil les

Cimbres qui ravageoient l'Italie. Plutarque rapporte que ces barbares, hommes et femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite; et que les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs chevaux, ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, ils les auroient peut-être subjugués: mais il ne savoient que se battre en furieux, et mourir avec courage. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entiérement oublié; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Insatiable d'honneurs, sacrifiant tout à l'envie de dominer, il obtint un sixieme consulat à force d'argent et de bassesses; il se fit donner un collegue sans mérite, tandis que le grand Métellus étoit sur les rangs; il s'unit de la maniere la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, et avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu et du bien public.

Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat.

Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : « Que le sénat » s'obligeroit par serment de confir- » mer tout ce qui seroit statué par le » peuple ; sous peine, pour les séna- » teurs qui refuseroient le serment, » d'être dégradés et condamnés à une » amende de vingt talens. » Le rusé consul affecta d'abord de s'y opposer, se déclara ensuite pour ce serment avec une restriction équivoque, et entraîna les sénateurs dans le piege. Métellus, qu'il vouloit perdre, persistant seul à refuser, on l'exila. *Ou les choses changeront*, dit-il en partant de Rome, *et le peuple revenu de son erreur me rappellera ; ou elles ne changeront point, et alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* Elles changerent par les fureurs même de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

Exil de Métellus.

653. Saturninus puni de ses fureurs. Métellus rappelé.

Ce tribun, voulant que Glaucia soit consul, fait assassiner publiquement Memmius, son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne aux consuls de pourvoir à la sûreté de la république. On prend les armes contre les séditieux. On poursuit Saturninus dans le capitole ; il est massacré, aussi bien que Glaucia, malgré le désir qu'avoit Marius de les sauver l'un et l'autre. Celui-ci eut bientôt le cha-

grin de voir rappeler Métellus, qui se consoloit de l'oppression au sein de la philosophie et de la vertu, et dont l'exil, selon un historien de Rome (Velleius Paterculus) étoit plus glorieux que toutes ses dignités et tous ses triomphes. Avant son arrivée, Marius passa en Asie sous un vain prétexte, pour n'être pas témoin de la gloire d'un rival opprimé par son ambition.

La république, au plus haut point de grandeur, penchoit sur le bord des précipices. On ne connoissoit plus guere ce généreux patriotisme, qui immole l'intérêt particulier au bien de l'état. Les bons citoyens devenoient les victimes des méchans. Rutilius, indignement accusé, parce qu'il avoit réprimé les concussions des publicains, s'exila volontairement, sans avoir daigné se défendre. Quelqu'un lui disant que bientôt une guerre civile faciliteroit son rappel : *quel mal vous ai-je fait*, répondit-il, *pour me souhaiter un rétablissement si funeste ? Puisse ma patrie rougir de mon exil plutôt que de s'affliger de mon retour !*

Tout dégénéroit dans la république.

Les publicains dévoroient en quelque sorte les provinces pour s'enrichir. Comme ils étoient chevaliers, et que leur ordre étoit en possession des

Vexations des publicains.

tribunaux, ils craignoient peu les recherches et la sévérité de la justice. D'ailleurs, le fruit des rapines qui leur procuroient la considération avec la fortune, ne faisoit-il pas en quelque sorte un titre d'impunité?

Luxe énorme des grands.

Parmi les principaux magistrats, on voyoit même cet étalage d'opulence, et ces fantaisies de luxe, qui supposent ou amenent toujours la corruption des mœurs. L'orateur Crassus, quoique revêtu de la censure, se distinguoit par une magnificence qu'on auroit punie auparavant comme un désordre scandaleux. Selon Macrobe, il étoit si amoureux d'une murene apprivoisée, qu'après la mort de ce poisson, il en prit le deuil, et lui érigea un monument. Un sénateur, tribun du peuple (car les patriciens ambitionnoient le tribunat), fit abroger la loi qui modéroit les dépenses de la table, représentant cette loi comme *la rouille d'une dure et sauvage antiquité*. En un mot des vices nouveaux enflammant chaque jour les passions, une étincelle pouvoit allumer les guerres civiles. La guerre *sociale* en fut comme le prélude.

Fantaisie de l'orateur Crassus.

662.
Loix de Drusus, qui

Depuis long-tems les alliés de Rome en Italie aspiroient aux droits de citoyens romains : C. Gracchus, pour

fortifier son parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage si précieux, et avoit péri dans cet entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par sa naissance et par ses talens, forma le dessein chimérique de satisfaire tout à la fois les alliés et tous les ordres de l'état. En voulant remédier à de grands maux, il en attira de pires; ce qui arrive d'ordinaire quand les vices sont dominans. Il proposa des loix agraires, des établissemens de colonies, des distributions de blé, pour le soulagement du peuple; il proposa encore de partager entre les sénateurs et les chevaliers l'administration de la justice, dont ceux-ci abusoient publiquement, et de soumettre au jugement les magistrats qui prévariqueroient dans ce ministere. On dit sans preuve, que pour dédommager les chevaliers, il imagina d'en mettre trois cents au nombre des sénateurs. Comme les alliés avoient une influence considérable dans les affaires, par le moyen de leurs parens et de leurs amis, Drusus se les attacha, en leur promettant le droit de cité. Ses loix passerent, malgré de vives oppositions; tant il sut manier adroitement les esprits.

donnent lieu à la guerre sociale.

Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux.

Outre l'inconvénient de multiplier

Il ne peut

procurer aux alliés le droit de citoyens.

à l'infini le nombre de citoyens, il y avoit un obstacle terrible aux prétentions des alliés. Les Romains qui les regardoient comme leurs sujets, ne pouvoient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la foiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques-uns d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, le tribun eut la générosité d'en avertir le consul Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de se service, il fut lui-même assassiné peu de tems après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisoit bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de maniere que personne n'auroit vue sur lui : *employez plutôt votre art*, répondit-il, *à faire que mes actions soient exposées à la vue de tout le monde.* Que de tels citoyens humilient le vice dans les siecles même de corruption !

Drusus assassiné, malgré sa vertu.

Révolte des alliés. Guerre sociale.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert ; ils prennent les armes : ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline et la science militaire des Romains, et que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marses, les Samnites,

tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle sur le plan de celle dont ils veulent secouer le joug. Ils se donnent des consuls, des préteurs et d'autres magistrats. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompée. Après la premiere campagne, ils envoient demander justice, et représentent qu'ils ont eu assez de part au succès de Rome pour en partager les avantages. Le sénat répond avec sa fermeté ordinaire, qu'on pourra les écouter, s'ils se soumettent en reconnoissant leur faute; qu'autrement ils se gardent bien d'envoyer des ambassadeurs. On se bat dès-lors avec plus d'acharnement: les succès varient de part et d'autre, la politique romaine a besoin de joindre l'adresse à la fermeté. Rome après avoir enrôlé les affranchis, contre l'usage, et avoir accordé politiquement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fideles, accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent. Ainsi la guerre sociale se ralentit tout-à-coup. Chaque peuple se détachoit de la ligue, pour obtenir par un traité particulier l'objet de ses prétentions. Les Samnites et les Lu-

La politique romaine désarme une partie des alliés, en les faisant citoyens.

caniens s'obstinerent seuls à ne point quitter les armes.

664.
On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes.

On trouva d'abord le secret de rendre presque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu par leur nombre la supériorité des suffrages, on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernieres. Ils y consentirent, soit qu'ils ne prévissent pas les suites de cet arrangement, soit que la qualité de citoyens suffît pour les satisfaire.

Les Chevaliers dépouillés des tribunaux.

Toutes les loix de Drusus avoient été abolies après sa mort. Le tribun Plautius réussit mieux à dépouiller les chevaliers de leur jurisdiction. Il fit passer en loi, que chaque tribut nommeroit quinze citoyens pour juger les causes civiles. Mais l'audace des méchans ne pouvoit plus supporter de frein. Aseillon, préteur, qui protégeoit les pauvres contre les usures et les violences des créanciers, fut assassiné dans le tems qu'il faisoit un sacrifice, sans que le sénat pût découvrir les auteurs d'un crime si atroce et si éclatant.

Crime atroce impuni.

Victimes humaines défendues.

L'usage d'immoler des victimes humaines avoit eu lieu en certaines conjonctures.

jonctures. On venoit récemment de le proscrire. C'étoit un hommage rendu à l'humanité. Nous allons voir cependant les passions furieuses immoler les citoyens et la république.



NEUVIEME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 665 *jusqu'en* 724.

CHAPITRE PREMIER.

Marius et Sylla commencent la guerre civile.

DE la guerre sociale aux guerres civiles, il n'y avoit qu'un pas. On avoit appris à verser un sang que la nature et les loix devoient rendre cher ; les factions s'étoient familiarisées avec la violence. Dès qu'un ambitieux vouloit l'emporter par les armes, pouvoit-il manquer de ministres de sa fureur ? Marius et Sylla donnerent ce funeste exemple. Nous avons fait connoître le premier, l'autre mérite davantage d'être connu.

La guerre sociale conduit aux guerres civiles.

Sylla, distingué par sa noblesse et par ses talens.

Il étoit de l'illustre famille Cornélia, descendant de Cornélius Rufinus, que les censeurs chasserent du sénat, l'an de Rome 477, parce qu'il possédoit plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. Personne de cette branche n'étoit depuis parvenu au consulat. Tous les talens de l'esprit cultivés par la littérature et la politesse, animés par l'ambition et par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande souplesse de caractere, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de sa maison. Aimant les plaisirs, il savoit y renoncer pour la réputation et la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amassé des richesses dignes sans doute du reproche qu'on lui fit un jour : *comment seriez-vous honnête homme, vous à qui votre pere n'a rien laissé, et qui êtes maintenant si riche?* Après la guerre de Numidie, l'argent et l'intrigue lui procurerent la préture. Un combat de cent lions contre des hommes, spectacle affreux, mais conforme au goût des Romains, contribua peut-être à lui attirer beaucoup de partisans. Ses exploits dans la guerre sociale, où il éclipsa Marius, augmenterent l'attachement pour sa personne. Il devint consul, et fut chargé de la guerre

Il s'éleve aux premieres dignités.

contre Mithridate, roi de Pont, que je ferai bientôt connoître.

665.
Marius lui enleve le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpicius.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le succès de l'expédition de Numidie ; et quoique vieux, pesant et infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à son rival, il s'unit avec Sulpicius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours escorté de satellites, qu'il appelloit impudemment son *anti-sénat*. Après un combat où les deux consuls furent en danger de perdre la vie, ce tribun fit passer une loi portant que les alliés nouvellement admis au nombre des citoyens, seroient incorporés dans les anciennes tribus, au lieu d'en former huit nouvelles, selon les dernieres conventions. Ainsi, maître des suffrages, il proposa de nommer Marius, alors simple particulier, général de l'armée contre Mithridate, et il n'eut aucune peine à l'obtenir.

Sylla entre à Rome l'épée à la main. Changemens qu'il y fait.

Sylla s'étoit rendu à son camp. Résolu de tirer vengeance d'un tel affront, sûr de l'attachement de ses soldats, il marche vers Rome, où plusieurs de ses partisans avoient été massacrés. Il y entre l'épée à la main, il menace de mettre le feu aux maisons, si l'on fait de la résistance. Ma-

rius et Sulpicius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir et empêche tout désordre. Il fait casser les loix du tribun ; il releve l'autorité du sénat, en rétablissant l'ancienne regle, de ne proposer aucune loi que cette compagnie n'eût approuvée ; il substitue même les comices par centuries aux comices par tribus. Le peuple intimidé confirme tous ces changemens. La république étoit à un point d'instabilité, où le plus fort devoit imposer la loi. Dès qu'il n'y a plus de principes, la force gouverne.

Décret de proscription.

Pour satisfaire sa vengeance, le consul propose au sénat de déclarer ennemis de la patrie Marius et son fils, Sulpicius, et neuf de leur principaux partisans. Q. Scévola, savant et vertueux citoyen, lui résiste courageusement. « Ni vos soldats, ni vos menaces, dit-il, ne m'obligeront de déshonorer ma vieillesse, en déclarant ennemi de Rome celui par qui Rome et l'Italie ont été sauvées. » Mais les autres sénateurs se montrent faciles et complaisans. On rend un décret de proscription. La tête de Sulpicius, portée à Rome, devint un spectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes, où il se cachoit. Un soldat qui devoit être

Marius sur les ruines de Carthage.

son bourreau, n'osa frapper ce grand général, et les Minturnois favoriserent son évasion en Afrique. Le commandant de cette province lui ayant envoyé ordre d'en sortir, il répondit fiérement à l'officier qui faisoit la commission : *va lui dire que tu as vu Marius fugitif, au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des vicissitudes de la fortune ! Il se retira ensuite dans une îsle, où avec son fils il attendit quelque révolution en sa faveur.

666. Cinna consul, se déclare contre Sylla, et se fait chasser.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partisan de Marius, fut nommé consul. Sylla y consentit, après lui avoir fait prêter serment de ne point agir contre ses intérêts. Il témoigna même être charmé de ce que le peuple usoit de la liberté qu'il disoit lui avoir rendue. Cette modération ne désarma point la haine. Le nouveau consul, quoique son parent, le fit d'abord accuser par un tribun, et l'obligea ainsi de s'embarquer pour la guerre de Mithridate ; car les poursuites cessoient contre un citoyen employé au service de la république. Alors Cinna se donne carriere. Il renouvelle la loi de Sulpicius par rapport aux alliés. Octavius, son collegue s'y oppose ; on en vient aux ar-

mes, la place publique régorge de sang. L'ennemi de Sylla est chassé de Rome, privé du consulat, et on lui donne pour successeur Mérula, prêtre de Jupiter.

Marius et Cinna assiegent Rome, et massacrent leurs ennemis.

La circonstance étoit favorable à Marius. Il revient, il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux, avec une armée considérable, assiegent la ville. Le sénat augmente leur audace, en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre jusqu'à ce qu'on le reconnoisse pour consul. Reconnu après l'abdication volontaire de Mérula, il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius et les autres chefs, de massacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis; et ce massacre s'exécute.

Idée générale des malheurs de Rome.

Qu'on imagine une ville prise d'assaut par des barbares; les têtes des plus illustres citoyens exposées sur la tribune aux harangues; les richesses ou la puissance devenues un titre de proscription; la soif du sang irrité par le carnage même, le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, surpassant à l'âge de plus de soixante et dix ans les cruautés de Cinna: c'est le spectacle que présente Rome.

Je rapporterai un seul fait propre à caractériser les guerres civiles. Dans une action, deux freres se battirent sans se connoître. L'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant ; et transporté de désespoir, se tua lui-même sur le bûcher de son frere pour mêler ses cendres aux siennes. Frere qui a tué son frere.

A la fin de cette année de massacres, Cinna et Marius s'emparerent du consulat ; ils ne daignerent pas même se faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans ressources du côté de la raison, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, et il y trouva une mort digne de lui. Monstre de scélératesse et de cruauté, s'il sauva Rome, ce ne fut que pour la perdre. Les lettres qu'il affectoit tant de mépriser, auroient pu du moins lui apprendre qu'il se tourmentoit à la poursuite d'une chimere de bonheur ; que sept consulats n'étoient qu'un foible remede aux agitations d'une ame livrée au crime ; et qu'un pouvoir injuste, exercé avec barbarie, n'est qu'un fléau pour les oppresseurs comme pour les opprimés. Les ennemis de la littérature ne citeront pas

Mort de Marius dans son septieme consulat.

L'ambition le rendit malheureux.

son exemple : il réfuteroit leur invectives.

Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

Selon Valere-Maxime, le jour des funérailles de Marius, Fimbria, un de ses plus fougueux partisans, fit assassiner l'illustre pontife Scévola ; et la blessure n'étant pas mortelle, il le cita en justice. *De quoi prétendez-vous accuser un homme si respectable?* lui demanda quelqu'un. *De n'avoir pas reçu assez avant dans le corps*, répondit-il, *le poignard qui devoit le tuer.* Ce récit paroît absurde ; mais de tels hommes étoient pires que les bêtes féroces.

CHAPITRE II.

Expédition de Sylla dans la Grece et en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome.

Mithridate ennemi redoutable de Rome.

IL est tems de suivre Sylla dans ses expéditions, et de connoître le fameux ennemi auquel il faisoit la guerre. On a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandoit aux rois, protégeoit les uns pour domter les autres, et se rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses pro-

pres intérêts. Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entreprises, il résolut de résister à cette ambitieuse puissance. La noblesse de son origine, la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avantageuse, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choses, et son ambition ne connoissoit point de bornes.

Ce prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, et la Bithynie à Nicomede, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Asie-Mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens, comme pour allumer entre les deux nations une haine irréconciliable. Un tel massacre exécuté dans toutes les Provincs avec la même fureur, prouve combien le joug de Rome étoit odieux en Asie.

Ses conquêtes en Asie et en Grece.

Massacre des Romains

Enfin, Mithridate envahit la Grece par ses généraux. L'imprudente Athénes se livra follement à la joie de changer de maître. Aristion, sophiste ambitieux, qui lui inspira cet enthousiasme en faveur de Mithridate, la gouverna en tyran: digne chef d'un peuple esclave, dont l'ancienne gloire

Les Athéniens se livrent à lui.

se réduisoit à des disputes de mots.

667.
Sylla se rend maître d'Athenes, et l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits.

Les troubles de la république de Rome avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme nous l'avons vu, partit enfin pour arrêter ses progrès. Il passa en Grece, et résolut de prendre Athenes et le Pirée tout à la fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point (car il prodiguoit l'argent aux soldats, pour les attacher à son parti), il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'*on ne pouvoit douter de la victoire, puisque les Dieux soudoyoient ses troupes*. Les Athéniens railloient de leur côté, quoiqu'environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés, ou plutôt ceux d'Aristion, vinrent haranguer Sylla. Ils parlerent avec emphase, de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon et de Salamine. *Allez*, leur répondit-il, *heureux et glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles : je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la faire raser se laissa fléchir, et *pardonna aux vivans en considération des morts*; tant

la gloire des anciens héros d'Athenes et des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore de respect dans l'abjection de cette fameuse république. Archélaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Il remporte deux grandes victoires.

Deux victoires complettes remportées ensuite par Sylla, l'une à Chéronée, l'autre à Orchomene, ruinerent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, et affrontant le danger : *il m'est glorieux de mourir ici*, s'écria-t-il; *vous autres si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez à Orchomene.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate.

Tandis que le général soutenoit ainsi la cause de Rome, il étoit proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisieme fois, exerçoit avec son collegue Carbon une tyrannie insupportable. Archélaüs, voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devoit souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il vouloit retourner en Italie. Le

Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour de le mettre sur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archélaüs répondit qu'il détestoit la trahison. *Quoi donc*, reprit Sylla, *toi, Cappadocien, l'esclave ou l'ami d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix une couronne; et à un général Romain, à Sylla, tu oses parler de trahison!* Il finit par prescrire les conditions auxquelles Mithridate pourroit obtenir la paix: qu'il abandonnât toutes ses conquêtes, et se renfermât dans le royaume de ses peres; qu'il rendît les prisonniers et les esclaves fugitifs; qu'il payât aux Romains deux mille talens, et leur livrât soixante et dix vaisseaux de guerre. Archélaüs promit tout sans l'aveu de Mithridate.

Belles paroles de Sylla.

Cependant Valérius Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du sénat même: ordre difficile à exécuter. Ses troupes, excepté deux légions, passerent sous les drapeaux de Sylla. Flaccus ne pouvant rien contre lui, prit la route de Byzance pour attaquer Mithridate. Mais il fut tué par son propre lieutenant, le fougueux Fimbria, qu'il avoit déposé, et qui ne respectoit aucun devoir.

Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria.

Fimbria s'empare du commandement, et commence la guerre en Asie avec beaucoup de succès. Il excitoit les troupes par le pillage et la licence, sans prévoir que des troupes corrompues ne seroient pas long-tems soumises.

Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate.

Alors Mithridate demande à Sylla une entrevue ; il se soumet aux conditions déja proposées. Le traité à peine conclu, Sylla marche contre Fimbria son ennemi personnel. Il le fait sommer de lui remettre le commandement. Fimbria refuse, est abandonné de ses soldats, et se perce de son épée, après avoir tenté inutilement de faire assassiner le général. Il avoit les talens et la méchanceté de Marius.

Sylla enrichit son armée, qui se corrompt.

L'heureux Sylla, triomphant ainsi de tous les obstacles, ne voulut point quitter l'Asie, sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, monterent, selon Plutarque, à vingt mille talens. Il distribùa par-tout ses légions ; il fit donner à chaque soldat seize drachmes par jour, outre le logement et la nourriture. Ces funestes exemples annonçoient la chûte de la discipline. « On vit alors pour la premiere fois, » dit Salluste, une armée romaine » prendre le goût du vin et des fem-

» mes, le goût des statues, des tableaux, des vases ciselés ; en dépouiller les particuliers, et les villes » et les temples ; piller enfin le sacré » et le profane. » Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours. Autant Sylla mérite sans doute de reproches pour avoir énervé la discipline, autant doit-on l'admirer, comme l'observe Paterculus, d'avoir suspendu son ressentiment, d'avoir négligé ses inrerêts personnels, pour finir la guerre contre Mithridate. « Il crut devoir » abattre l'ennemi, avant de se venger du citoyen. » Mais la cruelle vengeance souillera bientôt sa gloire, et l'adversaire de Marius en sera pour un tems l'imitateur.

Désordres dans Rome.

Un dérangement universel dans les finances de l'état, dans les fortunes particulieres, causé par la défiance et par les alarmes des Romains, sur-tout par la perte de l'Asie, où ils avoient une infinité d'établissemens ; la foi publique ruinée par les suites de cette violente secousse ; des altérations de monnoie, qui rendoient tout incertain dans le commerce, augmenterent les désordres de Rome après la mort de Marius. Cinna et Carbon, toujours consuls, avoient levé des troupes contre Sylla. Le premier fut tué dans une

Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

sédition militaire. L'autre voulut exiger des otages de toutes les villes d'Italie. Castricius, premier magistrat de Plaisance, refusant de lui obéir : *j'ai bien des épées*, lui dit Carbon ; *et moi*, répondit courageusement le magistrat, *j'ai bien des années*. On rapporte un mot tout semblable de Solon à Pisistrate : il exprime les sentimens généreux d'un vieillard qui compte la vie pour rien, en comparaison de la vertu.

CHAPITRE III.

Retour de Sylla. — Ses proscriptions. — Sa dictature et sa mort.

670. Retour de Sylla. On se jette dans son parti.

PLUS de deux cents mille hommes étoient en armes, pour s'opposer à Sylla. Il arriva, n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes ; mais ses soldats le chérissoient, et il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. *C'est un lion et un renard*, disoit Carbon en parlant de ce général ; *je crains plus le renard que le lion*. Céthégus, Verrès, Pompée déja distingué par son mérite, quoique fort jeune, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire,

se rangerent sous ses drapeaux. Il échauffoit les cœurs, il inspiroit la confiance. Crassus qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une escorte parce qu'il falloit traverser un pays occupé par les ennemis : *je te donne pour escorte*, dit Sylla, *ton pere, ton frere, tes proches, indignement égorgés, et dont je poursuis la vengeance.* Ces paroles firent voler Crassus, et la commission fut remplie avec succès.

Il remporte plusieurs grandes victoires.

Le consul Norbanus est défait dans une bataille où périssent sept mille hommes de son côté. L'année suivante, le jeune Marius, consul, après avoir fait massacrer comme son pere un grand nombre de sénateurs, combat à son tour, voit son armée taillée en pieces selon les mémoires de Sylla cités par Plutarque, le vainqueur perdit seulement vingt-trois hommes, en tua vingt mille, et fit huit mille prisonniers. Comment le croire, en supposant ce que l'on ajoute, que les deux armées combattirent long-tems avec une égale valeur ?

Télésinus défait.

Une derniere victoire, remportée aux portes de Rome sur les Samnites et les Lucaniens, fut encore plus glorieuse pour Sylla. Ces indomtables ennemis du nom romain, qui continuoient opiniatrément la guerre *sociale*, com-

mandés par Télésinus, général aussi habile que vaillant, ne furent défaits qu'après avoir été victorieux. Télésinus resta mort sur le champ de bataille. Sylla fit cruellement massacrer six mille hommes qui avoient mis bas les armes, et auxquels il avoit promis la vie. La rage des guerres civiles avoit empoisonné ce caractere, qui paroît avoir eu plus de penchant à la bienfaisance et à la modération qu'à la violence.

Cruauté perfide envers les vaincus.

Dans l'histoire des barbaries humaines, il est peu d'exemples d'atrocités comparables à celle des proscriptions de Sylla. Quelqu'un lui disant : « nous » ne demandons pas grace pour ceux » que vous êtes résolu de faire mourir; » mais du moins tirez d'inquiétude ceux » que vous voulez sauver. » *Je ne sais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.* --- *Hé bien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liste de quatre-vingts proscrits, dont les premiers étoient Carbon et Marius actuellement consuls; le surlendemain, une autre liste de deux cents vingt, et une autre pareille le jour suivant. Enfin le tyran déclara au peuple, qu'il ne pardonneroit à aucun de ses ennemis.

Il proscrit tous ses ennemis.

Leur donner asyle étoit un crime

La cruauté

poussée aux derniers excès.

capital, quelque liaison de parenté qu'on eût avec eux. L'esclave fut invité par des récompenses à tuer son maître, le fils même à tuer son pere : la tête d'un proscrit étoit payée deux talens. On confisquoit les biens ; on punissoit jusqu'aux générations à naître : car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés comme infâmes, à ne posséder aucune charge. Rome, les provinces, se changerent en boucheries pour une foule de citoyens, dont plusieurs ne furent immolés que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'est ma terre qui me proscrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paisible, éloigné de toute affaire.

Catilina se signale dans la proscription.

Il suffiroit de dire que Catilina, le bourreau de son propre frere et de son beau-frere, fut le principal ministre de la fureur. Après avoir présenté à Sylla dans la place publique la tête sanglante d'un proscrit, il se lava les mains dans l'eau lustrale d'un temple, comme pour insulter à la religion autant qu'à l'humanité.

Mort des deux consuls Marius et Carbon.

Marius ne pouvant plus défendre Préneste (Palestrine), où il s'étoit retiré, convient avec un ami de se donner mutuellement la mort : ils se percerent de leurs épées. Carbon, l'au-

tre consul, avoit quitté l'Italie. Pompée le poursuivit, le vit prosterné à ses pieds, et ordonna son supplice, quoique Carbon eût droit à sa reconnoissance. Ainsi les Romains vengeoient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition. Ainsi leur patriotisme, éteint par le vice, ne laissoit aux citoyens que des passions furieuses, que des crimes et des massacres.

672. Sylla, dictateur perpétuel.

La république n'existoit plus ; un seul étoit maître de tout : l'épée faisoit son titre et le soutenoit. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains, il fit proposer au peuple de nommer un dictateur sans limitation de tems, pour réparer les maux de l'état, s'offrant à remplir cette charge, si on vouloit la lui confier. C'étoit se nommer lui-même avec adresse, en sauvant les apparences. Les suffrages du peuple établirent un vrai despotisme perpétuel, puisqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Il fait des loix propres à établir le bon ordre.

Sylla que les conjonctures avoient rendu le tyran de Rome, fit des loix très-sages, quand il se trouva maître absolu. Il réprima le meurtre et les violences ; il rendit au sénat les tribu-

naux ; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vuides que la guerre et les proscriptions y avoient occasionnés ; il régla qu'on ne parviendroit à la préture qu'après avoir été questeur, et au consulat qu'après avoir exercé la préture ; il prescrivit dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre, selon les anciennes loix ; il restreignit la puissance tribunitienne, en défendant aux tribuns de se mêler de la législation, en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat, et qu'ils ne pussent prétendre à une dignité supérieure. Dès-lors le tribunat ne pouvoit guere tenter les ambitieux. Comment auroient-ils renoncé aux premieres charges de la république ?

674. Il abdique courageusement la dictature.

On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes, quatre vingt-dix sénateurs, et plus de deux mille six cents chevaliers, par les proscriptions ; qu'après avoir élevé sa puissance sur les ruines de tant de familles, de tant de villes, de la république même, Sylla voulût et osât abdiquer la dictature. Il le fit ; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. On le vit ensuite se promener dans la place, sans licteurs, avec un petit nombre d'amis. Mais il avoit affranchi et élevé au rang

Ce qui pou-

de citoyens dix mille esclaves, il avoit donné des terres dans les colonies à ses vieux soldats : il avoit répandu les bienfaits sur ses partisans ; eux seuls étoient en possession des emplois civils et militaires. Les défenseurs ne pouvoient donc lui manquer, et la terreur de son nom lui servoit de gardes. Cependant, le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'insolence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement : *ce jeune homme sera cause qu'un autre, dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.*

voit le rassurer dans le péril.

Les plaisirs et la débauche, auxquels il se livra ensuite plus que jamais, lui attirerent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore d'affaires publiques, et travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus. Son épitaphe, composée, dit-on, par lui-même, portoit en substance, que *personne n'avoit fait tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis.* Il avoit pris le surnom d'*heureux*, soit qu'il crût la fortune attachée à sa personne, soit qu'il voulût le faire croire. Mais s'il fut heureux dans ses entreprises, il ne connut point le vrai bonheur,

Il meurt de ses débauches l'année suivante.

incompatible avec les troubles d'une ame agitée par les passions. Un siecle plus tôt, il auroit peut-être été un excellent citoyen. L'ambition de Marius le força, en quelque sorte, d'être méchant, et il ne devint oppresseur que pour réprimer l'oppression d'un scélérat. Tel est l'empire des circonstances sur le cœur humain, quand il n'a pas des regles fixes de sagesse.

---

676. Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition.

On avoit appris par l'exemple de Sylla, qu'un citoyen pouvoit asservir la république. Ainsi les factions devoient se multiplier de jour en jour. Le consul Lépidus, avec peu de talens, voulut dominer. Catulus, son collegue, lui tint tête. Ils alloient recommencer la guerre civile, si le sénat ne leur eût fait jurer de ne point prendre les armes. Lépidus au sortir de charge, se crut dégagé de sa promesse, il marcha vers Rome avec des troupes, pour obtenir un second consulat l'épée à la main.

Il est vaincu.

Repoussé, vaincu par Catulus et par Pompée, il passa en Sardaigne, où il mourut de chagrin, à la nouvelle des infidélités de sa femme.



CHAPITRE IV.

Guerre de Sertorius. -- Spartacus à la tête des esclaves. -- Pompée défait les Pirates.

UN homme vraiment redoutable, Sertorius, relevoit le parti de Marius en Espagne. Grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices et des factions; après avoir essuyé beaucoup d'infortunes, il se retira chez les Lusitaniens, qui lui confierent le commandement de leurs troupes. Il fut bientôt maître de l'esprit de ces barbares. Une biche apprivoisée, par laquelle il se disoit instruit miraculeusement des choses qu'il découvroit par sa prudence, n'étoit pas un instrument trop grossier pour tromper leur superstition; mais à cette ressource il en joignit de plus efficaces, la sagesse du gouvernement et les victoires.

Sertorius soutient encore en Espagne le parti de Marius.

Avec une petite armée, il soutint une guerre opiniâtre contre plusieurs généraux romains, qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches savantes, les stratagêmes, les attaques brusques faites à propos sans rien hazarder, la dis-

Ses talens et ses victoires.

cipline jointe au courage, l'admiration et la confiance qu'il inspiroit à ses soldats, sembloient augmenter ses forces dans toutes les occasions. Du vivant de Sylla, une foule d'illustres mécontens se refugierent auprès de Sertorius. Il en fit un sénat qu'il appelloit le sénat romain. En effet, il auroit eu quelque raison de dire, comme dans Corneille: *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.*

678. Il résiste à Pompée et à Métellus.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre sans succès, on envoya Pompée en Espagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entiere, sous les ordres du factieux Perpenna ou Perperna, qui cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ses soldats de se joindre à cet illustre général. Pompée et Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Le dernier n'eut pas honte de mettre sa tête à prix. Cent talens et vingt mille arpens de terre devoient être la récompense de l'assassin, et cette politique de brigands exposoit Sertorius à mille trahisons. Il

680. Perpenna le fait assassiner.

devint sévere; une conspiration se forma autour de lui. Perpenna en étoit le chef, et le fit lâchement égorger dans un festin.

Beau trait

Peu de tems avant sa mort, Sertorius

rius ayant reçu une ambassade de Mithridate, qui lui offroit des secours et lui demandoit la restitution de l'Asie, répondit avec grandeur d'ame, qu'il ne l'empêcheroit point de reprendre la Bithynie et la Cappadoce, sur lesquelles les Romains n'avoient aucun droit; mais qu'à l'égard de l'Asie-Mineure qu'ils possédoient légitimement jamais il ne souffriroit que ce prince les en dépouillât. *Je dois employer mon pouvoir*, ajouta-t-il, *à l'agrandissement de la république, et non m'agrandir de ses pertes*. Quel Romain! — de Sertorius à l'égard de Mithridate.

Avec Sertorius tomba toute la force de son parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Battu et pris, il voulut racheter sa vie par une nouvelle trahison: il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on découvriroit ses liaisons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, et ordonna le supplice de Perpenna. Ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits: il se vantoit, par l'inscription, d'avoir soumis huit cents soixante et seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de

Pompée finit la guerre.

Sa vanité.

grand homme, malgré ses succès, et qui voulut toujours être sans égal.

Il eut les honneurs du triomphe.

Quoique simple chevalier, il fut honoré du triomphe. En 672, il avoit déja eu cet honneur, après une expédition en Afrique. Sylla refusant d'y consentir : *pensez donc*, lui dit fiérement Pompée, *que le soleil levant a bien plus d'adorateurs que le soleil couchant.* Ces paroles hardies arracherent le consentement du dictateur.

Révolte et guerre des esclaves gladiateurs.

Rome accoutumée à vaincre les nations, mais déja vaincue par leurs vices et leurs richesses, eut encore à soutenir une guerre aussi dangereuse qu'humiliante, contre ses propres esclaves. Deux révoltes d'esclaves en Sicile avoient appris combien le joug des Romains étoit abhorré. Celle-ci fut un exemple beaucoup plus terrible. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés que l'injustice du sort avoit réduit en servitude, la plupart Gaulois ou Thraces.

Spartacus, leur général, remporte des victoires.

Soixante et dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace, d'un mérite bien supérieur à la fortune. Quelques milices envoyées contr'eux furent défaites ; un préteur reçut le même affront à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirerent d'autres esclaves. La troupe de

Spartacus devint une armée nombreuse, et si formidable, qu'on fit marcher les deux consuls et un préteur pour la combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois s'étant séparés de lui, venoient d'être taillés en pieces par les Romains.

Déja il menaçoit Rome, il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre, et la termina heureusement, après avoir rétabli par une sage sévérité la discipline presque anéantie. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer : *je n'en manquerai point*, dit-il, *si je suis vainqueur ; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança long-tems. Les esclaves furent battus ; et ce héros, couvert de blessures, expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes.

682. Crassus le défait.

Cinq mille fuyards se rallient ; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république, il écrit au sénat : *Crassus a remporté une victoire*

Pompée s'attribue l'honneur de la victoire.

sur les esclaves ; mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rebellion. Cet ambitieux citoyen tournoit tout à son avantage ; il éblouissoit la multitude, en exagerant ses services ; il vouloit qu'on le crût nécessaire, afin de se rendre tout-puissant, et il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul, sans avoir été même questeur, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures loix de Sylla ; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir ; il devint l'idole du peuple dont il flattoit les préjugés. L'opulent Crassus, son collegue et son rival, eut beau donner un festin de dix mille tables, et distribuer aux pauvres du blé pour trois mois : ces profusions immenses ne balancerent point l'énorme crédit de Pompée, quoiqu'il n'y eût guere de moyen plus sûr de captiver la multitude corrompue.

Il devint l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus.

---

686. La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif.

Un déluge de pirates, sortis des côtes de Cilicie, infestoit les mers, pilloient jusqu'aux temples, désoloient les provinces, ruinoient le commerce, et répandoient la famine. On ne voit que Pompée qui puisse le vaincre. Le tribun Gabinius propose de lui donner le commandement, avec pouvoir de lever autant de soldats et de matelots qu'il voudroit ; de puiser dans le trésor

public tout l'argent qu'il jugeroit nécessaire, sans avoir de compte à rendre; et de se choisir quinze lieutenans dans le sénat. Sa puissance devoit s'étendre sur toute la Méditerranée, et jusqu'à cinquante milles en terre ferme. La commission étoit pour trois ans. Cette loi odieuse, qui tendoit à faire d'un citoyen un monarque, rencontra les plus vives oppositions. Pompée lui-même y opposa une fausse modestie. La loi passa cependant, avec tant d'avantage pour lui, qu'on lui donna encore cinq cents vaisseaux, cent vingt-cinq mille hommes de débarquement, et six mille talens attiques. Les pirates furent détruits ou dissipés en quatre mois. L'enthousiasme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abusa point de sa puissance, c'est qu'il craignoit le soupçon de tyrannie. Il en devint plus puissant, comme il l'espéroit sans doute, et la guerre d'Asie lui ouvrit un autre théatre.

Il dissipe les pirates.

CHAPITRE V.

Fin de la guerre de Mithridate. — Lucullus supplanté par Pompée.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la

Mithridate avoit recommencé la

guerre, et aguerri ses troupes

guerre ; car sa haine implacable pour les Romains ne cédoit à la nécessité, qu'en attendant des occasions plus utiles. Nicomede, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le tems où Sertorius se signaloit en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever la Bithynie à ce peuple, qui ambitionnoit l'empire de l'univers. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique ; il y substitua les armes et la discipline des Romains ; enfin il s'étoit formé des soldats, et il étoit grand capitaine.

Lucullus envoyé contre ce prince.

On envoya contre lui, en 679, les deux consuls, Cotta et Lucullus. Ce dernier réunissoit au goût des lettres et des sciences tous les talens militaires. Il avoit servi en qualité de questeur sous Sylla. Ciceron exagere par conséquent beaucoup, lorsqu'il lui fait apprendre le métier de général par les livres seuls et les conversations, dans le trajet de Rome en Asie. Lucullus débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers et à la licence des troupes ; il sauva son collegue, battu par Mithridate ; il fit lever à ce prince le siege de Cyzique, où la perte des ennemis fut, dit-on, d'environ trois cents mille hommes ; il le chassa d'abord de la Bithynie, et ensuite de son

Conduite et succès de ce général.

royaume. C'est alors que le monarque cruel donna ordre d'empoisonner ses sœurs et ses femmes, la fameuse Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, il l'engagea dans sa querelle ; mais Tigrane, avec des troupes innombrables et de grands trésors, n'avoit qu'un sot orgueil et une aveugle témérité. Lucullus passe, en 684, l'Euphrate et le Tigre sans peine, parce qu'on ne le croyoit pas assez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un observant que ce jour-là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier : *hé bien* dit-il, *j'en ferai un jour heureux.* En effet, il tailla en pieces les ennemis. Sa victoire fut suivie de la prise de Tigranocerte. L'année suivante il passa le mont Taurus. Tigrane et Mithridate étoient réunis : il les attaqua et les mit en fuite. Rien n'égaloit encore la vaillance des Romains ; mais ils manquoient de vertus non moins nécessaires.

Il défait Tigrane, roi d'Arménie.

Lucullus, avec des qualités sublimes, n'avoit pas le talent de se faire aimer. Officiers et soldats souffroient d'autant plus impatiemment sa hauteur,

La mutinerie de ses troupes occasionne des revers.

sa sévérité pour le maintien de la discipline, que les mœurs corrompues se portoient davantage à la licence. On savoit que ses envieux déclamoient à Rome contre lui ; qu'ils l'accusoient de prolonger la guerre par des vues d'intérêt et d'ambition. Enfin les troupes se mutinerent plusieurs fois. Tigrane et Mithridate, profitant des conjonctures, rentrerent dans leurs royaumes. Une armée romaine, sous les ordres de Triagrius, fut entiérement défaite ; et Lucullus se vit abandonné de ses soldats, lorsqu'il s'empressoit de réparer ses malheurs.

687.
La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée.

C'étoit une circonstance aussi favorable à Pompée, que honteuse pour la république. Les pirates venoient de succomber, leur vainqueur se trouvoit en Asie : ses partisans saisirent avec zele l'occasion. Le tribun Manilius propose de rappeler Lucullus, et d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate et Tigrane, en lui laissant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Par-là on lui confioit toutes les forces de l'état, on le rendoit maître absolu de la mer et de la terre. Les républicains jeterent un cri d'indignation : mais César, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-dessus des loix ; Ci-

céron alors préteur, qui avoit besoin de l'amitié de Pompée ; d'autres personnages illustres, ou entraînés par le torrent, ou conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, soutinrent la loi de Manilius. Le peuple inconsidéré suivit son penchant, sans prévoir qu'il pourroit un jour en être la victime.

Pompée dissimule son ambition en hypocrite.

On voit ici combien les souplesses de l'ambition sont quelquefois basses et grossieres. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le succès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit sa joie d'une apparence de douleur. « Ne jouirai-je donc jamais du » repos, disoit-il ? ne pourrai-je vivre » dans la retraite avec une épouse » chérie ? Heureux les hommes qui pas» sent des jours tranquilles au sein de » l'obscurité ! » Cette hypocrisie choqua même ses amis, mais le vulgaire en fut vraisemblablement la dupe. Les apparences le trompent si aisément !

Il décrie les exploits de Lucullus.

Si Pompée avoit été digne de sa fortune, il auroit du moins respecté le mérite et les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier sans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avoit eu que des succès faciles, et ne s'étoit proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-

Leurs reproches mutuels.

ci blessé des propos injurieux de son rival, lui reprochoit avec plus de raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déja vaincus, et de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer ; semblable à ces lâches oiseaux, qui ne fondent que sur des corps morts. Une entrevue qu'ils eurent ensemble, aigrit leur animosité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus ; car ses victoires ne pouvoient être oubliées.

Retraite de Lucullus.

Cet illustre Romain passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse, mais consacrée à l'étude, et au commerce de l'amitié. Personne n'avoit porté aussi loin que lui la magnificence et le luxe, qui après les conquêtes d'Asie, devoient changer entiérement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait servir un jour qu'il mangeoit seul, moins somptueusement qu'à l'ordinaire : *ne savois-tu pas*, lui dit-il en se fâchant, *que Lucullus devoit souper aujourd'hui chez Lucullus ?* Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphosé, pour ainsi dire, en un satrape de Perse.

Sa magnificence.

Mithridate vaincu veut

Mithridate affoibli par tant de pertes, abandonné de ses alliés, que l'ar-

tifice ou la terreur fit passer du côté de Rome, succomba bientôt sous les efforts d'un ennemi trop supérieur. Il s'enfuit et gagna le Bosphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre jusqu'en Italie, et de suivre les traces d'Annibal, lorsque Pharnace son fils excita contre lui une révolte. Le roi, assiégé dans un château par les rebelles, se perça de son épée, après avoir assayé inutilement le poison. Ses cruelles défiances à l'égard de sa famille même, ne l'avoient point mis à couvert de la perfidie. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eut la gloire de résister près de trente ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, et Pharnace obtint le royaume du Bosphore, pour récompense de son parricide.

porter la guerre en Italie.

Perfidie de son fils, récompensée par les Romains.

Pompée, au lieu de poursuivre Mithridate, s'étoit jeté sur la Syrie, royaume toujours déchiré par des guerres intestines. Tigrane l'avoit possédé dix-huit ans. Lucullus y avoit établi Antiochus XIII, surnommé l'Asiatique, légitime héritier des Séleucides. Pompée dépouilla ce prince, peut-être uniquement pour détruire l'ouvrage de Lucullus. Il réduisit la Syrie en province romaine, sans aucune résistance.

Expédition de Pompée en Asie.

Il passa en Judée : il se déclara en faveur d'Hyrcan, contre Aristobule son frere, qui lui disputoit la couronne ; il força le temple de Jérusalem, emmena prisonnier Aristobule, rendit à Hyrcan la dignité de grand-prêtre, avec le titre de prince des Juifs. Il revint en Italie, après avoir distribué à ses troupes des sommes immenses, qu'Appien fait monter à seize mille talens. Chaque fantassin eut quinze cents drachmes. C'est ainsi que les généraux achetoient des partisans et des soldats, aux dépens de la république.

Il enrichit ses soldats et ses partisans.

Pompée permet tout à ses amis.

On ne vit jamais Pompée imiter le luxe et le faste, dont les exemples étoient si communs ; mais il donnoit à ses amis toute licence, il abandonnoit les peuples à leur avarice et à leurs vexations. Démétrius, son affranchi, ayant des richesses sans bornes, étaloit l'insolence d'un esclave parvenu au plus haut degré de pouvoir. Peut-on louer la modération d'un homme dont les amis, les esclaves même se permettent tout, sous la sauve-garde de sa puissance ?



CHAPITRE VI.

Conjuration de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Crassus et César.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût ensevelie sous les ruines, par la scélératesse d'une partie de ses citoyens. Catilina, d'une naissance illustre, génie fougueux, que nulle entreprise n'effrayoit, capable cependant d'une dissimulation artificieuse, abîmé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la ressource du désespoir, forma le projet d'exterminer les sénateurs, et de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité souveraine. Tous les moyens de corruption, argent, plaisirs, promesses, espérances, il les employa pour parvenir à son but. Les débauchés, les mécontens, les ambitieux, la noblesse ruinée et insatiable, le peuple aveugle et volage, entroient en foule dans son parti, chacun au gré de ses passions particulieres. Il falloit un grand génie pour sauver la république : la gloire en étoit réservée à Cicéron.

Conjuration de Catilina.

Cet orateur admirable, dont on admireroit encore davantage les talens, les lumieres et les vertus, si la vanité

690. Le complot découvert à Cicéron.

n'en avoit un peu obscurci l'éclat, briguoit la dignité de consul, lorsque les complots de Catilina lui furent découverts par une femme. Curius, l'un des conspirateurs, étoit amoureux de Fulvie. Se voyant méprisé d'elle, après lui avoir sacrifié tous ses biens, il se flatta de regagner ses faveurs, en lui révélant la conspiration, en étalant à ses yeux les richesses qu'il en espéroit. Une femme infidelle à son mari, ne pouvoit manquer de l'être à un amant disgracié. Fulvie parla, Cicéron fut instruit du secret. Il s'en servit habilement pour obtenir le consulat, malgré les intrigues de la noblesse, qui méprisoit en lui un homme nouveau. On exclut Catilina, son compétiteur; on lui donna pour collegue Antoine, dont l'indolence étoit propre à lui laisser toute la gloire du gouvernement.

Il parvient au consulat.

Il prévient l'effet de la conjuration.

Le furieux Catilina, encore animé par la vengeance, presse l'exécution de ses desseins. Le jour étoit pris pour mettre le feu à différens quartiers de la ville; pour assassiner, à la faveur de cet incendie, les principaux du sénat, et en particulier Cicéron; pour s'emparer du Capitole; pour renouveler et surpasser même toutes les horreurs de Sylla. Mais Cicéron veilloit sur la république; rien n'échappoit à sa prudence.

Il dévoile au sénat tout le complot. On donne aux consuls un pouvoir illimité, par la formule en usage dans les périls extraordinaires. Catilina sort de Rome, après avoir été confondu par l'éloquence de l'orateur. Les autres chefs de la conspiration sont arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, et exécutés de nuit dans les prisons. On marche contre Catilina qui, avec une troupe de rebelles, alloit soulever la Gaule; on l'attaque, il se défend avec valeur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, et y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choses, qui, esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Catilina vaincu et tué.

Avant que la conjuration éclatât, Cicéron avoit fait rejeter, même par le peuple, une loi agraire du tribun Rullus, en vertu de laquelle dix commissaires devoient être, pour cinq ans, revêtus d'une autorité presque sans bornes. De pareilles loix, en un tems où la probité devenoit si rare et l'ambition si violente, ne tendoit qu'au bouleversement de l'état. Elles ne pouvoient s'exécuter qu'en produisant des guerres civiles. Les décemvirs auroient employé leur pouvoir à leur fortune; le

Loi agraire de Rullus.

peuple auroit eu de nouveaux tyrans ; la république des maîtres. Rullus se proposoit lui-même de dominer, et son zele apparent du bien public étoit le masque de l'intérêt particulier.

Commencemens de César.

Un praticien qui le surpassoit infiniment, soit par l'éclat de la naissance, soit par le mérite des talens, Jules César, gendre de Cinna, formoit en silence de plus vastes entreprises. La mollesse, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs, dont Rome n'avoit rien à espérer ni rien à craindre. On le dépeignit comme tel à Sylla pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux. *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius?*

Son ambition soutenue par de grands moyens.

César s'enfuit alors. Dès qu'il put entrer dans la carriere de l'ambition, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence et d'une profonde politique. Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Il acheta impunément les dignités, il ranima les restes du parti de Marius.

Traits qui dévoilent son caractere.

Toute son ame se portoit aux honneurs et à la gloire. Lisant un jour la vie d'Alexandre : *Hélas !* dit-il les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, et moi je n'ai rien fait encore de mémo-*

rable. Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, et entendant quelqu'un de sa suite demander d'un ton moqueur, si l'on briguoit aussi les charges en cet endroit, il répondit : *j'aimerois mieux être ici le premier que le second à Rome*. De semblables traits peignent le fond d'un caractere.

Mais Pompée de retour à Rome en 692, accoutumé au commandement et au succès, ne vouloit souffrir ni supérieur, ni égal. Naturellement ennemi de la violence, peut-être par foiblesse d'ame plutôt que par sagesse de conduite, il avoit licentié ses troupes en arrivant ; et il s'étoit flatté imprudemment de rester, sans leur secours, le maître de la république. Il trouva dans Crassus un adversaire redoutable, à qui les richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient ; la balance flottoit entr'eux dans le sénat. César, voulant être consul, ayant besoin de l'un ou de l'autre, et ne pouvant s'attacher à l'un sans se faire un ennemi de l'autre, fit un chef-d'œuvre de politique, dont lui seul étoit capable. Il les réconcilia ; il unit ses intérêts aux leurs, ou plutôt il vint à bout, par cette union, de cimenter son

693. Il reconcilie adroitement Pompée et Crassus pour s'appuyer de leur crédit.

Triumvirat.

Caton en prévoit les suites.

intérêt de tout leur crédit. Caton, si célebre par sa vertu stoïque poussée au-delà des bornes, prévit que le triumvirat entraîneroit la ruine de la liberté. Cependant on applaudissoit à une réconciliation qui sembloit éteindre la discorde.

César fait passer une loi agraire plus sage que les précédentes.

A peine César eut-il obtenu le consulat : par le moyen de Pompée et de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour se rendre le peuple plus favorable. Cette loix n'avoit pas les inconvéniens des précédentes. Elle se bornoit à certaines terres de la Campanie, qu'on distribueroit à vingt mille pauvres citoyens ayant au moins trois enfans. Elle étoit dressée de maniere à éloigner tout soupçon de tyrannie. Cependant Caton, le consul Bibulus, et la plupart des sénateurs s'y opposerent. On eut recours au peuple. Pompée et Crassus se déclarerent hautement pour la loi. Bibulus fut chassé de l'assemblée avec outrage ; le sénat réduit au silence, ne fit plus d'opposition.

Sa politique pour s'assurer de Pompée, et pour se défaire de Cicéron.

César avec une adresse infinie, approchoit toujours de son but. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlevent cet appui. Il fait passer une loi, par laquelle on oblige les sénateurs et les magistrats de prêter serment qu'ils

ne proposeront jamais rien contre ce que les assemblées populaires ont décidé sous son consulat. Craignant le zele et l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au séditieux Claudius, ennemi mortel de l'orateur, à Claudius accusé tout récemment d'avoir profané les mysteres *de la bonne déesse*, et d'avoir entretenu un mauvais commerce avec la femme même de César. Enfin, il se fait donner pour cinq ans le gouvernement des Gaules et quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins.

695. Claudius opprime Cicéron.

Bientôt après, Claudius propose une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dressée contre Cicéron. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, sans que le peuple eût prononcé leur jugement ; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du sénat, et la nécessité des conjonctures justifioit sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la foiblesse de son caractere trahit son génie. Abattu, suppliant, en habit de deuil, il sollicita du secours, et n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma sa porte. Cicéron prévint le décret de son exil, sortit de Rome,

se retira en Grece. Sa douleur excessive, ses plaintes ameres contre ses meilleurs amis, sont une preuve que la philosophie, dont il se paroit avec complaisance, étoit moins dans son ame que dans ses discours.

Il éloigne aussi Caton.

Claudius vouloit aussi éloigner Caton, inflexible républicain, qui ne cessoit de combattre les vices et la tyrannie. Il lui fit donner la commission de détrôner Ptolémée, roi de Chypre. Le tribun ennemi personnel de ce prince, l'avoit fait condamner comme ennemi de la république. Ptolémée s'empoisonna avant l'arrivée de Caton.

696.

Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir.

Pompée s'apperçut enfin de ses erreurs. Claudius cessa de le ménager; et la premiere campagne de César dans les Gaules parut éclipser toute sa gloire. Irrité contre l'un, jaloux de l'autre, il ménagea le rappel de Cicéron, qu'il avoit si lâchement abandonné. Celui-ci fut comblé d'honneurs à son retour; il traversa l'Italie comme en triomphe: on rebâtit ses maisons aux frais de l'état. Son crédit se signala bientôt en faveur de Pompée. Saisissant l'occasion d'une disette de grains, il lui procura pour cinq ans la surintendance des vivres dans tout l'empire, avec un pouvoir fort étendu. Par de telles commissions,

on s'accoutumoit à mettre la fortune publique entre les mains de quelques ambitieux, et on les accoutumoit à en faire leur fortune particuliere.

Comme les triumvirs avoient besoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagemens. Pompée et Crassus obtinrent le consulat, et des gouvernemens considérables ; le premier celui de l'Espagne ; le second, celui de la Syrie, de l'Egypte et de la Grece ; tous deux pour l'espace de cinq années. Les amis de César n'y consentirent qu'en le faisant continuer, pour cinq ans aussi, dans son gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autorisés à lever autant de troupes, et à exiger des rois et des peuples alliés de Rome, autant d'argent et de secours qu'ils le jugeroient convenable. Ils pouvoient donc disposer absolument de tout.

697. Commandements accordés pour cinq ans aux triumvirs.

L'insatiable Crassus, qui accumuloit trésors sur trésors, qui disoit qu'un citoyen n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée, qui, sans doute, étoit pauvre lui-même, au milieu de son opulence, se hâta de passer en Asie, où il espéroit d'assouvir sa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jérusalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les

700. Crassus défait et tué par les Parthes.

Parthes, sans aucun autre motif de guerre, que leurs richesses. Mais les Parthes étoient un peuple guerrier, formidable même en fuyant, par leur adresse à tirer de l'arc et à manier les chevaux. L'armée Romaine fut taillée en pieces, et Crassus tué avec son fils Il avoit tenu la balance entre César et Pompée: sa mort devoit rompre l'équilibre, et faire éclater la discorde. On ne voyoit à Rome que factions, que désordres de toute espece. Tout s'y vendoit publiquement, la violence accompagnoit la brigue. Milon tua Claudius, et ce meurtre fut un signal de combats.

Meurtre de Claudius

701.
Pompée, seul consul.

Alors les partisans de Pompée s'efforcerent de le faire nommer dictateur. C'est ce qu'il ambitionnoit secrétement. Caton, pour mettre à couvert la liberté, en le tenant sous le joug des loix, proposa de l'élire seul consul, parce que du moins il resteroit comptable de sa conduite. La chose étoit sans exemple, elle s'exécuta. Pompée fut seul consul. On lui accorda de nouvelles troupes, et mille talens de revenu pour l'entretien de son armée: on lui continua le gouvernement d'Espagne, avec la permission d'y envoyer des lieutenans. Avant la fin de son consulat, il se choisit un collegue. Feinte modération qui éblouit les sénateurs.

CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules. -- Pompée se brouille avec César. -- Guerre civile.

Succès de César dans la Gaule.

CÉSAR, en moins de dix ans, avoit domté les Hélvétiens, vaincu Arioviste, un des rois de Germanie, subjugué les Belges, réduit en province romaine toute la Gaule, et porté la terreur de ses armes jusques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ses exploits huit cents places prises, trois cents peuples assujettis, trois millions d'hommes défaits en plusieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais divisés en petits états, sous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les assujettit, non-seulement par sa valeur, par ses talens militaires, mais par son adroite politique, en fomentant leurs dissensions, et les armants les uns contre les autres.

Sa conduite pour devenir le maître à Rome.

Intrépide, sobre, infatiguable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même tems qu'il poursuivoit les ennemis, il veilloit sur les intrigues de Rome; il répandoit l'or à pleines mains pour acheter les suf-

frages, pour se faire des créatures: le consul Emilius lui coûta seul cent cinquante talens. Il enrichissoit ses officiers et ses soldats qui n'étoient plus ceux de la patrie. Enfin il se permettoit tout pour régner, et son grand génie s'élevoit au-dessus de tous les obstacles.

Brouillerie ouverte entre César et Pompée.

Le terme de son gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, on l'eût remis au niveau des citoyens. C'étoit l'espérance de Pompée, qui sollicitoit sous-main son rappel. Mais le tribun Curion, vendu à César, détourna le coup, sans paroître d'aucun parti. Il proposa ou de continuer ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. Comme Pompée, quelque modération qu'il affectât, n'avoit garde de consentir à se dépouiller le premier, Curion fut d'avis qu'on les déclarât l'un et l'autre ennemis du peuple romain, s'ils vouloient retenir leurs gouvernemens. César offrit d'abdiquer, pourvu que son rival abdiquât. Celui-ci moins habile, moins claivoyant, persuadé que les troupes de César abandonneroient leur général, portoit sa confiance présomptueuse jusqu'à dire qu'*il n'avoit qu'à frapper la terre du pied*,

pied, pour en faire sortir une armée.

Après quelques négociations, il rejeta tout accommodement, et rendit inévitable la guerre civile. De son côté étoient les consuls et le sénat; de l'autre le peuple et une armée victorieuse, sous les ordres du plus grand capitaine qui fut jamais. Là, il y avoit plus d'apparence de justice; ici, plus d'habileté, de courage et de ressources. La justice même, quand elle seroit sans nuages, se trouveroit bien foible en pareilles circonstances.

Ce dernier par une confiance aveugle, rejette tout accommodement.

On avoit déclaré César ennemi de Rome, s'il refusoit de quitter le commandement; on avoit chargé Pompée de la défense de la république, quoiqu'il ne fût pas consul. César est au bord du Rubicon, petite riviere qui sépare la Gaule Cisalpine du reste de l'Italie. Il hésite. *Si je ne passe point*, dit-il, *je suis perdu; si je passe, de quels malheurs Rome est menacée!* Mais réfléchissant sur la haine de ses adversaires, il s'écrie, *le sort en est jeté*. Il passe la riviere, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme jusques dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte*; c'est-à-dire, que la ville est en danger, et que les citoyens doivent tous prendre les armes.

704.
César passe le Rubicon; Rome est consternée.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi

705.

Bataille de Pharsale.

si actif et si redoutable. Pompée abandonne la ville, l'Italie. César, après s'être emparé du trésor public et en avoir tiré des sommes immenses, va soumettre l'Espagne, où le parti contraire étoit puissant. Il revient victorieux. Il poursuit son rival en Macédoine ; il remporte à Pharsale une victoire décisive. On vit dans cette action, que la supériorité du nombre n'est rien contre la discipline et le courage. Une foule de jeunes patriciens, amollis par le luxe, entretenoient l'aveugle confiance de Pompée. La victoire leur paroissoit certaine, et ils en partageoient d'avance les fruits. César avoit recommandés à ses vétérans de les frapper au visage ; prévoyant que la crainte d'être défigurés feroit plus d'impression sur eux que le désir de la gloire. En effet, ils furent bientôt en déroute. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe asiatique.

Modération du vainqueur.

Il jeta au feu les papiers de Pompée, sans en lire aucun. *J'aime mieux*, dit-il, *ignorer des crimes, que d'être obligé de les punir.* Il soupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts ; et du moins il s'efforça de réparer par une clémence héroïque, les maux qu'il se plaignoit d'avoir été contraint de faire.

Ce fameux Pompée, si long-tems le maître de la république, et en quelque sorte de la fortune, maintenant vaincu, fugitif, errant au hazard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée Aulete, détrôné par les Alexandrins; où il se flattoit à ce titre d'éprouver la reconnoissance du jeune Ptolémée, fils et successeur d'Aulete. Mais l'infortune laisse si peu d'amis! César le poursuivit avec ardeur. La cour d'Egypte balança sur le parti qu'on devoit prendre. On suivit le conseil de Théodote, lâche rhéteur, qui persuada une trahison et un meurtre, comme le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi; mais, au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation et de la douleur.

La cour d'Egypte fait assassiner Pompée.

Cléopâtre, sœur et femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, selon les dispositions de leur pere. Elle soutenoit ce droit par les armes. César voulut terminer le différent au nom du peuple romain; et la beauté de Cléopâtre lui inspira des sentimens qui le rendoient trop suspect de partialité. Photin, ministre de Ptolémée, excita pour cette raison la guerre d'Alexandrie, dans laquelle pé-

Guerre d'Alexandrie.

César donne l'Egypte à Cléopâtre.

Sa victoire sur Pharnace.

rirent et le roi et le ministre. Ayant mis Cléopâtre sur le trône, César marcha rapidement contre Pharnace, fils de Mithridate et roi du Bosphore, dont les conquêtes s'étendoient en Asie. Il rendit compte en trois mots de son expédition : *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

706.

Il revient à Rome, où il est le maître.

Consul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef perpétuel du college des tribuns, autorisé à faire la paix et la guerre comme il le jugeroit à propos; deux ans après le passage du Rubicon, il reparut à Rome avec un pouvoir absolu. Loin de le cimenter à l'exemple de Sylla, par le sang des citoyens, il s'empressa de pardonner; il combla même de bienfaits plusieurs de ses principaux ennemis. Tous n'étoient pas encore domtés. Pendant son séjour en Egypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ses intérêts, le fils de Pompée, Caton, Scipion, et d'autres républicains, avoient rassemblé des forces en Afrique, où ils se préparoient à une vigoureuse défense. Mais qui pouvoit vaincre César?

Guerre d'Afrique.

Ayant passé la mer il gagna coup sur coup trois batailles. Caton avoit inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il sembloit y faire revi-

vre le sénat de Rome et la liberté. Ses espérances s'évanouissent bientôt. Il voit le découragement répandu partout ; il invite ses amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, résolu de ne point survivre à la liberté de sa patrie, après avoir conversé tranquillement avec deux philosophes, et avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, essayant la pointe de son épée, il dit : *je suis enfin mon maître.* Il s'endort ; il se perce à son réveil. On accourt au bruit, on panse sa blessure, il la rouvre lui-même, et expire. César à cette nouvelle, s'écria : *ô Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te conserver la vie !* Sauver un tel ennemi eût été en effet plus glorieux que de le vaincre.

Caton se tue.

Si Caton n'avoit pas été enthousiaste dans la vertu, et qu'au lieu de heurter avec rudesse les mœurs de son siecle, il eût cherché, par des moyens praticables, à en corriger les désordres, son patriotisme et sa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien, ou empêcher beaucoup de mal : mais la remarque de Cicéron est juste ; en se conduisant *comme dans la république de Platon, et non dans la lie de Romulus*, sa rigidité fut rarement utile,

Ce vertueux Romain manqua de prudence.

quelquefois pernicieuse. Ce n'étoit plus le tems de Fabricius. Rome, entiérement corrompue, ne pouvoit plus se gouverner par les anciens principes. Il falloit donc les plier aux circonstances et aux besoins. Caton se rendit respectable, en observant ces maximes tombées dans l'oubli. Il manqua le but, en voulant les faire observer. La sagesse doit-elle tenter l'impossible ?

CHAPITRE VIII.

César devient maître de la république. -- Sa mort.

708. Honneurs excessifs prodigués à César.

LES honneurs prodigués à César après son retour, prouvent assez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia solennellement les dieux de ses victoires ; on prolongea sa dictature pour dix ans, et ensuite pour toute sa vie ; on lui donna, sous le titre de réformateur des mœurs, toute l'autorité de la censure, que deux magistrats partageoient auparavant ; on déclara sa personne sacrée et inviolable ; on mit sa statue dans le Capitole, à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilege : *A César*

demi-dieu. On lui décerna quatre triomphes en un mois, où furent étalés des vases d'or et d'argent estimés soixante-cinq mille talens.

Ses profusions aux soldats et au peuple, les repas, les jeux, les spectacles superbes qu'il donna, enchanterent une multitude que l'attrait du plaisir conduisoit à l'esclavage. Vingt-deux-mille tables, servies dans les rues de la ville pour une fête, font juger de sa prodigalité. Les mœurs étoient si avilies, que des chevaliers romains n'eurent pas honte de combattre avec les gladiateurs. Ses profusions.

La douceur de César, son application au gouvernement, et la sagesse de ses loix, étoient les meilleurs moyens de colorer ses entreprises ambitieuses. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenses; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernemens à un an pour les préteurs, et à deux pour les consulaires. Il rétablit l'ordre, et fait de bonnes loix.

En qualité de souverain pontife, il réforma le calendrier. Les pontifes, soit par ignorance, soit par intérêt, y avoient mis une affreuse confusion. L'année étoit de douze mois lunaires: on devoit intercaller de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement; mais on Il réforme le calendrier où les pontifes avoient mis la confusion.

faisoit ou l'on omettoit l'intercallation au gré des circonstances, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le tems des magistratures. Ainsi tout ordre étoit renversé. Sosigene astronome d'Alexandrie, porta la lumiere dans ce chaos, et César établi l'année solaire de trois cents soixante-cinq jours, avec un jour d'intercallation au bout de quatre ans. La premiere année il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter soixante-sept jours.

Ce bel ouvrage fut censuré.

Un ouvrage si digne d'éloges, fut censuré, comme tout ce qui choque les coutumes et les idées vulgaires. Cicéron, plus capable que personne d'en sentir tout le mérite, en fit lui-même l'objet de ses indécentes railleries. Entendant dire un jour qu'une certaine constellation devoit se lever le lendemain : *oui*, répondit-il, *et par l'ordre de César*. Cet orateur se déshonoroit, en sacrifiant tout à ses bons mots. Le vrai sage peut-il jamais se permettre l'injustice !

César, dictateur perpétuel, après la bataille de Munda.

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Espagne, César y accourut, et porta le dernier coup a la liberté par sa victoire de Munda. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme sil eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur

perpétuel et empereur, il travailla plus que jamais à se concilier les cœurs et les esprits. Il renvoya même ses gardes ; il fit relever toutes les statues de Pompée ; il augmenta le nombre des magistratures, pour multiplier les récompenses ; il combla de graces plusieurs de ses ennemis mortels ; il remplit le sénat de ses créatures ; mais il l'avilit, en y ajoutant six cents sénateurs, la plupart indignes de ce rang. C'étoient pour son ambition des instruments nécessaires. Le titre militaire d'*empereur*, conféré auparavant par les soldats comme purement honorifique, deviendra bientôt un titre de souveraineté.

Quelques zélés républicains abhorroient une puissance destructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil, ou par imprudence. Un jour que le sénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne se leva point de son tribunal. Cette marque de mépris offensa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine son collegue dans le consulat, lui offrit publiquement un diadême. On applaudit au refus qu'en fit César ; mais son intention étoit de sonder les sentimens du public, et l'on sut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, si

709. Il irrite les républicains.

détesté par la nation. Un mot peut quelquefois beaucoup sur les hommes. César jouissoit de l'autorité suprême et absolue ; qu'avoit-il besoin d'un titre qui n'étoit propre qu'à soulever les esprits ?

Conspiration de Cassius et de Brutus.

La conspiration se forma d'abord. Cassius en étoit le chef. Il y engagea Marcus Brutus, descendant du premier consul, gendre et imitateur de Caton, que César aimoit comme son fils, qu'il avoit comblé de graces, après lui avoir sauvé la vie, et dont il s'étoit fait un ami, sans pouvoir domter sa haine pour une domination usurpée. Des billets anonymes, que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillerent dans son ame les sentimens républicains. *Tu dors Brutus*, lui marquoit-on ; *tu n'es plus le même.* L'ayant ainsi ébranlé par des voies obliques, Cassius acheva de le persuader par ses entretiens.

Courage de Porcie.

Porcie, l'illustre fille de Caton, épouse de Brutus, s'apperçut que son mari étoit vivement agité, et lui cachoit quelque chose d'important. Elle se fit une profonde blessure à la cuisse, pour essayer ses forces contre la douleur. Sûre de pouvoir garder un secret dans les tourmens mêmes, elle découvrit sa plaie à Brutus, lui communiqua le motif de cette action courageuse,

et obtint la confidence qu'elle souhaitoit. *Fasse le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcie!* L'ame de Caton respiroit dans une femme que la philosophie avoit élevée au-dessus des hommes de son siecle.

César est assassiné.

On devoit assassiner le dictateur en plein sénat, lorsqu'il étoit sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentimens, plutôt que les prétendus oracles rapportés dans toutes les histoires, le firent balancer s'il se rendroit à l'assemblée. Mais s'imaginant, comme ses flatteurs le lui disoient, que sa conservation intéressoit la république, et qu'on n'oseroit pas attenter sur sa personne, il s'exposa au danger sans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie: *et toi aussi, mon fils Brutus!* Il cesse alors de se défendre; et se couvrant le visage de sa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros avoit cinquante-cinq ans.

Réflexions sur ce meurtre.

Selon les maximes et les loix de la république, quiconque vouloit usurper la souveraine puissance, étoit un ennemi de la patrie, livré aux coups des citoyens. Comme maître de l'état,

César sembloit donc être condamné. Un meurtre suppléoit à l'impuissance de la justice. Mais si Rome ne pouvoit plus demeurer libre ; s'il falloit nécessairement qu'elle subît la loi d'un ambitieux, parce que les mœurs et les principes, soutiens de la liberté, étoient détruits ; si l'exemple de Sylla, si les richesses énormes et le crédit de quelques particuliers, devoient tôt ou tard changer la république en monarchie ; César ne méritoit-il pas que sa domination fût préférée à de nouvelles guerres civiles ? L'action atroce de Brutus, qui tue son bienfaiteur, son ami, dans l'espérance chimérique de sauver l'état, est un trait de ce fanatisme républicain, dont les excès ressemblent beaucoup à ceux du fanatisme religieux.

Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de César.

Cicéron, qu'on n'avoit point admis dans le secret du complot, parce que sa timidité étoit trop connue, se plaignit après coup que les conjurés n'eussent pas fait main-basse sur tous les principaux amis de César : *ils ont exécuté un projet d'enfant avec un courage de héros*, écrivoit-il à Atticus ; *l'arbre est abattu, mais les racines subsistent.* Couper les racines de la tyrannie étoit impossible alors : elles tenoient aux mœurs, qu'on ne pouvoit plus changer.

Parmis les conjurés même, peut-être auroit-on vu bientôt un usurpateur. Cicéron va s'égarer dans sa politique; il deviendra l'auteur et la victime de la fortune d'Auguste.

Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple.

Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcoururent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens se joignirent à eux; mais le peuple ne témoigna que de la consternation et des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au Capitole. Le consul Marc-Antoine et Lépidus, général de la cavalerie, se montrent alors, prêts à venger le dictateur, c'est-à-dire, à s'emparer du pouvoir suprême, l'objet de leur ambition. Le sénat s'assemble. On délibére si César doit être déclaré tyran ou légitime magistrat. Sa mémoire alloit être flétrie, lorsqu'Antoine représente avec adresse, que le dictateur ayant nommé à presque toutes les charges, les magistrats et les gouverneurs seroient forcés d'abdiquer, dès que celui dont émanoient leurs titres passeroit pour usurpateur et tyran; qu'il en résulteroit une funeste anarchie, des troubles, des guerres civiles. On laisse la question à l'écart. On convient de ne point poursuivre les meurtriers du dictateur, et en même

Délibération imprudente du sénat.

tems on confirme toutes ses ordonnances. Ce décret équivoque, ou plutôt contradictoire, dans une circonstance critique, ne pouvoit rétablir le calme. Il falloit montrer de la vigueur, ou renoncer à la liberté. Antoine maître des papiers de César, y supposa ce qu'il voulut, et l'exécuta au gré de son intérêt.

Fausse paix.

Marc-Antoine souleve le peuple contre les meurtriers de César.

Cependant les esprits se rapprocherent en apparence. Les conjurés descendirent du Capitole; Antoine et Lépidus les reçurent en citoyens. Mais une démarche d'Antoine ranima bientôt les dissensions. Il fit lire le testament de César, où quelques-uns de ses meurtriers étoient nommés avec honneur, et où le peuple romain avoit des legs considérables. La tendresse, la reconnoissance pénétrant les cœurs, il acheva de les embraser par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ses exploits, par la peinture de ses vertus; il déploya sa robe ensanglantée; il montra les blessures qu'il avoit reçues de ses assassins: car le cadavre étoit exposé pour les obseques. L'impression fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maisons des conjurés. Ceux-ci sortirent de Rome. Le consul, pour gagner ensuite le sénat, affectant un zele républicain,

Il trompe le sénat.

proposa le rappel de Sextus, fils de Pompée, caché en Espagne depuis la bataille de Munda. Cicéron lui-même donna dans le piege, et préconisa Antoine, qu'il devoit bientôt déchirer par les plus violentes invectives.

CHAPITRE IX.

Politique hardie d'Octavius. Triumvirat. -- Bataille de Philippes, où le parti républicain est détruit.

Octavius, adopté par César, se déclare son héritier.

Un jeune homme de dix-huit ans parut tout-à-coup sur la scene, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie, sœur de César, et si célebre depuis sous le nom d'Auguste. Le dictateur son grand-oncle, l'avoit adopté en lui laissant les trois quarts de sa succession. Il étudioit l'éloquence à Apollonie sur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement qui changeoit la face des affaires. On lui conseilla de dissimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption et à l'héritage. Trop ambitieux pour suivre ce conseil, il se rendit à Rome, il se déclara l'héritier de César. S'appercevant qu'Antoine qui domi-

noit, ne lui étoit point favorable, il ne laissa pas de tendre à son but avec une politique également ferme et adroite. Le consul ayant refusé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit son patrimoine pour acquitter les legs contenus dans le testament. Moyen infaillible de s'attacher le peuple, et de l'irriter contre un homme qui en offensant le fils, paroissoit ingrat envers le pere, et injuste envers la nation.

Brouillerie ouverte entre Antoine et Octavius.

Atoine et Octavius se réconcilierent, se brouillerent plusieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de César : celui-là sembloit aussi le souhaiter, parce que la multitude le souhaitoit ; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles produisirent enfin une guerre. Plusieurs membres du sénat en furent charmés, dans l'espérance qu'ils se détruiroient mutuellement. Cicéron, moins sage que ceux qui resterent neutres, embrassa le parti d'Octavius, se déchaîna contre Antoine, et s'attira ce reproche de Brutus, qu'*il cherchoit moins la liberté de sa patrie, qu'un bon maître pour lui-même*. Ennemi personnel de l'un, séduit par les flatteries et la feinte confiance de l'autre, il satisfaisoit sa haine et sa vanité, croyant peut-être servir uniquement

Cicéron prend le parti du dernier.

la patrie. Quelquefois on peut se tromper soi-même, jusqu'à ne pas sentir les motifs de ses actions, tandis, qu'ils n'échappent point aux yeux des autres.

Quel étoit le caractere de cet orateur.

Le portrait que Montesquieu a tracé de cet illustre orateur, expliquera le secret de ses démarches. « Je crois, » dit-il, que si Caton s'étoit réservé » pour la république, il auroit donné » aux choses tout un autre tour. Ci- » céron, avec des parties admirables » pour un second rôle, étoit incapa- » ble du premier ; il avoit un beau » génie, mais une ame souvent com- » mune. L'accessoire chez Cicéron, » c'étoit la vertu : chez Caton, c'étoit » la gloire. Cicéron se voyoit tou- » jours le premier : Caton s'oublioit » toujours. Celui-ci vouloit sauver la » république pour elle-même, celui- » là pour s'en vanter. »

Les petits motifs entraînent à de grandes fautes.

Tant de sensibilité à la vaine gloire est certainement d'une ame foible, que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune César, croyoit se ménager un appui. Ses éloquentes Philippiques sont fort suspectes de passion, et n'en sont pas moins, comme celles de Démosthene, d'excellens modeles pour les orateurs hommes d'état.

Il fait pro-

Le gouvernement de la Gaule Ci-

diguer les honneurs à Octavius.

salpine, qu'Antoine se fit donner pour tenir en bride l'Italie, fut l'occasion de la guerre. Décimus Brutus, un des principaux conjurés, avoit reçu du dictateur ce gouvernement, et vouloit s'y maintenir. Antoine s'avance avec des troupes. Octavius avoit déja une armée, quoique sans titre pour le commandement. Ses soldats le pressent de prendre la qualité de propréteur. Il refuse par une modestie politique, prévoyant bien que le sénat lui tiendra compte de ce refus. En effet, sur l'avis de Cicéron, le sénat non-seulement le nomme propréteur, mais lui érige une statue, et lui permet de prétendre au consulat dix ans avant l'âge prescrit par les loix. Cicéron n'avoit déja que trop souvent sacrifié les loix à ceux dont il recherchoit l'amitié.

Antoine vaincu se joint à Lépidus.

Déja Antoine assiégeoit Decimus dans Modene. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne leve incessamment le siege, et s'il ne sort de la Gaule Cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux consuls, Hirtius et Pansa, reçoivent ordre de le combattre, et Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu et tué; Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule Transalpine, où commandoit Lépidus.

Il se montre en habit de deuil aux soldats, il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général ; et Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour n'être pas lui-même abandonné sans retour.

710. Octavius forme avec eux un triumvirat.

Après la défaite d'Antoine, le sénat avoit cessé de ménager le jeune César. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain se ranimoit. Octavius sentit qu'il étoit tems de lever le masque. Cicéron, encore dupe de ses artifices, ayant en vain proposé de lui donner le consulat, dans l'espérance d'être son collegue ; et cette proposition ayant été accueillie avec des éclats de rire, l'héritier du dictateur ne balança point à imiter la politique et l'audace du dictateur même. Il unit ses intérêts à ceux d'Antoine et de Lépidus, il marcha vers Rome à la tête d'une armée ; il se fit élire consul, quoiqu'il eût à peine vingt ans ; enfin il se mit en état, par son adresse plutôt que par son courage, de satisfaire l'ambition qui le devoroit.

Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César.

Brutus et Cassius s'étoient retirés, l'un en Grece, l'autre en Asie. La victoire y avoit fortifié leur parti, et l'on comptoit vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner, avec tous

les meurtriers de César. Comme il ne pouvoit les vaincre sans le secours d'Antoine et de Lépidus, le décret porté contre ces derniers par le sénat, fut aussi-tôt révoqué. Octavius les joignit près de Modene. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent de partager entr'eux le pouvoir suprême pour cinq ans, sous le nom de triumvirs; que Lépidus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius et Antoine feroient la guerre aux conjurés; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proscription qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes. Ainsi devoient se renouveler toutes les horreurs de Sylla, effacées en quelque maniere par la clémence de César; mais César avoit été poignardé, malgré sa clémence: les triumvirs ne l'oublioient point.

Ils veulent exterminer leurs ennemis.

Horrible proscription.

Il seroit impossible de peindre l'atrocité de cette proscription. Les tyrans commencent par sacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches et de leurs amis; Lépidus, celle de son frere; Antoine, celle de son oncle; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien secondé. On défend, sous peine de mort, de secourir ou de cacher aucun des proscrits; on promet récompense à quiconque les tuera, et même

le droit de citoyens aux esclaves assassins de leurs maîtres. Au milieu du carnage et des trahisons, quelques esclaves, quelques femmes donnent des preuves héroïques de fidélité; mais le crime fait couler par-tout des ruisseaux de sang. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que son éloquence avoit sauvé, Antoine triompha de joie. Trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richesses étoient un crime pour ceux qu'on n'avoit nulle raison de haïr. Cependant les biens confisqués ne suffisant pas encore, on mit une taxe sur les meres, les filles, les parens des proscrits. Enfin, c'est ici une de ces scenes abominables, où l'on voit les hommes, dénaturés par les passions, surpasser entr'eux la rage des tigres.

Octavius et Antoine marchent contre Brutus et Cassius.

Rassasiés de massacres et de rapines, les triumvirs hâterent l'exécution de leur projet contre les républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collegues passerent en Macédoine, où Brutus et Cassius se réunirent. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines aussi nombreuses que celles qui alloient décider du sort de la république. C'étoient de part et d'autre plus de cent mille hommes accoutumés aux combats, et animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition ou la

liberté. Cassius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre ; ils murmuroient, ils désertoient ; leur impatience décida les officiers et les généraux.

711.
Bataille de Philippes.

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action autant que hardi dans le cabinet, se cacha, sous prétexte d'infirmité. Brutus mit en déroute ses légions. Mais tandis que le vainqueur poursuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça et dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collegue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées vaincues en partie, en partie victorieuses, retournent dans leurs camps. Celles des triumvirs est exposée à manquer de tout. Brutus alors se regle sur le plan de Cassius. Le succès en eût été infaillible, si la mutinerie des soldats ne l'avoit contraint de hazarder une seconde bataille. Il la perdit, après avoir entiérement défait l'aile que commandoit Octavius ; et croyant la liberté

Mort de Cassius et de Brutus.

anéantie, il se tua d'un coup d'épée, comme l'avoit fait son collegue.

Fautes de ces deux Romains.

Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains. Ils pouvoient mieux mériter ce titre. Cassius, d'un caractere violent et impérieux, fut soupçonné d'agir moins par zele pour la patrie, que par haine contre César. Brutus, vertueux par principes, inviolablement attaché aux loix, plein d'humanité et de justice, respectant jusques dans ses ennemis la qualité de citoyen, se livra trop à cet enthousiasme qui empêche la réflexion. Tantôt il agit foiblement, de peur d'aller au-delà des bornes; tantôt, mais rarement, il crut la violence permise pour l'intérêt de sa cause. Avant la seconde bataille de Philippes, il promit à ses soldats le pillage de Thessalonique et de Sparte, s'ils remportoient la victoire. C'étoit, comme l'observe Plutarque, imiter ceux à qui le droit du plus fort tenoit lieu de tout.

Réflexions sur le suicide alors si commun.

Brutus et Cassius, en se tuant, ensevelirent avec eux la république. On les blâme avec raison de ce désespoir précipité. Mais doit-on attribuer à un défaut de courage le suicide, alors si commun parmi les Romains? « Il est » certain, dit le célebre Montesquieu, » que les hommes sont devenus moins

» libres, moins courageux, moins » portés aux grandes entreprises, » qu'ils n'étoient lorsque, par cette » puissance qu'on prenoit sur soi-» même, on pouvoit à tous les ins-» tans échapper à toute autre puis-» sance. » La religion chrétienne inspire une juste horreur du suicide ; et les exemples que nous en voyons aujourd'hui, presque tous occasionnés par le vice et le désordre, prouvent assez combien sa divine morale est nécessaire. Il n'en est pas moins évident que les Catons et les Brutus n'étoient point des lâches, en renonçant à la vie plutôt que de perdre leur liberté. Les raisonnemens subtils sur cette matiere n'affoiblissent point les preuves de sentiment.

CHAPITRE X.

Fautes d'Antoine utiles à Octavius. -- Bataille d'Actium, et fin de la république.

Nouvelles cruautés d'Octavius.

LE lâche Octavius (car à la tête des armées il ne méritoit que ce nom) s'abreuva encore de sang, après la victoire qu'Antoine avoit remportée pour lui. Un grand nombre d'illustres victimes

victimes subit le supplice, entr'autres, le sénateur Favonius, philosophe, ami de Brutus, mais qui n'avoit point trempé dans le meurtre de César. La plus injuste tyrannie, selon lui, étoit préférable à une guerre civile ; maxime trop souvent confirmée par l'expérience.

Favonius exécuté.

Comme l'intérêt seul, l'appât des richesses, procuroit des troupes aux tyrans, les triumvirs devoient payer cinq mille drachmes à chaque soldat, outre les récompenses des officiers. On peut juger quelles extorsions souffrirent les peuples. Antoine alla épuiser l'Asie, où Brutus et Cassius avoient laissé peu d'argent. *Puisque vous doublez nos taxes*, lui dit un orateur, *doublez aussi nos étés et nos automnes, sans quoi nous ne pourrons vous satisfaire*. Mais que peuvent les raisons contre la force ?

Profusions aux soldats.

Etant en Cilicie, Antoine cita devant lui la reine d'Égypte Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Cette princesse comparut, et le captiva par ses charmes. Le grand général, l'ambitieux politique, s'endormit au sein de l'amour ; il oublia tout le reste. Octavius uniquement occupé de ses propres intérêts, et résolu de régner seul, profita d'une

Antoine captivé par Cléopâtre.

passion si aveugle : il suppléoit par une habileté profonde, aux qualités militaires dont il étoit dépourvu.

713. Chûte de Lépidus.

Après avoir vaincu, par le moyen de ses généraux, Sextus, fils de Pompée, qui maître de la Sicile et de la Sardaigne, lui avoit causé les plus vives inquiétudes, il saisit d'abord un prétexte pour se débarrasser de Lépidus, homme sans mérite, dont l'élévation étonnante sembloit n'être qu'un caprice de la fortune. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, et fut content de la finir dans le mépris et l'obscurité.

Son peu de mérite.

Son orgueilleuse bassesse.

Un trait singulier donnera l'idée de son orgueilleuse bassesse. S'étant mis en tête d'avoir les honneurs du triomphe, pour une petite expédition, il dressa lui-même, du consentement de ses collegues, un décret qui commençoit ainsi : *à tous ceux qui honnoreront notre triomphe, santé et honneur ; aux autres, misere et proscription.*

Mort du jeune Pompée.

Le jeune Pompée ayant été pris en Asie, et ayant été mis à mort par l'ordre d'Antoine, celui-ci pouvoit seul disputer l'empire à son collegue : il lui en facilita au contraire l'usurpation, il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Antoine se

Fulvie veuve du séditieux Claudius,

alors l'épouse d'Antoine, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cause d'une petite guerre dont Péruse fut la victime. La réconciliation s'étoit faite, et ils avoient partagé entr'eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie où il étoit revenu. Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu et lui offrirent leur déesse Minerve en mariage : il récompensa leur flatterie, en exigeant deux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition inutile contre les Parthes, il se rend odieux et méprisable par de nouveaux excès. Il proclame Cléopâtre reine d'Egypte, de Cypre, d'Afrique, de Célé-Syrie ; il prodigue les provinces et les royaumes aux enfans nés de leurs amours ; il déshonore à chaque instant le nom romain.

rend odieux et méprisable.

Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, et l'accuse enfin devant le sénat. On se détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins et des plaisirs En répudiant la sage Octavie, sœur de son collegue, qu'il avoit épousée après la mort de Fulvie, il se prive de toute espérance d'accommodement. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de

Octavius se déclare son ennemi.

sa conduite avec Cléopâtre Le faste et les hauteurs de cette reine augmentoient l'indignation.

722.
Bataille d'Actium, suivie de la mort d'Antoine et de Cléopâtre.

Les deux rivaux se déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la destinée de l'empire. Cléopâtre avoit déterminé Antoine à combatre sur mer, quoiqu'il eût la supériorité sur terre. Elle s'enfuit avec ses galeres pendant le combat. Son amant, dont la valeur étoit éprouvée, s'oublie lui-même, et abandonne tout pour la suivre. Octavius, ou plutôt Agrippa son général, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, composée de dix-neuf légions et de douze mille chevaux, l'ayant attendu en vain, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Egypte est bientôt soumise. Antoine se tue l'année suivante à Alexandrie : Cléopâtre est réservée pour l'ornement du triomphe, mais elle évite cet opprobre, en mourant avec courage, soit par la piquure d'un aspic, soit par quelque autre poison.

724.
Octavius reste ainsi le maître de la république.

Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses, de souplesse, d'audace et de cruauté, parvint à la suprême puissance où il aspiroit dès sa jeunesse. Nous verrons de quelle maniere il

affermit son empire, en paroissant respecter les loix. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuse république fut anéantie. Il n'en resta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

Les vices produits par les richesses devoient entraîner la ruine de la liberté.

La révolution doit s'attribuer aux vices qu'amenerent les richesses. Tout étant devenu vénal, depuis qu'un petit nombre de particuliers pouvoient tout acheter, et leur énorme opulence augmentant les besoins et la misere des autres, il falloit bien que les principes cédassent à la corruption, que la probité disparût, que l'interêt servît de regle, que les mœurs dépravées infectassent le gouvernement. Il falloit que l'amour de la patrie fût étouffé par mille passions contraires; que le luxe, les plaisirs et la débauche rompissent le joug des devoirs; que l'ambition forçât les obstacles à main armée; enfin, que le plus fort asservît les foibles. Quand on voit le peuple séduit par des profusions sans bornes, les soldats vendus au général qui les enrichit, les magistrats appliqués à se soutenir par des cabales, les généraux ne voulant pas déposer le commandement, lorsque l'autorité des loix les y oblige; on peut hardiment conclure: c'en est fait de la liberté.



DIXIEME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

La république changée en monarchie militaire.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

Regne d'Auguste, jusqu'à la mort d'Agrippa.

Idée du regne d'Auguste.

LA politique raffinée d'Auguste (c'est le nom qu'Octavius se fit donner par le sénat) n'a été jusqu'à présent que celle d'un méchant homme, qui sacrifie tout à la fureur d'établir son injuste domination. S'il ne change pas de caractere et de principes, du moins il ne se baignera plus dans le sang humain ; il paroîtra même un bon prince, autant que son intérêt l'exigera. Les flatteurs le combleront d'éloges, le républicain le haïra toujours comme un oppresseur, le sage politi-

que lui applaudira quelquefois dans l'exercice de l'autorité.

« Auguste, dit Montesquieu, établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable : car dans un état libre, où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir la liberté des sujets. » Mais puisque les Romains devoient cesser d'être libres, cet ordre qu'Auguste établit, comparé aux désordres et aux malheurs précédens, efface une partie des taches de sa mémoire. Rome respira paisiblement sous son regne : c'étoit beaucoup, après les horreurs des guerres civiles.

Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté.

N'ayant rien plus à cœur que d'affermir sa puissance, et en même tems de se garantir, par une feinte modération, des coups qui avoient précipité César dans le tombeau, il affecte de vouloir abdiquer, il consulte Agrippa et Mécene, ses deux confidens. Le premier en généreux citoyen, lui conseille d'exécuter ce noble desssein ; le second, en habile courtisan, lui prouve que la sûreté de sa personne et le bien public doivent l'en dissuader.

725. Auguste affecte de vouloir abdiquer.

Avis d'Agrippa et de Mécene.

Auguste se rend à cet avis, qui sans doute étoit le sien.

Par cette feinte modération, il affermit sa puissance.

Cependant, après avoir cassé tous les actes du triumvirat, et donné quelque preuves d'un sage gouvernement, il déclare qu'il remet au sénat et au peuple la souveraine puissance. Ses mesures étoient bien prises, et il comptoit sur un refus. On le supplia, en effet de ne point quitter les rênes de la république; on obtint qu'il se chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il se réserva d'abdiquer plutôt, si l'on pouvoit se passer de lui. Selon toute apparence, la plupart des sénateurs pénétroient ses intentions: toute sa conduite passée les faisoit assez connoître. Mais enfin le consentement et les vœux des citoyens parurent légitimer son pouvoir; et il le conserva jusqu'à la mort, en renouvellant par intervalles la même cérémonie. Un plan de politique, bien concerté et constamment suivi, manque rarement le but, quand la force est jointe à l'adresse.

Tous les pouvoirs réunis dans sa personne, sous la forme de l'ancien gouvernement.

Effrayé de la mort tragique de César, attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat, et lui assigne adroitement les plus tranquilles, c'est-à-dire,

celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur; il se contente d'être nommé empereur, titre honorable, mais sans pouvoir, au tems de la république. A ce titre fut attaché comme du tems de César, le pouvoir qui subjugue les nations, le commandement des troupes, joint au droit de guerre et de paix. Revêtu de la puissance consulaire et proconsulaire; de la puissance tribunitienne, sans être tribun; de la censure, sous le titre de réformateur des mœurs; du grand pontificat, si considerable par l'influence de la religion; Auguste est le maître de tout, et cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de pere de la patrie.

Titre d'Empereur.

Il laisse au sénat les anciennes charges, les anciennes décorations; mais il l'affoiblit par le nombre même des sénateurs, qu'il porte jusqu'à mille, et par le soin d'y placer des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse et flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance. Il le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats; mais il gouverne les comices, il dispose des suffrages et

Le sénat et le peuple conservent leurs droits en apparence.

rien ne se décide qu'à son gré.

Mais la liberté n'existe plus en effet.

Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté semblât toujours appartenir au peuple et au sénat. Vaine apparence d'une liberté qui n'existoit plus ! Qu'importe de conserver quelques traces d'un état libre, si réellement on est soumis au joug d'un despote ? Qu'importe de paroître accorder ce que l'on ne pourroit refuser ? L'empereur se fit dispenser des loix. Outre qu'une telle dispense prouve le renversement des loix, qui l'eût empêché de s'en dispenser lui-même ? Les mots ont un étrange empire sur les hommes. Il régna, parce qu'il ne se donna pas pour roi ; on crut la république subsistante, parce que les noms de sénats, de consul, etc. subsisterent dans la monarchie. Ainsi le meilleur moyen de détruire la force d'une opinion, est souvent de conserver le mot, en faisant tomber la chose.

Dispense des loix.

Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes.

La conduite privée d'Auguste, sa modestie extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent sans doute fort utiles. Cette ame double savoit se plier à toutes les formes. Les perfidies et les cruautés avoient servi de fondemens à sa fortune : il devoit en

effacer le souvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté infléxible de Caton : *quiconque*, répondit-il, *soutient le gouvernement établi, est un bon citoyen et un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée, sans perdre son amitié. Auguste l'appella par plaisanterie le partisan de Pompée, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Son regne paisible fournit peu d'événemens.

Ce long regne fournit peu d'événemens à l'histoire, parce qu'il fut paisible, et que d'ailleurs les bons historiens nous manquent (car Suétone et Dion Cassius ne méritent pas ce titre). La tranquillité se rétablit en Espagne, par la défaite des Cantabres et des Asturiens. Candace, reine d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte, fut vaincue, se releva et fit la paix. Le courage des Romains, aiguisé par les guerres civiles, auroit triomphé d'ennemis plus formidables, si l'empereur avoit eu le goût des armes. Mais il lui importoit davantage de veiller sur Rome, et de l'endormir dans les délices de la paix.

732. Il donne sa fille en mariage à Agrippa.

Marcellus, son neveu, son gendre, destiné à être son successeur, jeune prince de grande espérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. On avoit donné à ce général le gouvernement de Syrie, pour l'éloigner de Rome, où Marcellus ne le voyoit pas sans chagrin. Auguste sentit le besoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ses ennemis secrets, qui formoient des conspirations. Il lui donna sa fille Julie, la veuve de Marcellus. S'il faut en croire les historiens, Mécene l'y détermina par ces paroles : *vous avez fait Agrippa si grand, qu'il faut ou le tuer ou en faire votre gendre.* Agrippa n'eut pas de peine à répudier la niece pour épouser la fille d'Auguste.

Il va en Asie ; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains.

L'empereur, lui ayant confié le gouvernement de Rome, alla visiter les provinces d'Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuse défaite, et rendit les prisonniers qui restoient de la déroute d'Antoine : événement que l'on célébra comme un insigne triomphe. Toute la puissance romaine, entre les mains

d'un seul homme, étoit alors bien capable de faire trembler ses ennemis les plus courageux ; mais, dans sa propre grandeur, elle portoit le principe d'une ruine inévitable.

A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse.

Auguste, à son retour, vit le sénat et le peuple lui donner de nouvelles preuves de soumission. Il refusoit le consulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls. Les sénateurs portant la bassesse jusqu'à offrir de jurer d'avance l'observation de toutes ses loix, il rejeta ce vil serment. *Si les loix sont bonnes*, dit-il, *on ne manquera pas de les observer ; si elles sont mauvaises, le serment ne feroit que du mal.* Il savoit que le pouvoir législatif étoit assez fort avec le pouvoir militaire.

Ses loix pour réprimer les vices sont mal observées, par sa faute.

Différentes loix qu'il publia en ce tems contre le célibat, l'adultere, le divorce sans cause légitime, le luxe des tables, occasionnerent cependant des murmures, et produisirent peu de bien ; soit qu'il en désirât foiblement l'exécution, soit que la dépravation universelle fournît un prétexte de les mépriser. Que peuvent les loix contre le torrent des vices ? En satisfaisant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit

Il corrompt le peuple.

plus que du pain et des spectacles, en lui accordant sans cesse des jeux et des distributions de blé, Auguste se montroit beaucoup moins zélé pour les mœurs que pour son intérêt personnel. C'étoit le moyen d'effacer le souvenir de l'ancienne liberté, et le sentiment de la servitude présente.

Pilade et Bathille, histrions qui font oublier le gouvernement.

Pilade et Bathille, histrions célebres, fixoient l'attention de ces Romains autrefois si ardens pour les affaires publiques. Pilade ayant été chassé pour une insolence, rappelé ensuite parce que les Romains le regrettoient vivement, dit à l'empereur : *César, félicitez-vous de ce que le peuple s'occupe de moi et de Bathille.* Ces paroles signifioient beaucoup, et le sens ne pouvoit en échapper à un politique si profond.

Réforme du sénat, suivie de cabales.

Il est singulier qu'après avoir contribué à l'avilissement du sénat, Auguste ait entrepris de lui rendre son premier lustre. L'unique moyen pour cela, étoit de diminuer le nombre des sénateurs, et d'exclure ceux que leur naissance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à six cents; la réforme se fit avec beaucoup de prudence et d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des hon-

neurs, cette réforme donna lieu à des cabales. L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe quand il paroissoit en public (tant il craignoit un assassinat), s'étoit muni d'une autre défense, en s'associant à la puissance tribunitienne, Agrippa, ce héros si respecté, et en le désignant son successeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les sénateurs proposerent de le garder tour-à-tour. Le jurisconsulte Labéon, génie répuplicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi*. Il y eut des mécontens punis de mort. On ignore s'ils étoient coupables, ou seulement suspects. Ce qui paroît certain, c'est que l'empereur ne pouvoit être bien délicat en fait de justice.

Précautions d'Auguste pour sa sûreté.

Mot hardi de Labéon.

Mécontens punis de mort.

Un gouvernement militaire, où l'épée tenoit lieu de loix fondamentales, étoit d'autant plus exposé aux conspirations, aux soulévemens, que malgré la corruption des Romains, les guerres civiles avoient nourri leur courage, et que les anciens sentimens de liberté vivoient encore dans quelques ames généreuses. Si Auguste échappe à tous les périls, ce ne sera pas moins l'effet de son adresse que de sa puis-

Dangers du gouvernement militaire.

sance. Nous verrons combien le despotisme sera funeste à la plupart de ses successeurs.

CHAPITRE II.

Guerre de Germanie. -- Fin du regne d'Auguste. -- Loix et littérature.

742. Mort d'Agrippa.

AGRIPPA mourut au retour d'une expédition en Pannonie : perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caïus et Lucius, étoient déja les enfans adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore, et incapables d'agir. Ce prince jeta malgré lui les yeux sur Tibere, fils de sa femme Livie, et de Tibérius Néron.

Tibere devient le gendre d'Auguste.

Voulant l'approcher du pouvoir suprême, il l'obligea de répudier une épouse qu'il aimoit, pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibere obéit avec un air de satisfaction ; car la soif des grandeurs éteignoit tout sentiment d'honnêteté.

Guerre de Germanie.

Les Germains, peuple libre, belliqueux, vertueux même autant que peuvent l'être des barbares, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient

conçu le dessein de passer le Rhin, et de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables couvroient ce pays que l'industrie a fertilisé, dont elle a même changé le climat. Auguste passa trois ans dans les Gaules, pour veiller à la sûreté de la province. Il y laissa Drusus, frere cadet de Tibere, qui pénétra en Germanie par l'Océan, et y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Excellent général, bon citoyen, Drusus mourut dans sa trente-unieme année. Tibere venoit de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, il réprima les barbares. La domination romaine parut s'établir et s'étendre dans le centre du pays; mais les indomtables Germains n'attendoient que l'occasion de recommencer la guerre.

Drusus meurt.

Tibere y a des succès.

Ces expéditions firent décerner le triomphe à Auguste. Comme chef de toutes les armées, lui seul avoit droit à un honneur qui avoit excité l'émulation d'un si grand nombre de généraux. Il le refusa. Sa politique consistoit en partie, à éviter toute apparence de faste : moins il se montroit le maître, plus il l'étoit sûrement. Le temple de Janus, qui jusqu'au regne

Auguste refuse le triomphe.

d'Auguste n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troisieme fois sous ce regne. On jouit d'environ douze années de paix ; ce qui, à la honte de l'humanité, est un phénomene remarquable.

Le temple de Janus fermé.

Réglement odieux, pour faire déposer les esclaves contre leurs maîtres.

Parmi les nouveaux réglemens que fit Auguste, en voici un où respire sa défiance. Les esclaves ne pouvoient être mis à la question, pour déposer contre leurs maîtres. N'osant abolir cette loi, et craignant qu'elle ne fût contraire à sa sûreté, il l'éluda d'une maniere odieuse ; il ordonna que dans les crimes de trahison, les esclaves de l'accusé pourroient être vendus au prince ou à la république, et qu'alors leur témoignage seroit admis. C'étoit évidemment se jouer de la législation, par le pouvoir même législatif ; c'étoit apprendre que l'intérêt d'un seul devenoit la regle de tout.

Concussionnaire approuvé par l'empereur.

Dion Cassius rapporte un trait frappant de cette politique intéressée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ses hommes de confiance, financier rusé et cruel, accabloit les Gaules de vexations. Comme les taxes se payoient par mois, et que les mois de Juillet et d'août (auparavant *quintilis* et *sextilis*.) avoient changé de nom depuis peu, il en fai-

soit quatre mois, sous les anciens noms et sous les nouveaux, et par-là il doubloit les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, étoit sur le point de le punir. Licinius ouvrit son trésor. « C'est pour vous que » je l'ai amassé, lui dit-il; les Gau- » lois pouvoient se servir de leurs » richesses contre vous; prenez cet » argent. » Alors le concussionnaire parut honnête homme. Plusieurs actions d'Auguste ont un air de vertu qui en impose; mais plus on approfondit son caractere, plus on y apperçoit de fausseté.

Mort de Mécene.

Il devoit à Mécene une grande partie de sa gloire. Il eut cependant un commerce de galanterie avec la femme de cet ami, de ce ministre fidele; et leur amitié se refroidit. Mécene étoit un épicurien, ami du repos, assez courageux pour dire quelquefois des vérités dures à son maître. Un jour qu'Auguste alloit prononcer des jugemens sanguinaires, ne pouvant approcher de lui dans la foule, il écrivit sur un billet, *bourreau, descends du tribunal.* A la lecture du billet, Auguste sortit sans juger. La modération du prince, après la ruine du triumvirat, fut vraisemblablement le fruit des conseils du ministre : comme les éloges

Ses conseils modérés.

que lui prodiguerent les gens de lettres, étoient le fruit des graces que le ministre leur prodiguoit, il regretta un homme si difficile à remplacer.

Auguste malheureux dans sa famille.

Au comble de la fortune et de la puissance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit servilement, Auguste éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans sa propre famille une source inépuisable de douleur. Sa fille Julie, dont lui seul ignoroit les déréglemens, se prostitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au sénat et la condamner à l'exil. Sa petite-fille, du même nom, imita l'exemple de sa mere, et subit la même peine. Ses fils adoptifs, Caïus et Julius, objets de sa tendresse, de ses espérances, à qui il avoit voulu servir de précepteur, répondoient mal à ses soins; et tous deux moururent loin de lui, l'un en Asie, l'autre à Marseille.

Retraite de Tibere.

Tibere, son gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de sa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infame de Julie. Il resta sept ans comme en exil. Auguste, qui le connoissoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le crut nécessaire après la mort des Césars, et le fit son successeur en le haïssant. Que

Son adoption.

de chagrins avec toute l'apparence du bonheur !

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit-fils de Pompée, conspire contre sa vie. Il l'apprend ; il flotte plusieurs jours entre le désir de la vengeance, et la crainte de se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul, et s'en fait de la sorte un ami zélé. Clémence ou politique, n'importe, ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Conjuration de Cinna.

Les Germains et d'autres barbares ayant pris les armes, les soldats, qui ne combattoient plus que par l'intérêt, se plaignirent de leur sort pour augmenter leurs avantages. On avoit très-sagement supprimé les distributions de terres, si communes en leur faveur depuis Sylla, et si contraires à la tranquilité publique. Leur récompense étoit fixée en argent. Auguste leur promit une somme plus considérable, vingt mille sesterces aux gardes prétoriennes après seize ans de service, et douze mille aux soldats des légions après vingt ans. Le grand sesterce ou mille sesterces valoient environ cent soixante et seize livres de notre mon-

Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses.

noie ; ainsi la somme de chaque prétorien étoit d'environ trois mille cinq cents vingt livres.

Prodigieuses dépenses pour les troupes.

Il y avoit cependant dix cohortes prétoriennes, faisant dix mille hommes, destinées à la garde de l'empereur, et vingt-trois ou vingt-cinq légions sur pied (*), sans compter un nombre à peu près égal de troupes auxiliaires, et encore deux flottes. La paye de toutes ces troupes passoit de beaucoup celle de nos troupes modernes, tout cela en pleine paix. Dépenses prodigieuses ! Mais il falloit tout sacrifier au militaire, pour soutenir une puissance usurpée. Auguste établit un trésor destiné à la solde et aux récompenses des soldats. Il fit les premieres avances, comme si tout l'argent public n'étoit pas à sa disposition. Enfin il établit un impôt pour l'entretien de ce trésor, et le peuple se vit contraint de payer ceux qui le tenoient en servitude.

Trésor et impôts pour cet objet.

Observation sur l'ere vulgaire.

Nous observerons ici, que l'ere chrétienne vulgaire avoit commencé l'an 573 de Rome, époque de la nais-

(*) La légion, du tems de Polybe, étoit ordinairement de quatre mille deux cents hommes de pied, et de trois cents chevaux. Elle fut augmentée depuis jusqu'à cinq et à six mille hommes.

sance de Jesus-Christ, selon l'ancienne opinion. Les chronologistes modernes placent quatre ans plutôt cette époque, en se conformant néanmoins à l'ere vulgaire, qui doit maintenant nous servir de regle pour les dates. Ce n'est point ici le lieu de parler du christianisme, long-tems obscur avant d'éclairer les nations.

Révolte des barbares opprimés.

Tibere, et Germanicus son neveu, fils du célebre Drusus, domterent les Dalmates et les Pannoniens, dont la révolte avoit jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, nommé Baton, interrogé par Tibere sur les motifs du soulévement, répondit avec hardiesse: *c'est qu'au lieu de pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.*

An de J. C. 9.

Varus défait par les Germains.

Dans les transports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus, qui commandoit en Germanie, avec autant de sécurité que d'avarice, s'étoit laissé surprendre par les Germains. Arminius, leur compatriote, devenu chevalier romain, mais toujours zélé pour la liberté de sa patrie, les avoit soulevés, et combattoit à leur tête. Trois légions furent taillées en pieces; le général se tua de désespoir. Auguste, en l'apprenant, se livra d'abord à une

douleur pusillanime, capable de consterner tous les esprits, qu'il importoit de rassurer. On dit qu'il se frappoit la tête contre les murailles, en criant : *Varus, rends-moi mes légions.*

Tibere se fait honneur en Germanie.

Revenu de sa frayeur, il envoya Tibere contre les ennemis. En deux campagnes la tranquillité parut rétablie. Tibere se fit honneur par sa vigilance, son exactitude à mettre en vigueur la discipline, et par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur étoit aveugle. Sans aucune action d'éclat, il remplit sans doute les désirs d'Auguste, puisqu'à son retour il fut associé à l'empire. Huit légions garderent le Rhin, sous les ordres de Germanicus, dont nous aurons sujet de parler, et dont le rare mérite sera une matiere de regrets.

Il est associé à l'empire.

Despotisme d'Auguste.

L'empereur conservoit dans la vieillesse toute l'activité de son génie, avec la passion du commandement, ne manquant pas de se faire proroger sa puisssance, dès qu'il approchoit du terme, et affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisoit. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auroient la même force que si elles émanoient du sénat ; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les

les élections n'étoient point tranquilles. Tout en un mot dépendoit de lui. La peine du crime de lese-majesté, prononcée contre les auteurs de libelles diffamatoires, prouve qu'en vieillissant il devenoit plus sévere. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

Loi contre les auteurs de libelles.

Celle qu'il avoit portée contre les célibataires, étoit si mal observée, que la plupart des chevaliers vivoient par débauche dans le célibat, et murmuroient hautement du joug qu'on vouloit leur imposer. Alors parut une loi nouvelle, appelée Papia-Poppéa, du nom des consuls, qui aggravoit les peines prescrites contre ce désordre. Elle confisquoit au profit du trésor public les successions collatérales et les legs en faveur des célibataires. Les deux consuls, Papius et Poppéus, étoient eux-mêmes dans le cas.

Loi contre les célibataires, mal observée.

Il est facile d'observer que la corruption des mœurs en tout genre mettoit obstacle aux vues du législateur. Les sacrés liens du mariage, si doux et si précieux à la vertu, sont des chaînes affreuses pour le vice. En vain fait-on des loix, quand les mœurs les rendent presque nulles.

La corruption y mettoit trop d'obstacles.

Auguste avoit défendu aux chevaliers de combattre dans l'arene comme

La noblesse s'avilissoit par les com-

bats des gladiateurs.

les gladiateurs, car cette manie honteuse devenoit commune à la noblesse. Il trouva tant d'obstacles à une défense dont la nécessité paroît incroyable, qu'il fut contraint de la lever. On vit dans la suite, des sénateurs, des femmes même, se déshonorer par ces combats, aussi avilissans que barbares et odieux. Les mœurs des Romains offrent toujours quelque chose de contraire à l'humanité.

14. Mort d'Auguste. Son regne mérite des éloges.

A l'âge de soixante et seize ans, après environ quarante-quatre ans de regne, Auguste finit sa carriere avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. Se sentant près de mourir ? *n'ai-je pas bien joué mon rôle ?* dit-il à ses confidens ; *la piece est finie, applaudissez*. Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé sur le grand théatre de l'ambition et de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-dessus d'eux. Mais en détestant son hypocrisie, et les crimes par lesquels il rendit le triumvirat exécrable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles, il ramena l'abondance avec la paix : il ranima l'agriculture ; il opposa des loix aux

désordres ; il gouverna enfin plutôt en sage roi qu'en tyran.

Sa maxime sur la guerre.

Une de ses maximes, étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hazarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer et peu à craindre. Il comparoit ceux qui agissent autrement, à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs et des poëtes, prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, et qu'il récompensoit les talens. Comblés de ses bienfaits, les Virgile, les Horace, lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la reconnoissance, ou de l'adulation? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, et d'enlever les suffrages de tous les siecles.

Il sut gagner les éloges des gens de lettres.

Le goût étoit formé avant lui.

On se tromperoit grossiérement, en faisant honneur à Auguste du bon goût qui régnoit alors. Lucrece, Cicéron, Salluste, César, etc. fleurirent avant lui. La carriere étoit ouverte ; les Romains avoient appris des Grecs à peindre et à embellir la nature ; le goût s'étoit formé, les lumieres s'é-

toient répandues ; la comédie, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, avoient produit leurs chefs-d'œuvres. Il ne manquoit plus que de disputer la palme à Homere et à Pindare. Les deux poëtes, amis d'Auguste et de Mécene, le firent avec succès. Ovide, malgré ses brillans défauts, tient un rang distingué parmi les écrivains de ce siecle. Sa mauvaise conduite lui attira une disgrace ; il mourut en exil.

TIBERE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Tibere au trône jusqu'à la mort de Germanicus et de Pison.

14. Tibere monte sur le trône.

On disoit qu'Auguste avoit choisi Tibere pour son successeur, afin d'augmenter sa gloire par le contraste. Un soupçon si peu vraisemblable, venoit de la malignité humaine, qui s'exerce volontiers sur les intentions des grands comme sur leurs vices. Mais le gouvernement de Tibere fut effectivement une odieuse tyrannie, propre à

donner un nouvel éclat à la mémoire d'Auguste.

Ce prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité et d'expérience, les qualités d'une ame noire, méfiante, cruelle et perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens, et ne servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premieres démarches le firent connoître pour un tyran aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfans d'Agrippa, et l'avoit ensuite relégué, parce qu'il n'apperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Le jeune Agrippa vivoit encore dans son exil. Tibere le craint, le fait assassiner, et menace l'assassin, exécuteur de ses ordres, de le déférer à la justice. On voit déja la scélératesse prendre l'essor, et s'envelopper du voile de l'hypocrisie.

Son caractere.

Il fait assassiner le jeune Agrippa.

Après ce début, agissant déja en souverain, et ayant pris possession du commandement militaire, il affecte devant le sénat de refuser un pouvoir qu'il exerce comme héritier d'Auguste. Il en exagere les peines : il représente qu'un seul homme ne peut y suffire ; que le fardeau, partagé entre plusieurs, deviendroit plus

Il se fait prier d'accepter l'empire.

supportable ; que parmi tant d'illustres citoyens, il en est qui peuvent le soutenir. On fait semblant de ne pas lire dans son cœur ; on se jette à ses pieds, en le conjurant de ne pas abandonner la république. Il insiste sur ses répugnances. Enfin il paroît se rendre aux vœux du sénat, et il veut bien accepter l'empire, jusqu'à ce qu'on juge à propos de soulager sa vieillesse.

Il vouloit sonder les sentimens des sénateurs.

Une comédie si bizarre avoit sans doute pour objet, d'en imposer au public, et de tendre un piege aux sénateurs, dont Tibere vouloit connoître les sentimens à son égard. Quelques-uns, qui dans l'indignation ou l'impatience s'étoient exprimés avec franchise, éprouverent bientôt sa haine. Presque tous avoient étudié leurs paroles, leurs gestes, de maniere à ne point se rendre suspects ; habiles esclaves d'un tyran farouche et soupçonneux. On voulut prodiguer les honneurs à Livie, sa mere, la veuve d'Auguste, dont le crédit sous le dernier regne avoit été le fondement de la fortune du nouvel empereur. Il s'y opposa, sous un prétexte de modestie, craignant que sa propre grandeur n'en souffrît quelque diminution. Comme Auguste, il rejeta le titre

Sa modestie affectée.

de *seigneur*, de *maître. Je suis le maître de mes esclaves*, disoit-il, *le général de mes soldats, et le chef des citoyens.*

Il gouverne d'abord sagement, de peur d'être supplanté par Germanicus.

Sa conduite dans les commencemens, répondit à ce langage. On le vit témoigner au sénat une déférence extraordinaire, le consulter, étendre même son pouvoir, lui transmettre le droit d'élection, que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les consuls, il respectoit les loix et les mœurs, il faisoit rendre la justice, il soulageoit les provinces; il disoit, qu'*un bon berger doit tondre et non écorcher ses brebis.* Il souffroit même patiemment les traits de la médisance et de la satyre, parce que, disoit-il, *dans un état libre, les pensées et les langues doivent être libres.* Cette conduite sage avoit, sans doute, pour motif la crainte d'être supplanté par Germanicus, qui se signaloit en Germanie. Le tyran se démasqua, dès qu'il crut pouvoir donner carriere à ses passions.

Sédition militaire en Pannonie.

Deux séditions militaires lui avoient inspiré de l'inquiétude. La premiere arriva en Pannomie, où se trouvoient trois légions sous les ordres de Blésus. Les soldats, à la faveur de quelques jours de repos, réfléchirent sur les

peines de leur état, passerent des murmures aux cabales. Ils demanderent hautement qu'on augmentât leur solde, qu'après dix ans de service on ne les retînt plus sous le drapeau, et qu'on leur donnât en même tems leur récompense et leur congé. Ils pousserent la révolte jusqu'à insulter leurs officiers, et ériger un tribunal, comme pour y placer un empereur. Tibere crut le mal si dangereux, qu'il envoya au camp son fils Drusus. Sans une éclipse de lune, sans des orages qui ébranlerent la superstition des soldats, ce jeune prince ne seroit peut-être pas venu à bout de les réduire. Quelques-uns furent punis de mort : le reste rentra dans le devoir.

Autre sédition en Germanie.

Les mêmes motifs produisirent en Germanie le même effet; avec cette différence, qu'une armée nombreuse auroit pu faire beaucoup plus de mal que trois légions; et que Germanicus qui la commandoit, et qui en étoit adoré, auroit pu profiter de la conjoncture pour s'élever à l'empire. Tibere l'avoit adopté, mais avec peine; voyant d'un œil jaloux son mérite, sa réputation, et l'amour qu'on lui portoit. Germanicus n'en étoit pas moins fidele. Le service de l'empereur l'avoit fait passer dans la Gaule. C'est là qu'il

appris la mutinerie de ses troupes. Leur espérance étoit de le voir bientôt à leur tête, disputer un trône dont il se montroit si digne, et sur lequel on ne voyoit qu'un tyran. Le jeune prince aimoit plus ses devoirs que la fortune. A la premiere nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux, que ses reproches et ses prieres ne touchent point. Il leve le bras, pour se percer en leur présence. On l'arrête; mais un des rebelles lui présente son épée nue, en lui disant : *celle-ci vaut mieux.* Malgré cet excès de rage, il appaise la sédition par une fermeté sage mêlée de douceur. Les soldats rentrent en eux-mêmes, et massacrent les plus coupables. Ils demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains; ils les attaquent, les taillent en pieces. Une grande victoire, remportée sur Arminius, consterna tellement ces barbares, que Germanicus se flattoit de les subjuguer en peu de tems. Tibere, dévoré de soupçons et les dissimulant toujours, le rappela, comme pour lui procurer du repos et des honneurs.

Germanicus l'appaise, loin d'en vouloir profiter.

16. Il défait Arminius.

Sa dissimulation laissoit échapper de tems en tems des signes de cruauté, qui annonçoient un triste avenir.

Tibere commence à faire connoître sa cruauté.

Les legs qu'Auguste avoit faits au peuple n'ayant pas été acquittés d'abord, un plaisant s'approcha d'un mort qu'on portoit à la sépulture, et lui dit d'informer Auguste que son testament ne s'exécutoit pas. Tibere le sut, manda cet homme, lui paya sa part du legs, et le fit tuer sur-le-champ. *Va-t-en faire savoir à mon pere*, lui dit-il, *que j'exécute son testament.* La modération qu'il avoit montrée à l'égard de ceux qui le censuroient, ne tarda guere à se démentir. On vit bientôt le crime de lese-majesté, appliqué aux écrits et même aux discours, armer la méchanceté des délateurs contre la vertu des bons citoyens.

Crime de lese-majesté.

Accusation de sacrilege.

Deux citoyens furent accusés, sous le plus frivole prétexte, de sacrilege contre le culte d'Auguste. L'empereur arrêta très-sagement les poursuites, en répondant qu'*on devoit laisser aux dieux la vengeance de leurs injures.* Mais sa conduite devint un mélange inconcevable de belles maximes et de cruauté, de traits de justice et de tyrannie. Connoître le bien, le commander souvent, faire plus souvent le mal, et le faire avec une méchanceté réfléchie, c'est en quelque sorte la vie de Tibere.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération et d'amour, plus la haine secrete de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, pour le conduire à sa perte, il l'envoya commander en Asie, où plusieurs provinces étoient agitées de troubles, et où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même tems il donna le gouvernement de Syrie à Pison, homme violent et hautain, très-propre à l'exécution d'un grand crime.

Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur.

Pison gouverneur de Syrie.

Douze villes célebres de l'Asie mineure furent détruites cette année par un tremblement de terre. Les fléaux de la nature sembloient être le présage de maux plus affreux. Les premiers du moins ne faisoient périr qu'un nombre d'hommes dans une contrée particuliere : les autres, ayant leur principe dans la méchanceté du souverain et dans les vices des sujets, devoient blesser profondément le corps entier de l'empire.

Tremblement de terre.

Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en orient. Il rétablit la tranquillité par-tout ; il donna un roi à l'Arménie déchirée par la discorde ; il réduisit la Comagene et la Cappadoce

Succès de Germanicus.

en provinces romaines ; il gagna les cœurs, en remplissant sa commission. Mais arrivé en Syrie, il trouve Pison aussi indocile et arrogant que les étrangers étoient soumis. Ce gouverneur contrarie ses vues, méprise ses ordres, multiplie sans cesse les sujets de plaintes. Il porte si loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de se retirer. Bientôt le prince tombe dangereusement malade, et meurt à Antioche, se croyant empoisonné par Pison, et conjurant ses amis de poursuivre la vengeance de sa mort.

Il est contrarié en tout par Pison.

19. Il meurt, infiniment regretté.

Asiatiques, Romains, tous firent éclater leur désespoir ; tous sembloient avoir perdu leur pere, leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement. Les lieutenans du prince et les sénateurs avoient élu un autre chef ; il fut chassé et contraint de retourner en Italie, où l'attendoient ses accusateurs. Tibere auroit voulu parer le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, étoit pour lui un sujet de joie, au milieu de la désolation générale, qu'il affectoit de partager. On le soupçonnoit lui-même d'avoir ordonné un crime qui flattoit sa passion. Ne pouvant arrêter le cours de la justice, et voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat ;

Pison est accusé à Rome.

mais il fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

Son procès et sa mort.

On produisit plusieurs chefs d'accusation : licence entiere accordée aux soldats, afin de se faire un parti ; mauvais traitemens exercés sur les gens de bien, et en particulier sur les amis de Germanicus ; poison et sortileges employés contre la vie de ce prince. Pison réfuta le dernier article, et se défendit mal par rapport au reste. S'étant apperçu que Tibere ne donnoit aucun signe d'intérêt ni de pitié, il se retira sans espoir ; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, et le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre.

Soupçons sur Tibere à ce sujet.

Quelques-uns crurent que Tibere l'avoit fait tuer, de peur que pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus. Tout se réduit à des soupçons, à des conjectures ; « tant les plus grandes affaires » sont ambiguës, dit Tacite, les uns » prenant pour certains tous les bruits » qui courent, les autres déguisant à » dessein la vérité, et ces contradic- » tions se répandant de siecle en siecle. » Maxime qui regarde principalement los affaires de cour, enveloppés de té-

nebres mystérieuses, et susceptibles de toutes les tournures que peut donner l'esprit de parti.

CHAPITRE II.

Gouvernement de Tibere jusqu'à la conspiration de Séjan.

La conduite de l'empereur inspire la crainte.

Le sombre caractere de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation raffinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmenterent les incertitudes, les craintes et la défiance. On préféroit la conduite de Drusus son fils, alors consul, ami du luxe et des plaisirs. *Qu'il passe*, disoit-on, *les jours aux spectacles, les nuits dans les festins, plutôt que de se livrer, seul et sans amusemens, à une morne vigilance, et à des soucis pernicieux.* L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprété en mauvaise part, devenoient crimes de lese-majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avoit pas pensé d'ôter sa bague, où étoit l'image de Tibere. Un chevalier romain, voyant Drusus fort malade,

Abus énorme des délations.

fit des vers à sa louange, sur sa mort qu'il croyoit prochaine, et eut l'imprudence de les lire dans un cercle ; il fut dénoncé au sénat, condamné au dernier supplice, et exécuté.

L'exécution des sentences du sénat renvoyée à dix jours.

Tibere ne désapprouva point cet infâme jugement ; il se plaignit seulement qu'on n'eût pas attendu ses ordres, et il fit régler que les sentences du sénat ne seroient mises à exécution qu'après une espace de dix jours ; non qu'il se proposât de les adoucir, mais afin qu'en son absence il fût informé à tems de tous les décrets.

On se félicite d'une révolte des Gaulois.

Accablés du poids de la tyrannie, les Romains se féliciterent d'une révolte des Gaulois, qui leur faisoit espérer quelque changement de maître. Ils se trompoient dans leurs espérances : eux et les Gaulois furent encore opprimés. Mais que penser d'un gouvernement sous lequel on se félicite de la révolte ?

Tibere refuse de faire des loix contre le luxe, parce qu'il en prévoit l'inutilité.

Cependant Tibere, par des ménagemens politiques, évitoit toujours ce qui auroit pu le rendre plus odieux, sans lui procurer aucun avantage. On le pressa plusieurs fois de réprimer les excès du luxe. Celui des tables sur-tout étoit monstrueux. Un poisson rare de quatre livres et demie avoit été payé cinq mille sesterces ; un bon cuisinier, un morceau friand, coûtoient des som-

mes immenses ; on se ruinoit à l'envi pour des fantaisies extravagantes. Quoique l'empereur aimât la frugalité, et qu'il en donnât l'exemple, il ne voulut point compromettre son autorité, au risque de multiplier sans fruit les ordonnances et les peines ; persuadé, selon Tacite, qu'il valoit peut-être mieux laisser en paix des vices trop enracinés, que de montrer l'impuissance où l'on est de les détruire. Il observa que les dernieres loix somptuaires, dont on espéroit beaucoup de bien, loin de contenir ou d'extirper le luxe, en avoient augmenté la fureur ; « car si l'on désire ce qui n'est pas encore défendu, » ajouta-t-il, on craint la défense ; » mais quand elle a été faite et impuné» ment violée, la crainte, la honte, » rien n'arrête plus. »

Il avoit raison en ce point.

Tibere avoit raison en cela. Faire des loix sages en elles-mêmes dont l'exécution paroît impossible, c'est occasionner le plus grand mal, le mépris des loix. Dans un état où l'extrême inégalité des fortunes engendre tous les vices, comment arrêter les folies de l'opulence ? Réglez la dépense de ces riches, qui prodiguent l'or et ne savent pas l'employer : ils en rempliront leurs palais ; la circulation cessera, les pauvres en seront plus misérables. On réus-

siroit beaucoup mieux à bannir le luxe, en déchargeant le peuple des impôts dont il gémit trop souvent, et en les faisant porter à ceux qui regorgent de superflu. Mais il faudroit autant de prudence que de vigueur, pour exécuter un pareil sytême.

Moyen de bannir le luxe.

Les abus de la superstition, quelquefois aussi dangereux, ne sont pas moins difficiles à réformer que ceux des richesses. On se plaignit de cette multitude d'asyles établis en Grece, où les esclaves infideles, les débiteurs de mauvaise foi, tous les malfaiteurs en général, trouvoient une funeste impunité. « Nulle puissance, selon Tacite, n'é» toit capable d'arrêter les séditions du » peuple, qui protégeoit le crime par » devoir de religion. » Cette matiere fut agitée dans le sénat. Les députés de plusieurs villes grecques y défendirent ce qu'ils regardoient comme des privileges, et ce que la raison auroit dû leur faire considérer comme des maux publics. Soit que le sénat fût entraîné par le préjugé, ou qu'il craignît de révolter un peuple superstitieux, les asyles furent maintenus, mais avec des modifications importantes.

L'abus des asyles de la Grece maintenu, avec des modifications.

22.

Servitude et bassesse du sénat.

Depuis quelque tems, l'empereur retiré dans la Campagnie goûtoit tristement la solitude, sans rien perdre de

son inquiete activité. Une maladie de sa mere le rapelle à Rome. Il trouve le sénat plus rampant, plus vil que jamais; il est même fatigué de ses bassesses, et ne le dissimule point. On raconte qu'il disoit au sortir des assemblées : *ô hommes, amis de la servitude !*

Faits de ce genre.

Tacite rapporte des faits propres à caractériser ces esclaves de la tyrannie. Ennius, chevalier romain, ayant été dénoncé pour avoir converti en vaisselle un image d'argent de Tibere, le prince rejeta une accusation si absurde. Capiton, célebre jurisconsulte, et plus lâche adulateur, s'en plaignit pour faire sa cour, comme si la modération du souverain laissoit impuni un attentat contre la république.

Un fils accuse son pere.

Cependant les délations encouragées par des récompenses, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monstre en ce genre, un fils accusant son pere. Celui-ci comparut chargé de chaînes et accablé de douleur; l'autre plaida contre lui avec un air de gaîté et de confiance. Le malheureux pere fut exilé. Quelques-uns des juges opinerent à la mort, parce que Tibere le haïssoit : car de quoi n'est-on pas capable, quand on n'a pour regle que son intérêt et les passions d'autrui ? On sacrifieroit son propre pere.

Crémutius Cordus, historien sincere, avoit loué Brutus et avoit appelé Cassius *le dernier des Romains*. Il avoit tenu quelques propos contre le terrible Séjan, qui étoit dans la plus haute faveur. Ainsi il ne pouvoit échapper à la vengeance. Accusé, et se voyant perdu, il ne démentit point son courage. « On » accuse mes paroles, dit-il au sénat, » tant mes actions sont innocentes. » Tous les historiens ont parlé honora- » blement de Brutus et de Cassius. Il » reste encore plusieurs pieces satyri- » ques contre Auguste et contre César. » Ces grands hommes les ont souffertes » patiemment, peut-être avec autant » de sagesse que de modération ; car » des libelles tombent quand on les mé- » prise : ils paroissent vrais quand on » s'en montre irrité. Toujours il fut per- » mis de parler librement des morts, » pour qui il ne reste ni faveur ni hai- » ne. La postérité rendra justice à cha- » cun ; et si je suis condamné, on se » souviendra, non-seulement de Bru- » tus et de Cassius, mais encore de » moi. »

Procès de Crémutius Cordus, au sujet de ses ouvrages.

Sa défense.

Il sortit, résolu de se délivrer par une mort volontaire. C'étoit le moyen de tromper l'avarice des délateurs, qui n'avoient la dépouille des accusés qu'après la condamnation. Malgré eux, il

Sa mort.

Ses livres condamnés inutilement.

exécuta son dessein. Ses livres condamnés au feu par le sénat, reparurent bientôt dans le public avec un succès éclatant. Tacite observe, au sujet de Crémutius et de son ouvrage, qu'en sévissant contre les génies, on augmente leur autorité ; et que personne ne s'est porté à cette rigueur, sans se déshonorer soi-même, et sans contribuer à la gloire des écrivains.

26\. L'empereur quitte Rome, et se retire à Caprée.

Le séjour de Rome devenoit insupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoit gênés. La liberté, dont il restoit à peine quelques traces, et l'adulation qui se prosternoit devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit souffrir les hauteurs de Livie, sa mere, à laquelle il étoit redevable de l'empire ; bienfait dont l'idée offensoit son amour-propre. Enfin, il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, et un petit nombre de Grecs lettrés, dont la société l'amusoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos ; et ne trouvant pas dans la Campanie une solitude assez innaccessible, il se retira dans l'île de Caprée, que ses fureurs et ses débauches ont rendu célebre. Là, éloigné des hommes et des affaires, il tâcha de ranimer sa vieillesse par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme.

Cinquante mille spectateurs tués ou blessés à Fidenes par la chûte d'un amphitéatre, et tout un quartier de Rome consumé par un incendie, sont de petits événemens dans l'histoire, en comparaison des maux que produit la méchanceté réunie à la puissance.

Calamités accidentelles.

CHAPITRE III.

Conspiration de Séjan. — Fin du regne de Tibere.

Séjan, ministre absolu, aspire à la puissance suprême.

Un ministre aussi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable sur cet esprit soupçonneux, à qui tout faisoit ombrage. Du rang de simple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune; et en s'élevant, il avoit étendu ses désirs jusqu'à la place de son maître. Rapprochons les traits de sa politique ambitieuse. Peu importe de suivre les dates, pourvu qu'on connoisse les hommes et la chaîne des événemens.

Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes.

Séjan, devenu préfet des cohortes prétoriennes, jugea qu'il pouvoit tirer de grandes ressources d'un commandement militaire, peu considérable jusqu'alors. Dans cette vue, sous prétexte d'établir la discipline, il rassembla

dans un camp toutes les cohortes, qu'on laissoit dispersées, ou dans les quartiers de Rome, ou dans les villes du voisinage. Ainsi il eut comme une armée à ses ordres, d'autant plus propre à le servir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Ses crimes pour anéantir la famille impériale.

Quoique la famille impériale fût nombreuse, il osa entreprendre de se frayer le chemin sur ses ruines. Drusus, le fils de l'empereur, qu'il haïssoit personnellement, tomba le premier sous ses coups. Il débaucha sa femme, lui offrit de l'épouser, et lui fit espérer l'empire. Un poison lent finit les jours de Drusus. Après deux ans d'intervalle, Séjan demanda la veuve en mariage à Tibere. Ce monarque, sans se douter de son crime, la lui refusa avec douceur, ou plutôt lui représenta les inconvéniens d'une alliance trop disproportionnée. Trois fils de Germanicus, que la succession regardoit, et la vertueuse Agrippine leur mere, princesse fiere et incapable de foiblesse, éprouverent à leur tour la scélératesse de Séjan. Espions apostés, pieges invisibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. C'étoit assez qu'ils appartinssent à Germanicus, pour n'être pas aimés de Tibere. L'empereur

29.
Son succès.

crut tout ; il écrivit contr'eux au sénat.

Agrippine et son fils ainé furent exilés, comme ennemis de la patrie ; son second fils fut enfermé dans une prison.

Séjan conspire contre la vie de l'empereur.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Celui-ci, plein d'une aveugle confiance à son égard, environné de ses espions, n'agissoit qu'au gré de ses désirs. Le ministre, disposant de tout, enchaînoit tout par l'espérance ou par la crainte. On ne le distinguoit point du prince ; on lui rendoit les mêmes honneurs. Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes ; c'étoit de faire périr Tibere, et d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en étoit formé ; le succès vraisemblablement infaillible, si tout-à-coup un avis secret n'eût ouvert les yeux de l'empereur sur cet étrange complot.

31. Maniere adroite dont Tibere se défait de Séjan.

Sa politique se réveilla et le servit parfaitement. N'osant se déclarer d'abord ni employer la rigueur, il use d'artifices ; il comble Séjan de caresses ; il le fait nommer consul, et l'éloigne ainsi d'une maniere honorable. Dès que le nouveau consul est à Rome, Tibere, par une conduite ambiguë, sonde les esprits, les tient en suspens : tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroi-

dissent ses adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Peu à peu la vérité se dévoile : on devine les intentions du despote, et l'on cesse de s'attacher au ministre. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan ; on le condamne presqu'aussitôt, on l'exécute.

Perfidie des amis de Séjan.

Un moment auparavant, sur le faux bruit répandu par Macron, que l'empereur associoit Séjan à la puissance tribunitienne, les sénateurs avoient redoublé leurs flatteries et leurs hommages. Comme l'intérêt avilit les hommes ! Ceux qui s'étoient le plus servilement abaissés aux pieds de la fortune, insulterent au malheur avec le plus d'arrogance. Jamais les faux amis de cour ne firent mieux connoître leur fourberie, ni le peuple sa légéreté fougueuse. Le cadavre de Séjan fut couvert d'opprobres, ses statues brisées. On condamna ses amis à mort, sa fille même, quoique dans l'âge le plus tendre. L'histoire fournit plusieurs exemples de ces chûtes effroyables ; mais les exemples ne corrigent guere les passions.

Tibere se livre sans ménagement à la cruauté.

Tibere trembla, se tint caché, depuis le commencement de la scene jusqu'à

jusqu'à ce que la catastrophe l'eût rassuré. Le public se flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir, comme si elle eût été principalement dans le ministre. Mais l'empereur, donnant l'essor à son caractere, surpassa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main : *il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

L'infâme métier de délateur s'accrédita tellement, que les membres du sénat n'en rougissoient point. Les faits rapportés par Tacite et par Suétone, font frémir d'horreur. Un seul nous suffit. La mere de Fusius, ami de Séjan, femme très-âgée, subit le supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Ces meurtres juridiques se commettoient par sentences du sénat ; et c'étoit le comble de la tyrannie, qu'un tribunal autrefois si auguste en fût l'instrument. Tibere à la fin se lassa d'attendre des procédures. Il ordonna le massacre de tous ceux qui étoient détenus en prison pour l'affaire de Séjan. On vit des amas de cadavres inspirer la douleur la plus vive, sans qu'il fût permis de donner le moindre signe de douleur.

Délations affreuses.

Massacre des gens suspects.

Il balance sur le choix de son successeur, et ne décide rien.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ses débauches, et s'efforçoit de dérober sa conduite aux yeux du public. Exempt de maladies, méprisant la médecine, il se moquoit de quiconque, parvenu à l'âge de trente ans, ne savoit pas gouverner lui-même sa santé. Cependant, averti par la vieillesse, il pensa au choix d'un successeur.

Caïus Caligula.

Des enfans de Germanicus, le cadet, Caïus (Caligula) restoit seul en vie. Agé de vingt-quatre ans, chéri du peuple en considération de son pere, il se comportoit en courtisan flatteur et assidu. L'empereur qui ne l'aimoit point, démêloit le fond de son caractere pervers, et auroit voulu lui préférer Tibérius Gémellus, fils de Drussus, son petit-fils par le sang, au lieu que Caïus ne devoit ce titre qu'à l'adoption. Mais Gémellus n'avoit que dix-sept ans, et les désordres de sa mere Liville avoient rendu sa naissance fort suspecte. Tibere embarrassé laissa la décision au destin.

37.

Il est assassiné par Macron.

Caïus s'étoit attaché Macron, préfet des cohortes prétoriennes, qui se ménageoit un appui dans la faveur de ce jeune prince. L'empereur tombe de défaillance. On le croit mort. Macron s'empresse de faire proclamer par les soldats celui dont il a épousé les intérêts. Le

malade étant revenu de sa foiblesse, et la terreur glaçant les esprits, le préfet ordonne qu'on l'étouffe sous des matelas. Tibere mourut dans la soixante et dix-huitieme année de son âge, et la vingt-troisieme de son regne, si abhorré que le peuple fut sur le point d'insulter à son cadavre. Les traits de sagesse, de générosité, de justice, épars dans son regne, n'ont pas rendu sa mémoire moins odieuse, parce que la méchanceté et la fourberie dominerent dans sa conduite, et qu'avec beaucoup de génie il n'avoit qu'un mauvais cœur. Velléius Paterculus, son contemporain, l'a cependant comblé d'éloges. Un courtisan de Tibere et Séjan pouvoit-il écrire l'histoire ?

Loué par Velleius Paterculus.

Je finirai cet article par une observation importante de Montesquieu. « Auguste avoit ôté au peuple la puis» sance de faire des loix, et celles de » juger les crimes publics ; mais il lui » avoit laissé, ou du moins avoit paru » lui laisser celle d'élire les magistrats. » Tibere, qui craignoit les assemblées » d'un peuple si nombreux, lui ôta » encore ce privilege et le donna au » sénat, c'est-à-dire, à lui même. On » ne sauroit croire combien cette déca» dence du pouvoir du peuple avilit l'a» me des grands. Lorsque le peuple dispo-

L'âme des grands s'avilit, quand le peuple cessa d'élire les magistrats.

» soit des dignités, les magistrats qui les » briguoient faisoient bien des basses- » ses ; mais elles étoient jointes à une » certaine magnificence qui les ca- » choit, soit qu'ils donnassent des jeux » ou de certains repas au peuple, soit » qu'ils lui distribuassent de l'argent ou » des grains : quoique le motif fût bas, » le moyen avoit quelque chose de no- » ble, parce qu'il convient toujours à » un grand homme d'obtenir par des » libéralités la faveur du peuple. Mais » lorsque le peuple n'eût plus rien à » donner, et que le prince, au nom du » sénat, disposa de tous les emplois, » on les demanda et on les obtint par » des voies indignes ; la flatterie, l'in- » famie, les crimes furent des arts né- » cessaires pour y parvenir. » On pourroit dire avec plus de simplicité, que l'ame des nobles s'avilit, dès qu'ils eurent besoin d'être courtisans pour devenir quelque chose.

CALIGULA.

37. Caligula est d'abord chéri, quoique indigne.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Le vœu public le plaça, en quelque maniere, sur le trône, et le sénat n'eut que du plaisir à casser le

testament de Tibere, qui lui associoit Tibérius, son petit-fils. Mais le sang ne donne pas le mérite : il est même rare que la gloire des grand hommes ne soit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, souple avant son élévation, devint un monstre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet, ni de pire maître.

Il fait quelques actions de bon prince.

Il montra cependant des vertus au commencement de son regne. Il rappela les exilés, supprima les délations, rétablit les droits des magistrats et du peuple ; il permit la lecture des ouvrages libres qu'on avoit proscrits ; il rejeta un mémoire sur quelque complot vrai ou supposé, et répondit avec noblesse que, n'ayant rien fait pour s'attirer la haine, il ne pouvoit croire de semblables accusations. La crainte d'un rival l'engageoit sans doute à se contrefaire.

Mais il prodigue tout pour flatter le peuple.

Attentif aux moyens de charmer et d'éblouir le peuple, il rappela les pantomimes bannis par Tibere : il dissipa en jeux, en spectacles, en folles profusions, des sommes immenses que Suétone fait monter à près de trois cents millions de sesterces. Cette prodigalité, quand il n'auroit pas eu lui-même la fureur des spectacles, annonçoit un mauvais gouvernement.

Il devient

Bientôt tout change de face. Loix,

Un monstre de tyrannie. mœurs, l'humanité, raison, tout est foulé aux pieds. Caligula se baigne dans le sang. Il commence par le meurtre de Tibérius et de Macron ; il se fait un plaisir de ses cruautés. Incestes avec ses sœurs, adulteres avec toutes les femmes de nom, il ne rougit d'aucun excès ; il rougit seulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naissance étoit obscure ; et il veut que sa mere Agrippine soit née d'Auguste et de Julie, fille d'Auguste. Il joue le personnage de tous les dieux, se faisant adorer, tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, etc. Enfin, par un délire sans exemple, l'empereur traite son cheval en favori, et pense à l'élever au consulat.

Sa démence.

Ce qu'on doit penser des faits rapportés par Suétone.

Ces faits accumulés par Suétone, écrivain peu judicieux, supposent une démence manifeste ; et l'on n'imagine point comment les Romains pouvoient obéir à un fou si enragé. Le détail de ses dépenses, de ses rapines, de ses vexations tyranniques, passe toute vraisemblance. Ce sont, ou des traits de folie qui n'intéressent pas un esprit sensé, ou des excès incroyables qui sortent de la sphere des choses humaines.

Traits de cruauté.

Toute la cruauté possible est renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il se sente mourir.* —

Plût à Dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui pût être coupée d'un seul coup! --- Un jour éclatant de rire devant les consuls : *je pensois*, leur dit-il, *que d'un clin d'œil je puis vous faire égorger tous deux.*

Aussi lâche que sanguinaire, Caligula prend fantaisie de paroître à la tête des armées, et donne une farce dont les historiens exagerent peut-être le ridicule. On le voit se transporter sur les bords du Rhin, comme pour quelque grand exploit ; faire cacher dans un bois un détachement de sa garde ; le surprendre, en supposant que ce sont les ennemis ; dresser ensuite des trophées, et chanter victoire. On le voit passer vers l'Océan du côté de la Grande-Bretagne, dont il médite la conquête : il range son armée en bataille sur la côte ; il donne le signal sans avoir personne à combattre ; il fait ramasser des coquillages à ses soldats ; et fier de ces dépouilles de l'Océan, il revient à Rome pour recevoir l'honneur du triomphe.

40. Expéditions militaires ridicules.

Quelqu'avilis que fussent les Romains dans la servitude, il étoit impossible qu'une tyrannie affreuse, exercée par un extravagant, ne fît pas éclorre des conspirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de

41. Meurtre de Caligula.

ce monstre, sans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut assassiné à la fin de la quatrieme année de son regne. Un imbécille va lui succéder, et par conséquent il faut s'attendre à des scenes déplorables.

Observation sur les historiens de Caligula.

La partie des annales de Tacite contenant le regne de Caligula, est malheureusement perdue pour nous. Rien ne peut suppléer au pinceau de cet historien philosophe, qui connoissoit si bien les hommes et les cours, et qui intéresse la raison jusques dans les moindres détails. On ne trouve guere ailleurs qu'un tas d'inutilités, ou même de puérilités insipides et dégoûtantes, dont les écrivains modernes n'auroient pas dû grossir leurs ouvrages.

CLAUDE.

41\. *Les soldats proclament Claude, qui trembloit d'être tué.*

CHÉRÉA et les sénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république. Les soldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puissance militaire. Claude, frere de Germanicus et oncle de Caligula, loin d'aspirer à l'empire, tremblant de frayeur, ne pensoit qu'à sauver sa vie et se cachoit dans un coin. Par hazard un soldat l'ap-

perçoit, le proclame; d'autres arrivent, on l'emmene malgré lui, on lui prête serment de fidélité. Il promet quinze mille sesterces par tête aux prétoriens, des récompenses proportionnées aux officiers, et se trouve le maître de l'état, lorsqu'à peine il est revenu de son épouvante et de sa surprise. Le sénat est forcé de le reconnoître, Chéréa est mis à mort, toute espérance de liberté tombe avec sa tête.

Claude incapable de régner.

Agé de plus de cinquante ans, Claude étoit encore dans une espece d'enfance. Esprit foible, hébété par une éducation dure, incapable de tout, *homme ébauché*, comme l'appeloit sa mere Antonia, dont les ris niais, la contenance embarassée, les maniers basses, annonçoient l'ineptie et la sottise. C'est ce qui lui avoit attiré l'aversion de ses parens, malheur qui augmenta sans doute les défauts de la nature. Auguste seul avoit eu pour lui de la bonté, sans pouvoir l'employer à rien. Auroit-on imaginé que la fortune le placeroit un jour sur le trône même d'Auguste?

Sa bonté produit du bien au commencement.

En succédant à un Caligula, Claude, naturellement doux, pouvoit se faire adorer sans beaucoup d'efforts. Il y réussit dans les commencemens, par une conduite toute opposée à celle de son prédécesseur. Il brûla deux mémoi-

res intitulés l'*Epée* et le *Poignard*, où ce monstre avoit écrit les noms de ceux qu'il destinoit au supplice. Il abolit les étrennes, moyen bas et odieux d'extorsions ; il défendit à quiconque avoit des parens, de le nommer héritier : autre moyen par lequel les princes ne rougissoient pas de s'enrichir. La clémence, l'humanité, parurent succéder à la barbarie ; mais il falloit se défier de la foiblesse d'une tête susceptible de toutes les impressions, et qui feroit indifféremment le bien ou le mal, selon qu'elle seroit gouvernée par de bons ou de mauvais conseils.

Etrennes abolies.

Défense de faire héritier l'empereur.

Il est bientôt l'esclave de Messaline et des affranchis.

Une femme, l'opprobre de son sexe, Messaline, épouse de l'empereur, partagea toute sa confiance avec des valets sans honneur, avec un Narcisse, un Pallas, et d'autres affranchis, scélérats dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guere à sentir combien l'autotorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, disposerent des actions, et en quelque sorte de la personne de leur maître ; ouvrirent et fermerent sa porte à qui ils voulurent, dicterent ou changerent ses ordonnances ; regnerent enfin sous son nom ; et Messaline se servit d'eux pour exécuter ses exécrables projets.

Cette infâme princesse avoit de la passion pour Silanus, son beau-pere. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerte les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entre tout effaré dans la chambre de l'empereur, et lui dit qu'il a vu en songe Silanus le poignarder. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe. A l'instant paroît Silanus, mandé par un faux ordre. Le timide Claude, dont l'imagination étoit frappée, croit voir un assassin, et le fait tuer sur-le-champ. Par ce trait qu'on juge des autres.

42. Comment Messaline fait tuer Silanus qu'elle n'a pu séduire.

Il se forma une conspiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une maniere si révoltante. Camille gouverneur de Dalmatie, prit les armes, et même le titre d'empereur; mais ses soldats l'abandonnerent, et l'un deux le poignarda. Tandis que l'on faisoit des recherches rigoureuses contre ses complices, Messaline et les valets saisirent l'occasion de satisfaire, ou leur haine, ou leur rapacité. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. Ses affranchis y prirent séance, mais Narcisse y reçut du moins une leçon. Un affranchi de Camille, à qui il demanda ce qu'il auroit fait, si son maître étoit devenu empereur, répondit fort à propos: *je me*

Conspiration découverte et punie au gré des affranchis.

Narcisse dans le sénat.

serois tenu derriere lui, sans ouvrir la bouche. Malheureusement les vérités s'émoussent contre l'insolence de la fortune.

Mort d'Arria et de Pétus.

C'est alors que la célebre Arria donna des preuves singulieres de son courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, et ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le supplice. Le voyant irrésolu, elle se plonge un poignard dans le sein, le retire, le lui présente, en disant : *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari se tue, à l'exemple de sa femme.

---

43. Expédition dans la Grande-Bretagne.

On n'auroit pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition et de conquête. Cependant il entreprit de subjuguer la Grande-Bretagne, que César, suivant l'expression de Tacite, sembloit avoir montrée plutôt que donnée aux Romains. Les Gaules étant soumises, cette conquête n'offroit plus les mêmes difficultés. Mais une île éloignée, inculte, pauvre, remplie de sauvages, devoit elle attirer les armes d'une puissance déja surchargé du nombre et de la grandeur de ses provinces? Plautius eut ordre de commencer l'expédition. Les soldats se mutinerent, disant qu'ils ne vouloient point aller combattre au delà du monde. Narcisse

Narcisse in-

parut pour appaiser la révolte. Les mutins le renvoyerent avec insulte *aux Saturnales* (*), lui rappellant son ancienne servitude ; et l'on aima mieux obéir au général, que d'écouter un valet.

sulté par les troupes.

La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie.

Les premiers succès de Plautius encouragerent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée ; il passa en Bretagne, y resta seize jours, prit quelques forteresses, et triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit en province romaine une partie considérable de l'île, du côté de la Tamise. La Mauritanie avoit eu depuis peu le même sort. Ces accroissemens de l'empire en hâtoient la décadence.

Claude fait des ordonnances ridicules, et quelques-unes de bonnes.

Aux exploits militaires dont il se glorifioit, Claude fit succéder les soins du ministere civil, et prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet, lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve des réglemens sages, qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

(*) A la fête des Saturnales, les esclaves jouissoient à Rome d'une grande liberté chez leurs maîtres.

Il regle le paiement des avocats.

Les avocats faisoient d'une profession honorable, un infâme métier ; ils vendoient leur plume et leur langue à l'injustice à la calomnie, et à quiconque vouloit payer l'abus des talens. Silius, désigné consul, s'éleva contre ce brigandage. « On multiplie, dit-il, » les accusations, les haines, les injures, afin de s'enrichir par la chicane, » comme les médecins par les maladies. » Il n'y aura plus tant de procès, s'ils » ne rapportent rien à personne. » Les avocats répondirent qu'ils négligeoient leurs affaires pour celles d'autrui ; que l'éloquence étoit une voie de fortune très-honorable, que si l'on rétranchoit le fruit des études, les études tomberoient infailliblement. L'empereur défendit aux avocats de recevoir plus de dix mille sesterces.

Si cette profession pouvoit alors être gratuite.

Ce n'étoit plus le temps où les motifs de gloire, de bien public, ou l'espérance de s'élever aux honneurs, excitoient seuls à fournir cette carriere. Il falloit fermer le barreau, si l'on ne vouloit pas permettre qu'il procurât des avantages à ceux qui manquoient de fortune ou de générosité. Mais il falloit aussi que la réputation des avocats, parmi lesquels se trouvoient toujours des sénateurs, les mît à couvert de tout soupçon de bassesse. L'ancienne regle fut rétablie par Trajan.

L'empereur décida une autre affaire plus intéressante pour l'état. La Gaule Cisalpine et la Narbonnoise jouissoient de tous les privileges attachés au titre de citoyen romain. Ce titre avoit passé aux chefs du reste des Gaules, après la conquête de César, mais sans le droit d'entrer au sénat, droit qu'ils demandoient avec ardeur. Ils l'obtinrent, malgré les plus fortes représentations; et Claude prétendit augmenter les forces de l'empire, en permettant que des étrangers y parvinssent aux premiers honneurs; ce qui dans la suite n'eût point de bornes.

Les étrangers admis parmi les citoyens et dans le sénat.

« Il arriva, dit Bossuet, que tous » les sujets de l'empire se crurent ro- » mains. Les honneurs du peuple vic- » torieux peu à peu se communiquerent » aux peuples vaincus: le sénat leur » fut ouvert, et ils pouvoient aspirer » jusqu'à l'empire. Ainsi, par la clé- » mence romaine, toutes les nations » n'étoient plus qu'une seule nation, » et Rome fut regardée comme la com- » mune patrie. » On pourroit dire au contraire, qu'il n'y eut plus de Romains, quand tous le furent; que ce mélange de toutes les nations anéantit la nation dominante; que Rome cessa d'être une patrie dès que la plupart de ses citoyens devoient lui préférer une autre patrie;

Si ce fut un bien ou un mal.

et que ce fut là une des principales causes de sa ruine.

Peu de Romains parmi une infinité de citoyens.

Ce malheur paroîtra inévitable, si l'on réfléchit que même dans Rome, il ne restoit presque plus de vrais Romains. Le dénombrement fait par Claude présente près de sept millions de citoyens, nombre infiniment supérieur à ce que l'on avoit vu dans le tems où la république subjuguoit toutes les nations.

48. Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache.

Tandis que l'empereur s'occupoit ou s'embloit s'occuper du gouvernement, sa femme, maîtresse absolue de son esprit, se livroit publiquement aux plus honteuses débauches; et rassasiée de plaisirs, s'en faisoit un de l'infamie. Amoureuse de Silius, elle l'avoit obligé de repudier une épouse de la plus haute naissance. C'étoit peu : elle l'épousa solennellement pendant un voyage de Claude à Ostie. Fait incroyable, si tous les historiens ne l'attestoient. Le stupide empereur en fut informé par ses affranchis, jusqu'alors ministres de ses empoisonnemens et des autres forfaits de Messaline, mais qu'elle avoit eu l'imprudence d'irriter.

Elle est mise à mort.

A cette nouvelle, interdit, tremblant, il s'écrie : *suis-je encore empereur?* On le rassure. Silius, le pantomime, Mnester, et plusieurs autres

complices des impudicités de sa femme, sont mis à mort. Elle se préparoit à le fléchir ; elle en seroit probablement venue à bout, si Narcisse n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni tristesse, et apprit qu'elle ne vivoit plus sans demander même la maniere dont elle étoit morte.

Claude épouse sa niece Agrippine, et le sénat approuve ce mariage.

Il avoit déja épousé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ses maîtres, le déciderent à un quatrieme mariage. Agrippine, sa niece, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le crédit de Pallas, un de ses amans ; autre Messaline, d'une conduite moins scandaleuse, mais d'une ambition aussi violente et aussi criminelle que la premiere. La parenté donnoit quelque scrupule à Claude. Un courtisan l'eut bientôt levé, en faisant approuver cette alliance par le sénat. Quelques sénateurs porterent la flatterie jusqu'à dire qu'il falloit y contraindre l'empereur, en cas de refus ; personne n'ignoroit cependant qu'il usoit de tous les droits du mariage. On fit un décret pour permettre aux oncles de se marier avec les filles de leurs freres. Peut-être, dans un autre cas, auroit-on permis aux freres d'épouser leurs sœurs ! tant on plioit facilement les loix

au gré de la cour. Il n'y eût qu'un ou deux hommes qui profitassent de la permission ; sans doute parce que les mœurs conservent toujours un certain empire chez les peuples même les plus corrompus, ou parce que de tels mariages doivent être nécessairement rares, quand même ils seroient permis.

Ambition d'Agrippine; comment elle procure l'empire à Néron.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer et de procurer l'empire au jeune Domitius, son fils. Exils, poisons, meurtres, toutes les ressources du crime, la délivrerent des personnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria son fils avec Octavie, fille de l'empereur ; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frere d'Octavie.

Séneque et Burrhus à la cour.

Séneque, célebre par son esprit et par son étalage de philosophie, avoit été exilé comme coupable d'adultere avec une princesse. Le jugeant utile à Néron (c'étoit le nouveau nom de Domitius), elle obtint son rappel, pour suppléer à la mauvaise éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave et vertueux capitaine, qu'elle savoit être capable de reconnoissance. En un mot Claude qui ne voyoit que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut. Elle craignit que

Domitia condamnée pour magie.

Domitia, sœur de son premier mari, ne balançât son autorité auprès de

Néron. Domitia fut accusée de magie, et condamnée à mort pour un crime chimérique.

54. L'empereur empoisonné par sa femme.

Cependant l'empereur prêta l'oreille à Narcisse, alors ennemi d'Agrippine, qui donnoit toute sa faveur à Pallas. Il témoigna se repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus, il lâcha quelques paroles menaçantes contre son épouse. Celle-ci en prévint les suites. Non contente d'éloigner Narcisse de la cour, elle employa les talens de la fameuse Locuste pour empoisonner son mari. Claude mourut âgé de soixante-trois ans.

Il avoit livré les provinces aux financiers.

Ses intendans, simples chevaliers ou même affranchis, dont la commission étoit de lever ses revenus dans les provinces, avoient été revêtus de toute l'autorité des magistrats, et leurs jugemens déclarés aussi respectables que ceux de l'empereur. Ainsi les provinces étoient livrées aux injustices des financiers.

Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi.

Le sénat par un décret, honora Pallas des ornemens de la préture, pria l'empereur de lui faire porter un anneau d'or, lui décerna une gratification de quinze millions de sesterces en récompense de ses services. L'affranchi refusa la somme. On afficha un nouveau décret en son honneur,

où il étoit peint comme faisant revivre les anciennes mœurs, lui dont les richesses étoient immenses. Le despotisme avoit-il plus dégradé les ames en Asie?

Rhadamiste, roi d'Arménie par ses crimes.

On vit sous ce regne un Mithridate, roi d'Arménie, détrôné et mis à mort par Rhadamiste son neveu, son beau-frere, son gendre. Les crimes de l'ambition, si communs dans tout l'orient n'attirent point la curiosité, parce que des peuples esclaves ou barbares intéressent peu l'esprit humain. Mais Rome inondée de crimes, en proie à toutes les horreurs de la tyrannie, maîtresse du monde et réduite au dernier avilissement, est un spectacle des plus propres à exciter la réflexion.

Rome avilie.

Progrès de cet avilissement.

On a vu la corruption naître par degrés. Que de forfaits n'avoit-elle pas produits dans la république! Cependant les Romains conservoient alors quelques restes de grandeur d'ame: même en se vendant aux ambitieux, ils montroient la fierté et le courage de leurs ancêtres. Maintenant on les voit traîner lâchement leurs fers, et encenser jusqu'aux vices infâmes de ceux qui les oppriment. Ainsi la perte des mœurs conduit à la servitude; ainsi la servitude acheve d'anéantir les mœurs.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Néron au trône, jusqu'à la guerre de Bretagne.

54. Apothéose ridicule de Claude.

LA mort de Claude fut un secret, jusqu'à ce qu'Agrippine eut pris les mesures qu'exigeoient les circonstances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes; et le sénat suivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le stupide prince qui venoit de finir ses jours par le poison. Le nouvel empereur prononça son oraison funebre, où il exalta sa prudence et sa sagesse. Cet éloge fit rire l'assembleé, quoique dans la bouche du prince. Séneque, auteur de l'ouvrage, composa lui même une satyre contre la divinité de Claude. Comment avoit-il eu le front de faire débiter à son éleve des faussetés ridicules? Jusqu'alors les empereurs avoient montré plus ou moins de talent pour la parole et la composition. Néron, qui n'étoit que dans sa dix-septieme année, se portoit à tout autre genre d'exer-

Séneque y avoit contribué et s'en moque.

cices, ou plutôt d'amusemens. Ses penchans, encore déguisés, n'avoient rien que de frivole, et même de vicieux. Ennemi du travail, il dut sa premiere réputation à deux hommes qui travaillerent pour lui.

Néron commence bien, parce que Séneque et Burrhus gouvernent pour lui.

Burrhus et Séneque, intimément unis, firent en son nom d'excellentes choses. Les tribunaux reprirent leur autorité, le despotisme cessa pour un tems d'alarmer les citoyens ; un discours plein de sagesse, prononcé au sénat par le prince, gravé ensuite sur des tables d'argent, annonça le bonheur public ; quelques paroles touchantes de Néron charmerent les cœurs. *Je voudrois ne savoir pas écrire*, dit-il avant que de signer un arrêt de mort. Un autre jour, le sénat lui témoignant sa reconnoissance, il répondit : *j'y compte quand je la mériterai.* Avec de bonnes leçons rien n'est si facile aux souverains, que d'éblouir par de belles apparences ; mais on n'en devient que plus malheureux, lorsqu'on est détrompé par les effets.

Les commencemens du regne en imposoient.

Nous venons de voir des regnes détestables, commencés d'une maniere avantageuse pour l'état. Il semble que les princes cherchoient d'abord à inspirer la confiance, afin d'endormir les sujets sous le joug de la tyrannie. Le

nouveau regne ne sera pas moins horrible, parce que les ministres qui firent le bien au commencement, ne purent en inspirer le goût à leur maitre, que tout entrainoit au mal.

55. Néron corrompu veut se défaire de Britannicus.

Déja Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignoit Octavie, son illustre épouse, pour se livrer à une affranchie. Séneque et Burrhus ne gênoient point sa passion, de peur que la résistance produisît de plus grands maux. Mais Agrippine furieuse d'avoir perdu son ascendant, saisit cette occasion d'éclater. Elle menaça même son fils de se déclarer en faveur de Britannicus, qu'elle lui avoit sacrifié, et qui, âgé de treize à quatorze ans, pouvoit être bientôt un redoutable rival.

Il l'empoisonne, et maltraite Agrippine.

Néron cesse alors de se contraindre. Un crime affreux ne l'étonne point. Il fait empoisonner le jeune prince dans un repas, en sa présence, en présence de sa mere. Il distribue les dépouilles du mort à Burrhus, à Séneque, aux principaux de la cour, apparemment pour acheter leurs suffrages. Il déclare par un édit, que n'ayant plus de frere, il met toutes ses espérances dans la république. Agrippine s'emporte. On la chasse du palais. Elle est accusée de trahison, se justifie, et

reprend une apparence de crédit qui l'appaise.

Ses courses nocturnes.

Après un crime si noir, exécuté de sang-froid, il n'est pas étonnant que Néron ait foulé aux pieds toute bienséance, jusqu'à courir les rues déguisé pendant la nuit, avec de jeunes débauchés; insultant les uns, volant les autres, s'exposant à mille outrages, recevant des coups sans être connu, s'applaudissant de ses bassesses. Le sénateur Montanus l'ayant maltraité rudement dans une de ces courses nocturnes, apprit que c'étoit l'empereur, et eut l'imprudence de lui écrire une lettre d'excuse. Il reçut deux mots pour réponse: *quoi, un homme qui a battu Néron vit encore!* Le seul parti qui lui restoit fut de se tuer lui-même.

Le gouvernement se soutient, mais ne peut se soutenir long-tems.

Les affaires publiques, entre les mains de deux ministres éclairés, se ressentoient peu de ces désordres du prince. Plusieurs impôts furent abolis; une ordonnance équitable réprima les concussions des publicains. Il n'en falloit pas tant pour charmer le peuple, qui borne ses vues au présent, et ne pénetre point l'avenir. Mais le meurtre de Britannicus, les débauches et les folies de Néron annonçoient toutes les horreurs de la tyrannie. Ni Séneque, ni

ni Burrhus ne pouvoient conserver long-tems sa confiance. Une femme impudique fit éclorre de nouveaux crimes.

Poppée inspire à Neron le parricide.

Poppée brilloit dans Rome par sa figure, ses graces, son esprit, ses richesses; femme admirable, si elle avoit été vertueuse. Othon, homme de plaisir, sans principes et sans mœurs, l'avoit débauchée à son mari; il l'avoit ensuite épousée. L'empereur en devint éperdument amoureux. Elle aspira bientôt à son lit. Prévoyant qu'Agrippine ne souffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle résolut de perdre Agrippine, et la peignit des plus noires couleurs. Elle excita contre cette altiere princesse la jalousie de son fils; lui disant qu'on le tenoit en tutele; que sa mere possédoit l'empire; que pour lui, il n'avoit pas même la liberté. Enfin elle l'entraîna au parricide.

59
Néron fait assassiner sa mere Agrippine.

Artifice pour ce meurtre.

Comme ni le fer ni le poison ne paroissoient convenables pour ce crime qu'il importoit d'ensevelir dans les ténébres les plus épaisses, un détestable affranchi proposa l'expédient d'un vaisseau construit de maniere qu'une partie pût se démonter tout-à-coup en pleine mer, et couler à fond. Rien de mieux imaginé; car qui soupçonneroit de l'artifice dans un naufrage? Néron feignit,

pour attirer sa mere dans le piege ; un retour de tendresse dont elle fut aisément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monta sur le vaisseau. La machine joua mal, ne l'écrasa point comme on l'avoit cru ; et tandis que les gens de sa suite périssoient, elle gagna le rivage.

Burrhus et Séneque consultés.

A cette nouvelle, l'empereur est consterné. Il s'imagine déja voir sa mere armer contre lui et les soldats et le peuple. Il mande Burrhus et Séneque. Ces ministres qu'on soupçonne de n'avoir pas ignoré le premier projet, hésitent d'abord ; mais soit lâcheté honteuse, soit odieuse politique, ils finissent par entrer dans les sentimens du prince. On ordonne le crime ; l'affranchit Anicet se charge avec empressement de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins : *frappe ce ventre qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups. Tant de crimes quelle avoit commis pour la fortune de son fils, ou plutôt pour régner avec lui, c'est lui-même qui les punit par un crime atroce !

Ils calment les remords de l'empereur.

Peu de scélérats ont l'ame assez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui même, et la terreur jointe au cri de la conscience le réduisit presque au désespoir. Trop

courte punition d'un parricide ! La flatterie sut dissiper ses orages. Burrhus le rassura en lui mettant sous les yeux le dévouement des prétoriens. Séneque lui composa une apologie, où il chargeoit Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple et les troupes firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes, de sacrifices.

Signes suspects de la colere céleste.

On observa cependant comme des signes de la colere céleste, divers phénomenes, éclipse, tonnerre, auxquels les dieux avoient si peu de part, dit Tacite, que Néron jouit encore plusieurs années de l'empire, en continuant ses crimes. Les secrets de la Providence sont impénétrables. On ne peut les lire dans des événemens naturels, que chacun interprete comme il lui plaît. Dieu punira ou récompensera un jour : c'est tout ce qu'il nous importe de savoir : la superstition veut deviner, et se trompe.

Néron se livre à des amusemens ridicules.

Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, ses goûts futiles et bas prirent l'essor sans retenue. On le vit ne s'occuper que de chars, de chevaux, de musique, de comédie; se donner en spectacle, d'abord à ses courtisans, ensuite au peuple, comme un cocher ou un histrion;

payer une compagnie nombreuse, uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules. Ses plus nobles amusemens furent de composer quelques méchans vers, que des poëtes ignobles rajustoient à leur façon, ou de rassembler de prétendus philosophes qui le divertissoient par leurs disputes. Pendant son quatrieme consulat (car les empereurs avoient toujours pris de tems en tems le titre de consuls, quelquefois pour peu de mois), il institua des jeux à la grecque, et les appela *néroniens*. On devoit les célébrer tous les cinq ans. Il disputa contre les premiers de Rome le prix de la poésie et de l'éloquence. Quand il auroit eu pour concurrens des Cicérons et des Virgiles, ce prix ne pouvoit lui échapper. Les pantomimes furent bientôt en considération, et leur art se perfectionna jusqu'au prodige. On raconte qu'un philosophe, frappé du jeu d'un de ces acteurs muets, s'écria : *je t'entends, tu parles avec les mains.*

Jeux néroniens.

Pantomimes.

Goût dépravé des Romains.

Nous observerons utilement que, si les romains avoient toujours eu la passion des spectacles, sans goût pour les spectacles vraiment dignes d'un peuple poli, cette passion et ce mauvais goût devoient s'augmenter, dès

qu'on cessoit de prendre part aux affaires publiques, dès qu'on se livroit aux caprices d'une cour. La bonne tragédie étoit inconnue. Jamais Térence n'avoit pu vaincre l'ascendant des baladins. Les gladiateurs l'emporterent toujours sur les poëtes. Du moins les pantomimes n'ensanglantoient point la scene, mais ils outrageoient souvent les mœurs.

CHAPITRE II.

Guerre de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, jusqu'à la premiere conspiration.

PLUS les princes s'amusent, plus les peuples souffrent d'ordinaire. Un gouvernement tyrannique opprimoit la Grande-Bretagne. On s'y plaignoit, et des rigueurs militaires, et des vexations de finances. L'esprit de révolte se répandoit avec chaleur parmi une nation indomtable, qui ne cédoit qu'à la force, et rongeoit son frein en murmurant. Suétonius Paulinus, général célebre, nouvellement arrivé dans le pays, ignorant l'état des choses, entreprit la conquête de l'île de Mona (Anglesey), dont les druides avoient fait le centre du fanatisme. Il réussit,

Révolte dans la Grande-Bretagne.

Conquête de l'île de Mona.

malgré l'étonnement qu'inspirerent aux Romains ces prêtres terribles, courant çà et là comme des furies, avec des femmes hideuses armées de torches, et remplissant l'air de leurs imprécations. Après la défaite des barbares, il fit couper les bois sacrés, où les druides versoient religieusement le sang humain sur les autels.

61. Suétonius défait la reine Boadicée.

Suétonius victorieux à Mona, ne se doutoit point de ce qui se passoit derriere lui. Les Bretons avoient pris les armes sous les étendards de la reine Boadicée, héroïne supérieure à toute espece de périls. Ils avoient forcé des places, et égorgé une multitude de Romains. Le général se hâte d'aller au secours : il est contraint d'abandonner Londres ; mais ayant formé un corps de dix mille hommes, il prend un poste si avantageux, que les ennemis, quoiqu'infiniment supérieurs en nombre, sont défaits dans une grande bataille. Il en périt, dit-on, quatre-vingt mille. Boadicée se donna la mort, pour ne pas survivre au malheur de sa nation.

Rappel de ce général.

Traversé par la jalousie de l'intendant, Suétonius ne recueillit point les avantages de la victoire. Néron envoya un affranchi nommé Polyctete, pour examiner sa conduite. Le faste,

l'insolence de l'envoyé, exciterent le mépris des Bretons même, qui virent avec étonnement un valet commander à un général vainqueur. Celui-ci fut rappelé, et ses successeurs eurent grand soin d'éviter la guerre, se faisant honneur d'une tranquillité qui venoit de leur mollesse. Ils se mettoient ainsi à couvert du côté de la cour; mais les affaires n'en alloient pas mieux.

Quatre cents esclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué son maître.

Quelques affaires de Rome méritent plus d'attention. Le préfet de la ville ayant été assassiné par un de ses esclaves, on délibéra si tous les autres esclaves, au nombre de quatre cents, seroient envoyés au supplice, selon l'usage barbare établi anciennement. Le peuple s'y opposoit par ses clameurs, une partie du sénat en jugeoit comme le peuple; mais le jurisconsulte Cassius soutint fortement l'ancienne coutume. « On objecte, » dit-il, que les innocens périront; » c'est ce qui arrive quand des trou» pes sont décimées pour avoir fui: » les braves tirent au sort avec les » coupables. Tout exemple pareil de » sévérité a quelque chose d'injuste; » néanmoins le bien public compense » le mal des particuliers. » L'avis sanguinaire l'emporta sur l'humanité.

Combien le

C'est ainsi que des barbaries, con-

jurisprudence étoit barbare en ce point.

sacrée par le tems, sont quelquefois soutenues par ceux qui devroient en mieux connoître l'injustice. Il falloit donc, pour le bien public, que des milliers de têtes répondissent de la sûreté d'une seule, et que le crime d'un seul fût puni par la mort de tous! Sans doute les esclaves étoient comptés parmi les insectes. Cependant la loi Pétronia défendit de les exposer aux bêtes, sans la permission du magistrat : loi propre à consoler de tant d'horreurs, supposé que les magistrats fussent humains. Pouvoient-ils l'être sous un tyran, et avec des préjugés de tyrannie ?

Crime de lese majesté renouvelé.

A l'occassion de quelques satyres, Néron fait revivre le crime de lese-majesté. Antistius, préteur, eût été puni de mort pour ce sujet, si Thraséa n'avoit eu le courage d'opiner seulement à l'exil. Véienton, autre personnage distingué, fut banni de même, et ses écrits condamnés au feu. La défense de les lire les fit rechercher. On les oublia, dès que le péril ne subsista plus. C'est le sort de plusieurs ouvrages pareils.

62.
Mort de Burrhus, et retraite de Séneque.

Il n'y avoit que Burrhus et Séneque, dont les avis, malgré leur complaisance quelquefois honteuse, pussent modérer la tyrannie de Néron.

Malheureusement le premier mourut, et son maître fut soupçonné d'avoir avancé sa mort. Le second, se voyant près d'une disgrace, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenses qu'il possédoit. Néron refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance et de tendresse; et en paroissant le regretter, se réjouit de le voir loin de la cour. Les ouvrages de Séneque respirent un stoïcisme imposant, qu'il est impossible de concilier avec son opulence et son luxe. Nous le verrons mourir avec courage; les foiblesses de sa vie n'en sont que plus surprenantes.

Meurtre d'Octavie et autres crimes de Néron.

Tigellinus, nouveau préfet de la garde, scélérat digne de Néron. devint le ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non-seulement répudiée, mais exilée, mais égorgée; et sa tête fut, pour ainsi dire, le présent de noces de Poppée, son infâme rivale. Le comble de l'infamie, c'est qu'afin de lui supposer un crime, l'affranchi Anicet l'accusa d'adultere avec lui-même; il ne pouvoit mieux faire sa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de solemnelles actions de graces; cérémonie qui suivoit toujours les meur-

tres célebres. Néron se jouoit ainsi des dieux et du genre humain.

Débauches affreuses.

Ses débauches égaloient sa cruauté. Dans une fête que lui donna Tigellinus, il se maria comme femme à un certain Pythagoras; dans une autre occasion, il épousa pour femme un eunuque. Ces horreurs ne devroient pas souiller l'histoire, si elles n'apprenoient à quel point l'abus du pouvoir et l'ivresse des passions peuvent dégrader un souverain; si elles n'apprenoient du moins qu'il s'expose à des diffamations incroyables, en foulant aux pieds les loix de la société et de la nature.

Incendie de Rome.

On lui attribua un incendie qui consuma plus des deux tiers de Rome; on publia qu'il l'avoit considéré avec plaisir du haut d'une tour, chantant un poëme sur l'embrasement de Troie. La haine inventa vraisemblablement ces bruits; car que ne pouvoit-elle pas attribuer à Néron? Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites et tortueuses; il la fit reconstruire plus belle et moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or et de pierres précieuses, et renfermant dans son enceinte, des

Nouveau palais de Néron.

forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé : *je commence*, dit-il, *à être logé en homme*. Un grand homme n'auroit pas eu besoin de ce logement.

Projet de canal, ruineux et impossible.

Plein d'idées extravagantes, il entreprit un canal navigable depuis le lac Averne jusqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des terres arides et des rochers sans eau, dans un espace de cent soixante milles. L'ouvrage étoit impossible ; l'utilité n'en pouvoit être que médiocre. On y travailla beaucoup, et l'on compta pour rien tant de sueurs et de peines perdues. Les profusions énormes du prince, jointes à ses folles entreprises, absorboient la substance de l'empire. Aussi avoit-il pour maxime de tout piller.

Les chrétiens accusés de l'incendie, et punis cruellement.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier, en rejetant l'accusation sur des innocens. Les chrétiens se multiplioient déja, mais dans l'obscurité, et l'on confondoit leur religion inconnue, avec les superstitions les plus grossieres. Ils étoient haïs, parce qu'on les croyoit les ennemis du genre humain. C'est la fausse idée qu'en donne Tacite lui-

même, qui paroît ne pas les distinguer des juifs. Néron supposa qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des supplices affreux : spectacle conforme au goût des Romains. Assis lui-même sur un char, il se fit un amusement de voir ces malheureuses victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux ; et l'on jugea que leur condamnation étoit un des plaisirs de sa cruauté.

CHAPITRE III.

Fin du regne de Néron.

65. Conspiration de Pison et d'Epicaris.

Ce monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma ; Pison en étoit le chef ; quantité d'illustres citoyens y entrerent, et l'affranchie Epicaris échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement gardé. Mais un esclave le devina, aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables, dont la foiblesse trahit les autres. Epicaris soutint la torture en héroïne ; exemple de courage, remarquable surtout dans une femme de plaisir. Le sang coula bientôt de tous côtés. Pison,

prêt à mourir, fit son testament, et y prodigua les flatteries à Néron, dans la vue d'obtenir grace pour une épouse infidelle, qu'il adoroit.

Deux conjurés intrépides signalerent au contraire leurs sentimens de liberté. L'empereur demandant à Subrius, pourquoi il avoit violé son serment : *je te haïssois*, répondit ce tribun. *Personne ne t'a été plus fidele, tant que tu as mérité l'amour. En te voyant parricide de ta mere, meurtrier de ta femme, cocher, histrion, incendiaire, je n'ai pu m'empêcher de te haïr.* Ces paroles furent un coup de poignard pour le tyran. Le centurion Sulpicius lui répondit à une demande pareille : *j'ai conspiré par zele pour toi : il n'y avoit que ce moyen de finir tes crimes.*

Courage de quelques-uns des conjurés.

La célébrité de Séneque et de Lucain rend leur mort plus intéressante. Celui-là fut accusé, peut-être avec fondement, quoique sans preuve certaine, d'avoir eu part à la conjuration. La haine secrete de son éleve saisit avec joie l'occasion de s'en délivrer. On lui envoya l'ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines, ainsi que Pauline sa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à son testament des legs en faveur de ses amis : *je vous laisse*, leur dit-il, *ce qui me*

Séneque forcé de s'ouvrir les veines.

reste de plus précieux, l'exemple de ma vie. Ce beau génie ne sera jamais le modele des vrais philosophes, ni des bons écrivains. Son style affecté corrompit le goût ; sa morale fastueusement austere, fut démentie par ses actions.

Il est un mauvais modele.

Mort de Lucain.

Lucain, le Séneque des poëtes, mourut de la même maniere. Il avoit encensé Néron dans sa Pharsale : il étoit devenu son ennemi mortel par un ressentiment d'auteur, parce que le prince, qui se mêloit de poésie, avoit blessé son amour-propre en rival jaloux.

Mort de Pétrone, de Soranus et de Thraséa.

On ne voit plus que têtes illustres tomber sur le moindre soupçon. Je ne parlerai point de Pétrone, cet épicurien élégant, le maître de Néron dans la science des voluptés, auquel on attribue la satyre obscene et ingénieuse dont il reste des fragmens. Mais je dois nommer Soranus et Thraséa, deux sénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, criminels à ce titre même dans une cour si abominable.

Procès remarquable du dernier.

Les crimes imputés à Thraséa furent de n'avoir pas offert des sacrifices pour la conservation du prince et de sa *divine voix ;* de l'avoir blamé de faire le comédien sur le théatre ;

de s'être retiré du sénat, quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine ; de s'être absenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée, devenue une déesse après que son mari en colere l'avoit tuée d'un coup de pied. Le reste de l'accusation étoit de même nature. L'accusé étant stoïcien de mœurs et d'opinion, on ne manque pas de dépeindre sa secte comme ennemie de l'état, en ce qu'elle inspiroit l'amour de la liberté. Cet illustre Romain, condamné par le sénat, eut le choix de son supplice ; faveur qu'on accordoit facilement. Il se prépara sans trouble à la mort, se fit ouvrir les veines, arrosa le plancher de son sang, et dit : *faisons une libation à Jupiter libérateur*. La fermeté stoïque n'avoit rien pris sur son indulgence. Il répétoit souvent cette maxime : *qui hait les vices, hait les hommes*. Mais ne doit-on pas plutôt haïr les vices, et supporter les vicieux ?

Son stoïcisme.

Au milieu de tant de scenes affreuses, arrive Tiridate, frere de Vologese roi des Parthes, qui venoit recevoir la couronne d'Arménie en pur don, après avoir long-tems fait la guerre pour s'en emparer. Il est accueilli magnifiquement ; et plus il s'humilie, plus il est comblé de lar-

Tiridate à Rome courtise Néron et le méprise.

gesses. Témoin des frivoles et indécens plaisirs de Néron, il méprise enfin celui devant lequel il s'est prosterné. Corbulon, le plus grand général de ce tems, avoit jusqu'alors contenu et réprimé les Parthes, devenus très-redoutables aux Romains. Il faisoit l'espérance de Rome, et on lui désiroit l'empire. Tant de mérite étoit un crime capital. Corbulon fut rappelé, et reçut en chemin l'ordre de mourir.

Corbulon condamné parce qu'il étoit un grand homme.

Vologese, pressé par Néron de venir le voir, à l'exemple de son frere Tiridate, lui écrivit : *vous pouvez plus aisément que moi passer la mer; venez en Asie, et nous conviendrons d'une entrevue.* L'empereur piqué, eut envie de marcher contre les Parthes. Une autre espece d'ambition l'entraîna ailleurs.

Vologese rejette une invitation de l'empereur.

67.

Voyage ridicule de Néron en Grece.

Il voulut aller en Grece pour remporter des victoires théatrales. Il partit avec une armée de musiciens et de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, et crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnoissance, il déclara libre la Grece qui admiroit ses talens, ou plutôt qui flattoit sa ridicule vanité; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espece

de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle pour cette ville pleine de trophées. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses. *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens ! Néron est un autre Hercule, Néron est un nouvel Apollon. Seul il a vaincu dans tous les genres de combats et de jeux, etc.* En même tems que le despotisme réduisoit les Romains à des bassesses si déplorables, il redoubloit leur haine contre le despote. Une conspiration presque générale les en délivra bientôt.

On le flatte bassement à son retour.

---

68. Révolte de Vindex et de Galba.

Vindex donna le signal dans la Gaule, où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illustre naissance, et zélé pour sa patrie. Il n'eut pas de peine à soulever des peuples encore fiers sous l'oppression. Ayant besoin de secours, il s'adresse à Galba, gouverneur d'Espagne, homme paisible, modéré, qui, descendant des premieres familles de Rome, n'avoit échappé aux coups de la tyrannie, que par une conduite molle et par une vie obscure. Galba mécontent, hésite, délibere avec ses amis. On lui représente que délibérer en pareille matiere, c'est déja être criminel ; qu'il

faut à l'instant, ou marcher contre Vindex qui lui présente l'empire, ou prendre les armes contre l'empereur. Il se détermine enfin à la révolte; mais il refuse le titre d'empereur, que ses troupes vouloient lui donner, et il se déclare simple lieutenant du sénat et du peuple.

Mort de Vindex, et modération de Virginius.

A cette nouvelle, les autres gouverneurs de provinces, ravis de trouver un chef, embrassent son parti. Virginius avoit un commandement en Germanie. Quoiqu'ennemi secret de Néron, il marcha contre Vindex, et finit par s'accorder avec lui dans une entrevue. Le Gaulois alloit entrer dans Besançon, comme on en étoit convenu. L'armée romaine, qui ignoroit cet accord, se crut attaquée, fondit sur les troupes de Vindex, les tailla en pieces, et leur général se tua de désespoir. Virginius auroit pu se faire empereur. Il n'estimoit point Galba, il haïssoit Néron. Sans se déclarer pour le premier, il attendit les événemens, résolu de servir sa patrie autant qu'il seroit possible. Plusieurs fois il refusa l'empire, et il mourut consul sous Nerva.

Néron se livre à la peur.

Si le tyran avoit eu un peu de courage, peut-être auroit-il trouvé des ressources dans la tempête. Loin de

prendre quelque mesure, quelque résolution vigoureuse, il ne montre qu'une stupide lâcheté. Nymphidius, préfet du prétoire avec Tigellinus, trahit son devoir et débauche les prétoriens, en leur promettant des sommes immenses au nom de Galba. Néron abandonné de ses gardes, saisi d'épouvante, va se cacher dans la maison d'un affranchi. Le sénat s'assemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel, *selon l'ancienne coutume*, et proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuse nouvelle à son maître; il lui explique *l'ancienne coutume* : c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, et de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée, Néron essaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Sa lâcheté le désarme : il dit que l'heure fatale n'est pas encore venue. Mais des soldats approchent pour le saisir. Que faire ? Il se ranime, présente le poignard à sa gorge, demande du secours à son secretaire, qui lui aide à l'enfoncer. Il meurt ainsi, âgé de trente ans, laissant un nom qui semble exprimer tous les crimes.

On le condamna à mort.

Il se tue avec peine.

La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibere, un

En lui s'éteint la

Famille d'Auguste.

Caligula, un Claude, un Néron: voilà ceux pour qui Auguste avoit usurpé l'empire du monde! ceux pour qui Rome avoit assujetti tant de peuples! Voilà les maîtres que les richesses, la corruption des mœurs, le mépris de la vertu et le débordement des vices, préparoient depuis long-tems aux Romains!

GALBA. -- OTHON. -- VITELLIUS.

68.

Galba, maître de l'empire, fait de grandes fautes.

DEPUIS la défaite de Vindex, Galba retiré dans une ville d'Espagne, se croyoit perdu. Il pensoit à se donner la mort, quand il apprit la révolution. Il se hâta d'en profiter; mais vieux, rigide, économe jusqu'à l'avarice, incapable de se plier aux circonstances, trop foible à l'âge de soixante et treize ans pour soutenir le poids de l'empire, il ne trouva dans la souveraineté qu'un écueil et un naufrage. Jetons un coup-d'œil rapide sur ses fautes, pour découvrir la source de ses malheurs.

Il s'attire la haine des soldats.

Rien n'étoit plus dangereux que d'irriter les soldats, puisqu'ils venoient de donner l'empire, et qu'ils

pouvoient le donner encore. Cependant, à peine arrivé en Italie, Galba fait massacrer une légion de marine, nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de son établissement. Les prétoriens comptoient sur les sommes qu'on leur avoit promises, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs espérances, en disant qu'*un empereur choisit ses soldats, et ne les achete point*. Dès-lors les soldats deviennent ses ennemis. Et pouvoit-il régner sans eux ?

D'un autre côté, le peuple que les spectacles et les largesses de Néron avoient aveuglé sur sa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuse les mêmes amusemens. Une foule de citoyens dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu sous le dernier regne, s'indignent du renversement de leur fortune. Ces démarches étoient d'autant plus imprudentes, que plusieurs traits d'injustice effaçoient ce qu'elles pouvoient avoir d'équitable. Nymphidius ayant cabalé pour se rendre maître de l'empire, Galba fit exécuter militairement un nombre de personnes distinguées, sur des accusations sans preuve. Il épargna l'infâme Tigellinus, en même tems qu'il sévit contre des hommes moins odieux. Effrayé des

Il donne lieu aux plaintes du peuple.

Injustices.

Mauvaise économie.

moindres dépenses, il souffrit les concussions de trois ministres qui vendoient tout, et saisissoient avidement l'occasion de s'enrichir. Il sembloit donc n'être avare ou économe, que pour ménager à ses ministres les moyens de faire des rapines.

69.
Galba adopte Pison et lui donne de sages conseils.

Déja l'armée de Germanie demandoit un autre empereur; c'est-à-dire, se proposoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuse. Galba sentant sa foiblesse, chercha un appui dans Pison, moins distingué par son illustre naissance que par ses vertus. Il l'adopta. Le discours qu'il lui adresse dans Tacite, seroit digne de l'homme le plus sage. En l'exhortant à une conduite prudente et modéré : « Il n'en est pas » ici, lui dit-il, comme ailleurs, ou » une maison regne, et tout le reste » est esclave. Vous devez gouverner » des hommes qui ne peuvent sup- » porter, ni une entiere servitude, » ni une liberté entiere. » Pison n'eût pas le tems de mettre en usages ces conseils.

Othon forme le projet d'usurper l'empire.

Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Pison, conjura la ruine de l'un et de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron avant que sa

femme eût séduit le prince ; courtisan décrié pour ses débauches et pour son luxe, endetté de deux cents millions de sesterces, et réduit à ne pouvoir se sauver que par un coup de désespoir. Périr dans une bataille, ou succomber en justice, c'étoit pour lui, disoit-il, à peu près la même chose. Ses amis, ses esclaves, l'excitoient à tout hazarder. Il y étoit encore animé par les promesses des astrologues, « espece d'hommes, dit Tacite, qui » se joue des grands, qui donne des » espérances trompeuses, que l'on » condamnera toujours dans notre » patrie, et qu'on y retiendra tou- » jours. » Ils promettoient l'empire à Othon : c'étoit le moyen de se faire croire.

Deux soldats entreprenans dirigerent le complot, et soufflerent l'esprit de rebellion. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La soldatesque le proclame empereur, les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison et Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre : ils sont massacrés, et Othon se donne le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Galba au contraire avoit dit à un soldat qui se vantoit d'avoir tué Othon, ces paroles dignes

Les prétoriens le proclament.

Fin de Galba et de Pison.

d'un grand homme : *camarade, qui te l'a commandé ?* Les proscriptions, la cruauté des successeurs d'Auguste, avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

Vitellius proclamé en Germanie.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur avant le meurtre de Galba, Vitellius leur commandant, dont la jeunesse infâme passée avec Tibere auroit suffi pour le déshonorer, quand même il n'y auroit pas ajouté de nouvelles infamies, la crapule, la bassesse, et tous les vices d'une ame lâche. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en sa faveur. Valens et Cécina, ses généraux, devoient suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se disposoit à la soutenir. Il avoit de son côté Rome, les prétoriens, des légions nombreuses; et son élévation sembloit en quelque sorte donner du ressort à son génie, auparavant enchaîné par la mollesse.

Ses vices.

Ressources d'Othon.

On ne connoissoit plus la guerre à

On ne connoissoit plus la guerre en Italie, depuis qu'Auguste s'y étoit rendu

rendu le maître à force de politique et de violences. Les prétoriens menoient une vie ttanquille et licencieuse ; d'autant plus corrompus, que les princes ne pouvoient se les attacher qu'en leur prodiguant des largesses. Les sénateurs, les chevaliers, étoient en général si éloignés de la discipline, que leurs préparatifs annonçoient plutôt des fêtes brillantes que des combats. La frayeur se répandoit dans toute la ville, et les idées de guerres ne plaisoient qu'à ces esprits remuans, ou à ces hommes ruinés, qui mettent leurs espérances dans les maux publics. Ce n'étoit plus le tems où Rome, quoique corrompue, étoit encore pleine de héros.

Rome : on s'y prépare mal.

Les premieres hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Cécina leve le siege de Plaisance, et reçoit un échec considérable avant l'arrivée de son collegue. Valens et Cécina réunis se méprisent, se décrient mutuellement. On conseille à Othon de temporiser. C'étoit le meilleur parti dans les circonstances. Mais ennuyé de l'incertitude, et craignant peut-être que ses partisans ne se refroidissent, il voulut courir les risques d'une bataille. Une faute plus étrange fut de ne s'y pas trouver en personne. Les

Bataille de Bédriac, décisive pour Vitellius.

flatteurs lui persuaderent de se tenir à couvert, tandis que l'on combattroit pour sa fortune. Une partie des prétoriens le suivit; le reste de l'armée, loin de sa présence, ne pouvoit avoir ni la même ardeur, ni la même discipline. Deux habiles généraux qui la commandoient, perdirent toute autorité. Enfin la bataille de Bédriac, entre Crémone et Mantoue, décida en faveur de Vitellius. Plus de quarante mille hommes y périrent de part et d'autre.

Carnage dans les guerres civiles.

Dans les guerres civiles, on ne gagnoit rien à faire des prisonniers, parce qu'ils ne devenoient point esclaves; on s'acharnoit donc au massacre. La nouvelle de ce désastre fut apportée par un soldat qui, se voyant taxé d'imposture et de mensonge, la confirma en se tuant aux pieds d'Othon.

Othon se tue après un régne de trois mois.

L'empereur étoit résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les instances de ses amis et de ses troupes, il persista dans son dessein, alléguant des motifs de générosité, qu'il est difficile de croire sinceres. Il donna tranquillement ses derniers ordres; il s'occupa, comme Caton, de la sûreté de ses partisans, et se perça ensuite d'un coup de poignard. Plusieurs soldats, par attachement pour lui, se donnerent la

mort. Il n'avoit régné que trois mois. La douceur de son gouvernement, dans un espace si court, n'empêche point de conjecturer qu'une fois maître absolu de l'empire, il auroit imité Néron, puisqu'il en avoit les vices. On commençoit bien, pour s'affermir sur le trône ; on se livroit au mal, quand on croyoit n'avoir rien à craindre.

Vitellius se rend odieux et méprisable.

Cependant Vitellius, encore moins digne de régner, apprit dans les Gaules, que le sénat, selon la coutume, lui avoit déféré le pouvoir suprême. Il passa promptement en Italie ; et sans daigner se couvrir de trompeuses apparences, il se fit un plaisir cruel de visiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres soulevant le cœur de quelques-uns de ses courtisans : *un ennemi tué sent toujours bon*, leur dit-il, *sur-tout un citoyen.* Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran stupide, toujours plongé dans le vin ou dans le sang, dont la gourmandise dévoroit des millions, dont le palais offroit chaque jour le spectacle des bacchanales, et dont les soldats, à son exemple, ne respirant que débauches, semoient par-tout le désordre et la terreur. Pour le peindre d'un seul

trait, ajoutons qu'il rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire de Néron.

Qui étoit Vespasien, et comment il avoit fait sa fortune.

Un tel regne, dans le tems où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-tems, et Vespasien menaça bientôt Vitellius. Ce général, fils d'un petit publicain, s'étoit élevé insensiblement par des bassesses, sous Caligula et sous Claude; car les grandes fortunes, même des hommes de mérite, n'ont presque jamais d'autre origine dans les cours des mauvais princes. En un mot, il avoit été le protégé de Narcisse; et cette protection lui avoit procuré le consulat. Moins rampant sous Néron, dont il ne flatta point les goûts ridicules, il étoit parvenu au commandement dans la guerre contre les Juifs (nous en parlerons ailleurs). Il la poussoit avec autant d'habileté que de courage, quand trois révolutions soudaines lui applanirent les voies à une entreprise qu'il ne forma qu'en tremblant, ou plutôt qu'on forma pour lui. Les prétendus oracles qui lui annoncerent l'empire, l'application sacrilege que lui fit Josephe des prophéties concernant le Sauveur, doivent être comptés, ou parmi les ruses de la politique, ou parmi les manœuvres de la flatterie, ou parmi les rêves d'une superstitieuse crédulité.

Oracles en sa faveur.

Vespasien est fait empereur en Orient.

Les légions d'Orient, jalouses de voir les autres disposer de tout, voulurent faire aussi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Vespasièn à saisir l'occasion. Proclamé par les soldats en Egypte, en Judée, tout l'Orient le reconnut. Mucien, se met en marche. Antonius Primus le devance, avec les armées de Mésie, de Pannonie, de Dalmatie. Vitellius ne sort de son assoupissement, qu'aux bruits de guerre dont il est frappé. Il ordonne à ses généraux, Cécina et Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître, le second qu'un débauché, dont le cortege ressembloit à un serrail. Primus est aux portes de Crémone, il y gagna une bataille, suivie de la prise de cette ville, qui fut impitoyablement saccagée et réduite en cendres.

Bataille et prise de Crémone.

Stupidité de Vitellius dans le danger.

De toutes parts on se soumettoit à Vespasien. L'imbécille Vitellius l'ignoroit, ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, sans rien diminuer de ses débauches, ni de son luxe, prodiguant les immunités et les privileges pour de l'argent, et dissipant les trésors pour de funestes et honteux plaisirs. Cependant, comme le danger pressoit, comme l'armée demandoit à grand cris son empereur, il se transporta au camp; mais il ne

fit que s'y rendre plus méprisable, et il en sortit bientôt avec une stupide terreur. Les habitans de Rome, touchés de son humiliation, plutôt qu'attachés à sa personne, lui témoignerent beaucoup de zele dont il ne profita point.

Il fait un traité honteux pour vivre.

Primus passe l'Apennin, au mois de décembre, sans trouver d'autres obstacles que ceux de la nature. Alors, entre la nécessité de périr ou d'abdiquer, l'empereur choisit le seul parti convenable à sa foiblesse. Il accepte les conditions que lui propose Flavius Sabinus, préfet de Rome, frere ainé de Vespasien; il s'oblige à céder l'empire pour une pension considérable, avec la liberté de finir tranquillement ses jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé, les larmes aux yeux, toute sa famille, il quitte son épée; il veut se dépouiller de toute marque de commandement. Ce triste spectacle attendrit et échauffe la multitude. On s'oppose à sa résolution, et on le reconduit par force au palais. Sabinus est attaqué. Ayant perdu quelques soldats, il se retire dans le Capitole. Les cohortes germaniques l'y assiegent, et mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter est consumé par les flammes: Sabinus est pris,

Il se dépouille de toute marque de commandement.
Le peuple s'y oppose.
Terrible sédition.

traîné aux pieds de Vitellius, et mis en pieces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une soldatesque furieuse.

Primus, général de Vespasien, prend Rome.

Il ne restoit plus dès-lors aucune espérance de conciliation. Primus arrive. Son armée renverse tout, s'empare de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence et de folies. Tacite assure que le carnage et l'horreur de cette journée ne suspendirent point les divertissemens populaires. Ce trait caractérise les Romains dans leur avilissement. Vitellius, surpris dans la loge d'un esclave où il se cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner un si vif attachement. La corde au cou, les mains liées derriere le dos, ses habits ignominieusement déchirés, il paroît dans la place publique comme un vil scélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'insultes, on le fait expirer par mille tourmens, on traîne son corps avec un croc dans le Tibre, on porte sa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur! C'est ainsi que dans les états les mieux policés, quand la licence a brisé le frein des mœurs et des loix, elle donne des spectacles que nous croirions à peine possibles sous le regne de la barbarie.

Fin tragique de Vitellius.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée et prise de Jérusalem.

69. Vespasien reconnu.

VESPASIEN étoit reconnu, mais absent. Mucien, qui se flattoit de lui avoir donné l'empire, en exerçoit à Rome toute la puissance. Cette malheureuse ville éprouva quelque tems toutes les cruautés de la victoire. Primus, à qui l'on étoit redevable du succès, en butte à la jalousie du fier Mucien, ne joua plus aucun rôle; car dans les cours, le mérite sans faveur disparoît en un moment.

Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie.

L'empereur attendoit à Alexandrie des vents favorables. Son économie mêlée d'avarice choqua les Alexandrins, qui s'étant déclarés pour lui au commencement, espéroient de grandes largesses. Mais deux prétendus miracles que Tacite rapporte sur la foi de témoins encore vivans, fermerent la bouche aux murmurateurs.

Un aveugle et un manchot le supplierent, par l'inspiration du dieu Sérapis, l'un de lui appliquer de sa salive sur les yeux, l'autre de lui presser la main avec le pied. Il le fit avec quelque répugnance, et les malades guérirent.

Explication de ce fait.

On emploie communément le ministere du diable pour expliquer ces prodiges que de fausses religions s'attribuent; comme si le mensonge, la fourberie, ou la crédulité, n'en fournissoient pas des explications plus vraisemblables. Ou Vespasien se laissa tromper, ou il fut bien aise de tromper les autres. Les témoins dont parle Tacite, pouvoient être de ces hommes qui voient par-tout le merveilleux, qui l'attestent comme s'ils l'avoient vu. Les exemples en sont-ils si rares dans l'histoire? et la vraie religion, dont les miracles portent le sceau de témoignages divins, ne doit-elle pas rejeter toutes les fables de la superstition et de l'imposture?

70. Il gouverne en bon prince.

Un vrai prodige d'un autre genre, c'est que Rome, après avoir obéi à sept monstres souillés de crimes, vit enfin un empereur digne de régner; c'est que Vespasien, autrefois vil adulateur des tyrans, se rendit cher et respectable par des qualités vraiment royales.

Modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, il s'efforça de rétablir l'ordre, que la tyrannie et la discorde avoient renversé. Il contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions; il rendit au sénat son ancien lustre, en le réformant et y portant les affaires; il dissipa de grands maux par l'administration de la justice; il réprima le luxe des tables, sur-tout par son exemple, plus efficace que les loix; il opposa des réglemens sages à la licence des mœurs. Sans faste, sans orgueil il ne se montroit souverain, qu'en travaillant au bien public; et c'est par-là qu'un souverain mérite de l'être.

Mais on lui reproche de l'avarice et des concussions.

On lui reproche néanmoins une passion qui avilit même les particuliers, l'amour de l'argent. On l'accuse d'avoir vendu les charges, les absolutions; d'avoir augmenté les impôts; d'avoir employé dans la finance, des hommes durs et avides, afin de les presser ensuite comme des éponges, et de les condamner quand ils se seroient enrichis. Titus, son fils, n'approuvant pas je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la premiere somme qu'on en avoit retirée, et lui demanda, *cet argent sent-il mauvais?*

Emploi qu'il

Ses apologistes le justifient par la

nécessité des conjonctures, car les finances étoient entiérement épuisées; et par le noble usage qu'il fit toujours de ses revenus, les employant à orner la ville, à réparer les grands chemins, à soulager des peuples dans le besoin, à rétablir la fortune des sénateurs obérés, à récompenser magnifiquement les gens de lettres et les artistes. Mais rien ne peut justifier les exactions odieuses, qui ressemblent plutôt à des rapines de publicains, qu'à des actes de souveraineté. Il n'est pas nécessaire d'assigner aux professeurs d'éloquence une pension de cent mille sesterces, ni de donner cinq cents mille sesterces de gratification à un poëte, comme le fit Vespasien. Il est nécessaire de ne lever sur le peuple que les impositions qu'exige le bien de l'état.

faisoit de l'argent.

Ce prince si libéral pour les poëtes et les rhéteurs, bannit les philosophes comme des ennemis du gouvernement monarchique. Plusieurs à la vérité, sous un masque de stoïcisme, se portoient à des excès condamnables. Un cynique nommé Démétrius, eut l'insolence de rester à Rome, de se montrer même devant l'empereur sans aucun signe de respect. Vespasien lui envoya dire: *tu fais ton possible pour*

Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie.

que je t'ote la vie, mais je ne tue point un chien qui aboie.

Exil d'Helvidius Priscus.

Cependant il exila Helvidius Priscus, gendre de Thraséa et imitateur de ses vertus, dont le seul crime étoit un amour de la liberté, trop vif et trop suspect sous l'empire d'un monarque. Il avoit traité plus généreusement Métius Pompotianus, qu'on lui dépeignoit comme un rival dangereux; il l'avoit élévé au consulat, en disant : *s'il devient empereur, il se souviendra de mes bienfaits.*

Révoltes des Bataves et des Gaulois, réprimées.

Deux guerres importantes furent avantageusement terminées. Les Bataves, sous la conduite de Civilis, un de leur plus illustres compatriotes, avoient secoué le joug des Romains. Les Gaulois excités par leur druides et par leur haine de la servitude, se révolterent de même; et Classicus, leur chef ayant pris les marques du commandement, précédé de licteurs, obligea les légions de prêter serment à l'empire des Gaules. On envoya sur le Rhin sept légions pour étouffer la révolte. Des peuples divisés par une jalousie mutuelle, ne pouvoient résister à tant de forces. La plupart se soumirent promptement. Civilis tint ferme, il remporta divers avantages,

Classicus.

Civilis.

essuya des pertes ; et voyant les Bataves las d'une guerre si hazardeuse, se soumit enfin au général Cérialis, homme de tête, quelquefois négligent, mais heureux dans presque toutes ses opérations.

La même année finit la guerre contre les Juifs, la plus fameuse qu'il y ait dans l'histoire. Ce peuple haï et méprisé de tous les autres, autant qu'il les haïssoit et les méprisoit, respectable seulement par le dépôt de la révélation, qui ne l'empêchoit point de tomber dans les superstitions les plus grossieres ; ce peuple, dis-je, étoit trop foible et trop avili, pour jouer un grand rôle dans les affaires politiques. Au sortir d'une longue captivité, il avoit eu ses pontifes pour princes. Pompée l'avoit soumis à la domination de Rome, après avoir terminé par la prise de Jérusalem la querelle des deux freres Hyrcan et Aristobule, qui se disputoient la principauté. Le cruel Hérode, partisan de Marc-Antoine, ensuite protégé d'Auguste, porta long-tems le titre de roi. La tyrannie d'Archélaüs, un des fils d'Hérode, attira la colere d'Auguste. Cet empereur l'exila, et réduisit la Judée en province romaine,

Etat de la Judée.

Révolutions dans ce pays.

De fréquentes révoltes, causées sur-

Préjugés &

enthousiasme des Juifs.

tout par le fanatisme, entraînerent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyoient destinés à soumettre les nations. Méconnoissant le Messie, que leurs prophetes avoient annoncé, et dont les mysteres étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à sa place un libérateur digne de leurs préjugés stupides. Quiconque se présentoit comme tel, pouvoit produire un soulévement. Les pharisiens, avec un tas de superstitions, sur lequel ils appuyoient leur puissance, entretenoient le feu de l'enthousiasme. Ils taxoient d'idolatrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées et leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisoient horreur. Une étincelle allumoit subitement des incendies en Judée, parce que les préjugés et le caractere y concouroient également.

Siege de Jérusalem.

Vespasien fut chargé par Néron de domter ce peuple rebelle. Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsque, proclamé empereur, il suivit le cours de sa fortune. Titus son fils ainé, continua et termina la guerre par le siege de Jérusalem. La ruine de cette ville infortunée fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entr'eux, acharnés les uns contre les autres, les Juifs devinrent

leurs propres bourreaux. Les plus sages vouloient se soumettre. Une faction de furieux, qui prenoient le nom de *zélateurs*, s'obstina aux partis violens, et tyrannisa le peuple, en même tems qu'elle provoquoit la vengeance de l'ennemi. Une multitude innombrable remplissoit la ville. La discorde y renouvelloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment ; une mere tua son fils pour le dévorer. Le fanatisme, sur la foi de ses faux prophetes, bravoit les souffrances, les périls, la mort. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceurs, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré aux flammes ; Jérusalem est ensevelie pour jamais sous ses ruines. Excès des zélateurs.

L'historien Josephe, qui avoit abandonné ses compatriotes, et qui servoit chez les Romains, compte onze cents mille Juifs morts dans le siege. Suétone et Cornélius Nepos en diminuent le nombre presque de moitié. L'ouvrage de Josephe porte des caracteres si marqués de flatterie, de crédulité Observation sur Josephe.

et d'exagération, qu'il inspire une juste défiance sur plusieurs points. Celui qui prétend avoir prophétisé l'empire à Vespasien, en le supposant l'objet des anciens oracles, doit-il trouver place au nombre des bons historiens ?

79. Mort de Vespasien.

Agé de cinquante-neuf ans, Vespasien malade, près de mourir, voulut se lever sur son lit, en disant : *il faut qu'un empereur meure debout ;* tant les devoirs de la souveraineté occupoient son ame. Il expire aussi-tôt. Supérieur aux idées vulgaires, il avoit plaisanté des présages dont les autres étoient effrayés. Au sujet d'une comete à chevelure : « si cet astre, dit-il, me-» nace quelqu'un, c'est le roi des Par-» thes qui a de longs cheveux, et » non pas moi qui suis chauve. » Cependant il croyoit à l'astrologie et à la divination.

Dénombrement. Vieillards.

On met sous son regne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Appenin et le Pô, il se trouva quatre-vingt-une personnes au-dessus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent trente, et trois en avoient cent quarante. Ces sortes de faits paroissent fort douteux : ils étoient alors plus difficile à vérifier, qu'ils ne le seroient aujourd'hui.

TITUS.

AU nom de Titus, on se sent pénétré de joie, parce que l'idée d'un bon prince offre l'image du bonheur public. Il ne régna que pour faire des heureux; et loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême si favorable aux passions, il sacrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi Juif Agrippa, dont il étoit éperdument amoureux, et la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangere. Les plaisirs de la jeunesse disparurent devant les devoirs de la souveraineté. Le désir de faire du bien fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*, dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par aucun bienfait.

79. Titus sacrifie les plaisirs au devoir.

Sa bienfaisance.

Les graces répandues sur les courtisans peuvent être un fardeau sur le peuple. On devroit moins admirer la générosité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, et si, donnant aux uns, il ne s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Sa maxime, *qu'aucun*

Economie généreuse.

citoyen ne doit sortir mécontent de l'audience du prince, n'est excellente que dans la bouche d'un prince éclairé, qui accorde ou qui refuse à propos, et qui sait paroître bon quand même il refuse. On le loue d'avoir confirmé sans examen tous les dons de ses prédécesseurs : peut-être auroit-on sujet de l'en blâmer.

Il donna des fêtes; mais il soulagea le peuple.

Il falloit sans doute au peuple, des spectacles. Le superbe amphithéatre de Titus, les fêtes qu'il y donna, convenoient au goût des Romains et à la grandeur de l'empire. Mais ce fut en prodiguant les secours dans les calamités publiques, après une fameuse éruption du Vésuve, après un cruel incendie de Rome, qu'il mérita principalement la tendresse des citoyens.

Il ne fit mourir aucun Romain.

Titus, en prenant le pontificat, averti qu'il se croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais se souiller du sang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien son frere et son ennemi, eut part à ses bienfaits. Il fit manger à sa table deux patriciens convaincus de conspiration, que le sénat venoit de condamner au dernier supplice. Sévere pour les délateurs seulement, il purgea la société de cette gangrene.

Un si grand prince appelé *les délices du genre humain*, dont on oublie les exploits en faveur de ses vertus, Titus meurt à quarante ans, après deux années de regne, et laisse l'empire à un monstre qui devoit long-tems l'opprimer. Tel est le sort déplorable des peuples.

81. Sa mort.

Le principal événement de ce regne fut l'embrasement du mont Vésuve. Deux villes entieres, Herculanum et Pompéies, disparurent sous des montagnes de cendres, mastiquées ensuite par les matieres fondues que vomissoit le volcan. Pline le naturaliste, qui commandoit la flotte de Misene, voulut observer de près ce terrible phénomene. Sa curiosité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de passion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, et jusque dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Sans parler de ses ouvrages, il laissa cent soixante porte-feuilles remplis d'extraits de ses lectures. Persuadé que des livres les plus mauvais on peut tirer quelque chose d'utile, il lisoit ou se faisoit lire presque tout. Aussi dans l'immensité des matieres que renferme son histoire naturelle, les critiques ont-ils de quoi s'exercer. La vie d'un homme ne pouvoit suffire à examiner tant de choses.

Terrible éruption du Vésuve.

Pline le naturaliste.

DOMITIEN.

81. Domitien insensé et méchant.

DOMITIEN, frere de Titus est un Caligula et un Néron. La cruauté et la folie forment son caractere. Il s'amuse à tuer des mouches dans sa chambre ; il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il prend le titre de dieu, en se livant aux vices les plus infâmes. Il ne montre qu'une honteuse lâcheté, et il affecte tous les titres militaires. Il publie quelques bonnes loix, une entr'autres qui défend de faire des eunuques. Il agit quelquefois en prince juste et généreux ; mais quelques traits de fausse vertus ne servent qu'à augmenter l'horreur de ses vices.

Trait de sa méchanceté.

Qu'on juge de son ame par le plaisir barbare qu'il prit un jour, d'assembler les principaux sénateurs et chevaliers dans une salle tendue de noir, de les faire dîner au milieu de l'appareil de la mort, et de les renvoyer chez eux avec la persuasion qu'ils alloient être les victimes de sa cruauté. Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les consola par des présens.

Il excite et récompense les délateurs.

Un soulévement, qui fut bientôt étouffé en Germanie, fournit au ty-

ran l'occasion de déployer toute sa fureur. Alors, selon Tacite, la naissance, les richesses, les honneurs, les vertus sur-tout, devinrent des crimes. Les récompenses des délateurs parurent aussi odieuses que leur méchanceté même ; le consulat, le sacerdoce, les intendances plus lucratives étoient prodigués à ces hommes abominables. On corrompoit les esclaves, pour avoir des accusateurs contre les maîtres, et les amis, en cas de besoin, tenoient lieu d'ennemis. Les plus respectables citoyens périrent, comme criminels de lese-majesté ; le sénat fut leur juge, c'est-à-dire, l'instrument forcé de la tyrannie.

Tous les philosophes furent bannis, de peur qu'il ne restât quelque vestige de vertu. Dion Chrysostome et Epictete, les deux plus célebres, se retirerent sans avoir du pain. L'empereur n'épargna ni les beaux-arts ni l'éloquence, moins propre à lui faire ombrage. Enfin, dit encore Tacite, une affreuse inquisition empêchoit d'entendre et de parler ; on auroit perdu la mémoire, ainsi que la voix, si l'on étoit maître d'oublier comme de se taire. Les chrétiens essuyerent une persécution dont le motif paroît in-

Il bannit les philosophes, etc. Tout trembloit.

certain, puisque les auteurs profanes les confondent avec les Juifs.

90. Domitien assassiné.

La crainte, compagne ordinaire de la tyrannie, ne cessa d'agiter Domitien, jusqu'à ce qu'il subît le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, et sa femme se mit à la tête des conjurés. Ils l'assassinerent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largesses.

Agricola illustre sous ce regne.

Agricola, beau-pere de l'historien Tacite, l'un des premiers hommes de son siecle, illustra ce regne par sa conduite et ses exploits dans la Grande-Bretagne, où Vespasien, l'avoit envoyé commander. Une politique vertueuse, un courage intrépide, une prudence admirable, assurerent le succès de toutes ses entreprises. Il affermit la soumission des peuples déja subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, et en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts et des commodités de la vie. Il poussa les conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord de l'Ecosse, il devoit assujettir l'île entiere, lorsque Domitien jaloux de sa gloire, le rap-

pella. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors la vertu et le mérite supérieur. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince étoit institué son héritier, avec la femme et la fille du testateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'estime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avoit tellement aveuglé et corrompu, qu'il ignoroit qu'un bon pere ne peut faire son héritier qu'un méchant prince.*

Son testament.

En finissant cet article, disons un mot du célebre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle sous les derniers empereurs, et que les ennemis du christianisme ont osé comparer à Jesus-Christ, prenant pour vraies les fables racontées en son honneur par Philostrate, sur les mémoires d'un certain Damis, disciple imbécille d'Apollonius. Ce philosophe ne fut qu'un enthousiaste hardi, zélé, austere, vain, capable d'en imposer aux simples par des apparences de prophéties et de miracles. Après ses voyages dans les Indes et dans l'Arabie, il vint à Rome du tems de Néron, curieux, disoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran.*

Histoire d'Apollonius de Tyane.

Il eut des entretiens à Alexandrie

Ses conseils à Vespasien.

avec Vespasien, et lui donna d'excellens conseils; en particulier celui-ci: « Ne vous enrichissez point en chargeant le peuple d'impôts. L'or acheté » par les larmes de vos sujets, seroit » un or faux et funeste. Soulager les » misérables, conserver aux riches » leurs possessions légitimes, c'est le » meilleur usage que vous puissiez » faire des richesses. Que la loi vous » commande: vous établirez de bonnes » loix, si vous vous y soumettez le » premier. »

Accusé à Rome.

Accusé, sous Domitien, de magie et de révolte, par le philosophe Euphrate, il ne craignit point de se rendre à Rome, où l'on prétend qu'il parla au tyran avec une extrême liberté, sans en être puni. Son historien assure qu'étant à Ephese, il annonça au peuple la mort de Domitien, le jour même qu'il fut assasiné.

Sa mort.

Pour couronner ses prestiges, Apollonius voulut mourir sans témoin; il disparu tout-à-coup, et l'on publia qu'il avoit été enlevé au ciel. L'histoire de sa vie est la meilleure preuve contre lui: on y trouve des absurdités qui démontrent l'imposture, mais l'absurdité n'effraie point les esprits crédules ou prévenus; et tant que le paganisme a subsisté, Apollonius a eu la réputation

Absurdité de son histoire.

réputation d'un homme divin. Il étoit né vers le commencement de l'ere chrétienne.

NERVA.

NERVA, sur qui les conjurés avoient jeté les yeux pour remplacer Domitien, étoit un vénérable vieillard plein de vertu, mais timide et foible, soit par son caractere, soit par son âge. En gouvernant avec bonté, avec justice, en punissant même les délateurs du regne précédent, il se livra trop aisément aux impressions qu'on lui donnoit. Il montra toujours moins de fermeté que de mollesse; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire : *C'est un malheur d'obéir à un prince sous qui rien ne soit permis à personne : c'en est un aussi, que tout soit permis à tous.* Tacite loue cependant Nerva d'avoir su allier deux choses autrefois incompatibles, la souveraineté et la liberté. Un bon prince a toujours droit aux hommages des bons citoyens, malgré ses fautes.

96. Nerva vertueux, mais foible.

Les prétoriens, qu'une sévere discipline pouvoit à peine contenir, abuserent bientôt de la foiblesse du gouvernement. Ils se souleverent, de-

Les prétoriens abusent de sa foiblesse, et il adopte Trajan.

mandant qu'on leur livra les meurtriers de Domitien. Ni les prieres de l'empereur, ni ses remontrances ne purent les appaiser. Ils le virent sans émotion leur tendre la gorge, et ils arracherent de lui ce qu'ils vouloient. Alors Nerva pour se ménager un appui qui soutint en même tems l'empire, adopta Trajan, l'homme le plus digne de commander aux nations. Celui-ci faisoit la guerre en Pannonie, sans penser à la fortune. Il gouverna quelques mois sous le nom de l'empereur. La mort de Nerva auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui succéder.

TRAJAN.

98. Trajan gouverne en chef.

TRAJAN, né en Espagne, fils d'un personnage consulaire, possédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la science, auquel il suppléoit par son estime pour les savans. Un seul trait fera juger de ses principes. En mettant un nouveau préfet du prétoire en possession de sa charge, il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi, si je gouverne bien ; contre moi, si je fais mal.* Se regardant comme le chef et non comme le

maître de l'état, il jura d'observer les loix ; il ne se distingua des sénateurs que par une plus grande assiduité au travail, et vécut au milieu de ses sujets en pere qui ne respire que le bonheur de ses enfans. « Tels que j'ai souhaité, » particulier, que les empereurs fus- » sent à mon égard, tel, empereur, » je veux être à l'égard des particu- » liers. » Ce fut sa maxime, et la regle de sa conduite. La justice et la bonté régnoient donc dans sa personne. Belle maxime.

Il acheva de purger Rome de ces infâmes délateurs, qui faisoient des crimes de tout aux innocens. Comme les accusations étoient autorisées par les loix, n'y ayant point de partie publique chargée de poursuivre les criminels, il augmenta les peines établies contre les injustes accusateurs. Une de ses principales attentions fut d'empêcher que, sous prétexte de zele pour ses intérêts, on ne vexât les citoyens par des injustices de finance. *Le fisc*, dit Pline, *dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon prince, perdit souvent son procès*. Une sage économie, trésor inépuisable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, sans éprouver de besoins. Délateurs réprimés. Economie et diminution d'impôts.

Son exemple étoit si propre à réfor- Pantomimes

chassés et rappelés.

mer les désordres, que le peuple demanda lui-même l'expulsion des pantomimes, quoiqu'il eût contraint Nerva de les rappeler. Tel est l'empire d'un prince sage et adoré, sur les mœurs publiques, si souvent rebelles aux loix. Cependant il rappela dans la suite les pantomimes, parce que le peuple n'en pouvoit supporter longtems la privation.

Titre de *Très-bon*, donné à Trajan.

Domitien avoit pris le titre de *Dieu*; les Romains donnerent à Trajan celui de *Très-bon*. Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui se faisoient tous les ans pour sa prospérité, il mit cette condition expresse : *S'il gouverne bien la république, pour l'avantage de tous.*

Les Daces, qui avoient soumis les Romains au tribut, sont subjugués.

Sensible à la gloire des armes, aussi grand capitaine que grand souverain, il eut l'occasion de se signaler dans la carriere des héros. Les Daces, sous leur roi Décébale, s'étoient rendu formidables à Domitien, qui ayant marché contre eux par ostentation, avoit fini par leur payer un tribut. Trajan vouloit effacer cette flétrissure du nom romain, et les mouvemens du roi barbare lui fournissoient de nouveaux motifs de guerre. Il refusa le tribut, se mit à la tête d'une armée, défit les Daces, et les

soumit à des conditions de paix humiliantes. Les perfidies de Décébale l'engagerent à une nouvelle expédition. Résolu de quiter la Dace, voisine de la Thrace et de la Mésie, il construisit sur le Danube un pont célebre, bien inférieur, comme l'a prouvé le comte Marsigli, à l'idée qu'en donne Dion Cassius. Décébale vaincu se tua lui-même; la Dace devint une province de Rome, comprenant une partie de la Hongrie, la Transilvanie, la Valachie et la Moldavie. La colonne Trajane, qui subsiste encore, est un glorieux monument du triomphe de Trajan sur ces ennemis de l'empire.

Pont du Danube.

Colonne Trajane.

Nous l'admirerions davantage, s'il ne s'étoit laissé entraîner par le goût dangereux des conquêtes. On le voit passer en Asie, pour quelque sujet de plainte contre Cosroës, roi des Parthes; y consacrer plusieurs années à une guerre dont il ne nous reste aucun détail intéressant; conquérir l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie; traverser le golfe Persique; s'avancer jusqu'à l'Océan, et s'écrier avec l'ardeur d'un Alexandre : *Si j'étois plus jeune, je porterois la guerre dans les Indes.* Mais forcé par une maladie de reprendre le chemin de Rome, il lais-

Conquêtes inutiles de Trajan en Asie.

sa le commandement à Adrien, qui ne put conserver aucune de ces conquêtes. Des conquêtes solides sont quelquefois un mal, parce qu'elles coûtent trop cher, ou attirent trop d'ennemis : que doit-ce être des conquêtes que l'on ne peut conserver ?

117. Il meurt en Cilicie.

Trajan mourut en Cilicie, après un regne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas. On l'accuse aussi de penchans voluptueux contre nature. C'est un prodige étonnant, que les foiblesses de l'homme n'aient point nui aux devoirs du prince.

Trajan fut-il persécuteur des chrétiens ?

Un tel prince, dont la clémence a mérité tant d'éloges, peut-il être regardé comme un persécuteur des chrétiens ? On compte à la vérité plusieurs martyrs sous son regne. Mais les émeutes populaires, les préventions des magistrats, la haine contre les Juifs toujours disposés à la révolte, l'idée de judaïsme attachée à la nouvelle religion, la sévérité des loix qui interdisoient tout culte étranger, les assemblées des fideles taxées de révolte sacrilege : c'est ce qui occasionna les supplices dans plusieurs provinces, sans qu'il y eût d'édit général contre eux.

Lettre de Pline en leur faveur.

Rien n'est plus connu que la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, et la réponse de Trajan, sur la maniere dont il falloit les traiter. Pline, ne leur imputant que de folles superstitions, et rendant témoignage de leurs bonnes mœurs, consulte le prince, lui propose les voies de douceur qu'il a suivies, et assure d'après son expérience, qu'on peut ramener un grand nombre de chrétiens, si on leur ouvre la porte du repentir. Trajan approuve sa conduite; ajoutant qu'il ne faut point faire de recherches contre les chrétiens, mais qu'il faut les punir, s'ils sont amenés au tribunal, et convaincus. On s'est beaucoup récrié contre cette décision. Trajan et Pline, ignorant la sainteté du christianisme, qui s'étendoit tous les jours, vouloient en arrêter les progrès, mais épargner, autant qu'il étoit possible, le sang de ses sectateurs.

Réponse de Trajan.

Les Pline, Tacite, Juvenal, Plutarque.

Pline le jeune, fils adoptif et neveu du naturaliste, fut un des ornemens de ce beau regne, ainsi que Tacite son ami; tous deux moins distingués par les honneurs du consulat, que par leur probité, leurs talens et leurs ouvrages. *Siecle heureux*, dit Tacite, *où il est permis de penser ce qu'on veut, et de dire ce qu'on pense!* Cette liber-

té si favorable au génie, si utile aux nations quand elle se renferme dans de justes bornes, fit naître les chefs-d'œuvres de l'historien, et les sentimens de vertu qui animent les ouvrages de l'orateur. Juvénal écrivit alors ses satyres, où les vices sont attaqués avec véhémence, mais où l'on ne trouve point les graces touchantes de la sagesse. Trajan aima le sage Plutarque, et le fit consul. Ce Béotien a fait de l'histoire une école de morale : il mérite par-là les plus grands éloges.

ADRIEN.

117. Adrien se fait proclamer par les soldats.

UNE adoption vraisemblablement supposée, puisqu'elle n'étoit signée que de Plotine, femme de Trajan, fut le titre sur lequel Adrien, proche parent de ce prince qui ne l'aimoit point, fonda ses droits à l'empire. S'étant fait proclamer d'abord à Antioche par ses soldats, il écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir prévenu ses suffrages, et cédé à l'empressement des légions. Cette ruse politique annonce un ambitieux, plus jaloux de la puissance que de la réputation de droiture. Les belles paroles qu'il répéta souvent dans la suite, *je gou-*

Sa conduite équivoque.

vernerai la république, non comme mon bien propre, mais comme celui du peuple, prouvent seulement qu'il savoit emprunter le langage de la vertu. Avec beaucoup d'esprit et de connoissances, Adrien tint une conduite équivoque, où le mal mêlé au bien rend ses motifs suspects. On peut se tromper sur ses motifs : son gouvernement n'en mérite pas moins d'éloges à plusieurs égards.

Il abandonne les conquêtes de Trajan, et préfère la tranquillité de l'état.

Comme Trajan, Nerva et Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun sénateur. Cependant quatre consulaires furent mis à mort au sujet d'une conspiration. Il assura que c'étoit malgré lui ; on ne le crut point. Les conquêtes de Trajan abandonnées ; le pont du Danube détruit, sous prétexte d'arrêter les courses des barbares ; la paix avec les Sarmates et les Roxolans, habitans de la Pologne, achetée par des pensions ; pouvoient paroître des preuves de lâcheté au commencement de ce regne. Du moins la tranquillité publique fut un bonheur pour l'état.

Ses vertus apparentes.

Adrien déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fisc : sommes immenses qu'on fait monter à neuf cents millions de sesterces. Il distribua des largesses à chaque citoyen. En traitant le sénat

avec la plus grande considération, en se montrant affable, modeste, populaire, il effaça les impressions désavantageuses qu'on avoit conçues. Il pardonna même les injures; et dès qu'il fut le maître : *vous voilà sauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage son ressentiment.

Il devient injuste.

La politique ou la vanité étoit apparemment le motif de cette clémence, puisqu'elle se démentit en plusieurs occasions. Jaloux du mérite, ombrageux, défiant, l'empereur devint injuste envers ses meilleurs amis.

Retraite de Similis.

Similis, préfet du prétoire, averti par la chûte des autres, prévint sa disgrace, en obtenant son congé lorsqu'il étoit en faveur. Après sept années de retraite paisible à la campagne, il mourut en faisant cette épitaphe très-philosophique : *Ci gît Similis, qui a passé soixante et seize ans sur la terre, et qui n'en a vécu que sept.* Pour un courtisan ordinaire, ç'auroient été sept ans de mort.

Adrien fait de bonnes loix.

Adrien mérita le glorieux titre de législateur, par des ordonnances pleines de sagesse. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie et de mort sur leurs esclaves; il restreignit considérablement la loi barbare, qui ordonnoit le supplice de tous les esclaves d'un maître

assassiné : il commença enfin à rétablir les droits précieux de la nature.

Son édit perpétuel.

De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les loix étoient interprétées d'une maniere trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures décisions, et en composa un édit perpétuel pour servir de loi permanente.

Il veille à l'administration de la justice.

Il veilla principalement sur l'administration de la justice dans les provinces, sur la conduite des gouverneurs et des magistrats ; objet si essentiel dans un vaste état, où l'injustice, couverte par l'éloignement, se dérobe aux yeux du souverain, quelquefois malgré sa vigilance.

Il maintient la discipline militaire.

La discipline militaire ne fut pas moins observée. Le prince donnoit l'exemple aux soldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une pesante armure. Exact sans petitesse, sévere avec douceur, libéral avec prudence, il se fit adorer des soldats, en les assujettissant au devoir. Le calme et la sécurité furent le fruit de ses soins.

Il parcourt l'empire.

De longs voyages entrepris, et par curiosité, et par zele politique, loin de nuire à son autorité et à ses affaires, lui procurerent l'avantage de voir tout de ses propres yeux, et de ré-

former les abus dans les provinces. Il parcourut ainsi l'immense étendue de l'empire. Il éleva dans la Grande-Bretagne un mur depuis l'embouchure de la Tine jusqu'au golfe de Solway, pour garantir des incursions la partie méridionale de l'île. Sa présence fut utile par-tout.

Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs, et les Chrétiens.

Une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie donne une très-mauvaise idée de l'Egypte. Il n'y trouva, dit-il, que légéreté, caprice, ingratitude. Les Juifs et les Chrétiens de cette ville ne connoissoient, selon lui, d'autre dieu que leur intérêt. Le commerce et les richesses d'Alexandrie avoient, sans doute, altéré les mœurs de plusieurs chrétiens. Les vrais disciples de l'évangile étoient peu connus.

134. Révolte des Juifs.

Quant aux Juifs, toujours les mêmes, fanatiques, séditieux et rebelles, les malheurs qu'ils avoient éprouvés ne les rendoient que plus intraitables. Un temple élevé à Jupiter dans Jérusalem, ranima jusqu'à la fureur la haine dont ils étoient pénétrés contre les Romains. Ils crurent trouver le Messie dans Barcochébas. C'étoit un brigand qui prit hardiment ce titre. Ils se rassemblerent sous ses drapeaux; et la révolte fut si violente, qu'Adrien rappela de la Grande-Bretagne Julius

Sévérus, excellent général, pour l'envoyer en Judée. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cents quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu et transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem, que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendans, dispersés par tout l'univers, n'ont cessé de haïr les autres peuples, et d'être en butte à leur mépris et à leurs outrages.

Ils sont exterminés ou dispersés.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit son caractere, le rendit cruel : il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfans, il adopta Vérus, méprisable par ses vices. Heureusement Vérus ne jouit pas longtems de sa fortune. L'adoption d'Antonin effaça la honte de ce premier choix. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire, et il balança s'il l'accepteroit. Adrien vouloit se tuer, demandoit des armes, du poison : Antonin empêcha de lui obéir. Après la mort de l'empereur, il obtint avec peine du sénat, irrité contre sa mémoire, que ses actes ne fussent point abolis, et

Adrien adopte Antonin et meurt.

138.

qu'on le mit au rang des dieux, selon la coutune.

Jalousie d'Adrien pour les gens de lettres.

Si Adrien n'eût que de fausses vertus, il mérita cependant d'être compté parmi les grands princes ; il fit le bonheur de ses peuples. A la science du gouvernement, il joignoit le goût des lettres et des arts. Mais les hommes habiles, admis à sa familiarité, se trouvoient exposés à sa jalousie, dont les suites étoient dangereuses.

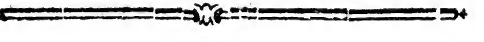
Trait de Favorin.

Le philosophe Favorin, quoique libre dans ses sentimens, lui céda un jour sur quelque point de grammaire que l'empereur décidoit mal. Les amis de Favorin blâmerent sa condescendance : *Vous avez tort*, leur dit-il ; *celui qui a trente légions à ses ordres peut-il se tromper ?* On connoît les mœurs d'Adrien par sa passion pour l'infâme Antinoüs, à qui il consacra des temples.

Florus, Suétone, Arrien, Epictete.

Florus et Suétone écrivirent sous ce regne, ainsi qu'Arrien, disciple d'Epictete, homme d'état, et historien fort supérieur aux deux autres. L'histoire romaine, depuis Tacite, n'est qu'un amas de faits mal digérés. La philosophie morale d'Epictete est plus estimable. Il réduisoit sa doctrine à ces deux points : *souffrir avec*

patience, jouir avec modération. Il pratiqua ce qu'il enseignoit, et sa vertu fut éprouvée par l'infortune.



ANTONIN.

QU'ON se représente sur le trône un vrai philosophe, orné de toutes les vertus, n'ayant aucun vice; consacrant sa vie entiere au bien public; citoyen avec les citoyens; pere de la patrie, non par un simple titre qu'on prostituoit aux plus méchans empereurs, mais par les actions qui honorent plus que le titre; tel fut le sage Antonin, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de tems. S'il avoit eu pour historien un Tacite, son regne de vingt-deux ans fourniroit les meilleures leçons de vertu et d'humanité Nous ne trouvons que des traits épars. Il suffit d'en rapporter quelques-uns. 138. Vertus d'Antonin.

Dès le commencement, Antonin signale sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration. *Quel malheur pour moi*, dit-il, *si l'on trouvoit que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens!* Quelques traits qui peignent ses sentimens.

Non-seulement il ménage avec soin les finances de l'état, mais il regarde Son bien est celui de l'état.

son propre bien comme celui de la république. Sa femme Faustine lui reprochant de prodiguer son patrimoine, pour épargner le trésor, il lui répond : *Nous n'avons plus de propriété, depuis que nous sommes parvenus à l'empire.* Ces sentimens généreux ne l'empêchent pas de retrancher plusieurs pensions accordées sans raison sur le trésor ; *car*, dit-il, *c'est une chose indigne et cruelle, que la république soit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun service.* Une économie si raisonnable vaut mieux sans doute que l'extrême libéralité de Titus.

Pensions supprimées.

Loix remarquables.

On cite deux sages ordonnances de l'empereur. Par la premiere, il défendit de poursuivre pour le même crime un homme qui a été absous. Par la seconde, il abolit la coutume qui faisoit passer au fisc ou à d'autres familles, la succession d'un pere devenu citoyen romain, dont les enfans étoient demeurés citoyens de leur ancienne patrie. Saint Augustin loue une troisieme ordonnance, en vertu de laquelle un mari, qui poursuivoit sa femme pour adultere, devoit être puni comme sa femme, s'il se trouvoit coupable du même crime. Mais quoique dans le fond le crime soit

égal de part et d'autre, les suites ne le sont pas relativement à la société; et cette différence mérite l'attention du législateur.

Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurele et Vérus. Mais, juste appréciateur du mérite, il avoit donné sa fille en mariage au premier, qui méritoit toute sa confiance; et il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respiroit que les plaisirs. C'étoit désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siecle, se firent gloire de le porter, comme celui d'Auguste. Très-peu furent capables de le soutenir.

161. Mort de l'empereur.

MARC-AURELE.

DEPUIS que Nerva et Trajan avoient rendu au sénat une partie de sa dignité, et banni les terreurs du despotisme, on ne voyoit plus les armées maîtresses de l'empire. Le sénat élisoit ou sembloit élire l'empereur, comme un premier magistrat. Nous

161. Marc-Aurele élu avec Vérus par le sénat.

avons vu Adrien reconnoître ce droit, foible monument de l'ancienne liberté. Marc-Aurele fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frere adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collegue. Ensuite l'un et l'autre se transporterent dans le camp des prétoriens, et leur promirent à chacun vingt mille sesterces; car il eût été dangereux de se dispenser de cette largesse malheureusement établie.

Le premier trop généreux à l'égard de l'autre.

Ainsi deux princes partagerent la puissance pour l'exercer en commun. On ne peut trop admirer Marc-Aurele, si l'on ne considere que l'homme qui sacrifie un tel intérêt. Mais le bien public fut en quelque sorte sacrifié au désintéressement particulier. Vérus, esclave de la débauche, sans vertu, sans courage, pouvoit-il être élevé à l'empire par le plus vertueux des princes ? L'excessive bonté est un mal. C'est le seul qu'on puisse reprocher à Marc-Aurele.

---

162. Excès de Vérus.

Espérant que la guerre feroit sortir son collegue des pieges de la volupté, il se déchargea sur lui du soin de domter les Parthes, qui venoient d'envahir l'Arménie, et de défaire une armée romaine. Vérus partit, s'arrêta par-tout où il trouvoit de l'amuse-

ment, fixa son séjour à Antioche; et pendant quatre ans que dura la guerre, il y croupit dans les plus honteuses passions. Ses généraux remporterent pour lui des victoires. Il revint décoré de titres pompeux, abruti par le vice, méprisant les conseils de son frere, prêt à dévorer l'état pour satisfaire ses penchans. Un seul festin lui coûta, dit-on, six millions de sesterces quoiqu'il n'y eût que douze convives : les présens qu'il leur fit en esclaves, en vaisselle et en voitures, entraînerent cette horrible et folle dépense.

Conduite admirable de Marc-Aurele.

D'un autre côté, Marc-Aurele justifioit le mot de Platon : *les peuples seront heureux, quand ils auront des philosophes pour rois, ou que leurs rois seront philosophes.* Il ne commandoit point au sénat ; il prenoit et suivoit ses conseils. Nul sénateur n'étoit plus exact que lui aux assemblées. Econome du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenser les soldats, au préjudice du peuple. Après une victoire, il leur dit : *ce que l'on vous donneroit au-delà de ce qui vous est dû, il faudroit le tirer du sang de vos peres et de vos proches.* Dans un besoin pressant, où l'augmentation des impôts sembloit nécessaire, il vendit ce qu'il y avoit de plus pré-

cieux au palais, plutôt que de vexer les provinces ; déclarant qu'il racheteroit ces meubles de ceux qui voudroient les revendre.

Il n'outroit point la sagesse.

Modele de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien, parce qu'il connoissoit les foiblesses de la nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on souhaiteroit*, disoit-il sagement, *il faut les supporter tels qu'ils sont, et en tirer tout l'avantage possible.* Maxime excellente, qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leurs systêmes de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurele se prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les spectacles, même pour les pantomimes ; il en donna de magnifiques ; il y assistoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Il marche avec Vérus contre les Germains.

Cependant plusieurs nations germaniques, du côté de la Pannonie et du Danube, Quades, Jazyges, Marcomans sur-tout, menaçoient les frontieres de l'empire. Marc-Aurele marcha contr'eux avec Vérus ; car l'expérience lui avoit appris que ce prince ne pouvoient gouverner seul, sans faire beaucoup de mal ; ni commander seul les armées, sans exposer l'état à de grands malheurs. La mort subite de Vérus dissipa les in-

169. Mort de Vérus.

quiétudes que ses vices lui inspiroient. Il le regretta peu, sans doute; mais le soupçonner, comme firent quelques-uns, d'avoir avancé ses jours, c'est la plus absurde méchanceté. On lui reprocheroit seulement avec raison l'apothéose d'un tel homme, si l'usage n'avoit consacré cette ridicule cérémonie.

Guerre de Pannonie.

L'empereur resta cinq ans en Pannonie, supportant des fatigues prodigieuses, et les rendant à peine supportables aux troupes par son exemple. Il remporta sur les barbares une victoire célebre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de soif. Tout-à-coup survint un orage qui leur procura de la pluie, et qui accabla de grêle et de foudres les ennemis. Selon des auteurs eclésiastiques, les prieres de la légion fulminante, qu'ils disent toute composée de chrétiens, furent cause de ce prodige; et Marc-Aurele le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, etc. l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides. On voit sur la colonne

Légion fulminante; miracle douteux.

Antonine, Jupiter *Pluvius* donner la pluie au soldats : Marc-Aurele auroit-il confondu le Dieu des chrétiens avec Jupiter ? Il est certain d'ailleurs que la légion fulminante portoit ce nom sous Trajan : elle ne le reçut donc pas de la reconnoissance de Marc-Aurele. Enfin sa lettre n'existe plus, et celle qu'on lui attribue est évidemment supposée. La persécution qu'essuyerent bientôt les chrétiens, pourroit tenir lieu d'autre preuve. (*V. mém. de l'accad. des inscr. t.* 18.)

Paix accordée aux Germains.

Quelque redoutables que fussent les Germains, ils devoient infailliblement céder aux efforts d'une armée nombreuse, bien disciplinée, et invincible sous un si grand empereur. Ils demanderent la paix et l'obtinrent. On leur permit même détablir des colonies dans les provinces où ils vouloient entrer par force. Ce peuple indomtable et avide n'attendoit que l'occasion de tout envahir.

---

175. Révolte de Cassius.

Un ennemi plus dangereux s'éleva contre Marc-Aurele. Avidius Cassius, grand homme de guerre, affectant la sévérité des mœurs antiques, rigide zélateur de la discipline, avoit commandé avec beaucoup de succès dans la guerre des Parthes. Il étoit chargé de réformer les légions de Syrie. Extrê-

mement ambitieux sous les dehors d'un zele républicain, il se révolta contre l'empereur, en semant le faux bruit de sa mort, et se fit proclamer par ses soldats. Marc-Aurele ayant reçu cette nouvelle en Pannonie, il ne se plaignit que de l'ingratitude de Cassius, ne témoigna que le désir de lui pardonner après la victoire. Mais il n'eut pas besoin de combattre : le rebelle fut assassiné trois mois après sa révolte, par deux de ses officiers. Sa famille et ses complices éprouverent la clémence de l'empereur, comme il l'eût sans doute éprouvée lui-même.

Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine, et pour Commode son fils.

Ce bon prince, nous l'avons déja observé, faisoit quelquefois des fautes par sa bonté trop molle et presque lâche. Faustine son épouse étoit une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu, et l'appela *mere des camps et des armées*. Il lui fit rendre après sa mort les honneurs divins, et éleva des monumens à sa mémoire. Pere indulgent à l'excès, quoique son fils Commode fût un monstre, pour lui assurer l'empire, il lui conféra la puissance tribunitienne et le fit déclarer Au-

guste ; exemple inoui jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs, dont le jeune prince étoit assiégé ; mais il les rappela pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle ; et Commode ne mit plus de frein à ses passions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner ; il pouvoit en faire son fils par l'adoption ; la forme du gouvernement établi ne déterminoit point son successeur, et la tendresse paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guere l'excuser, qu'en supposant que cette tendresse l'aveugloit.

180. Mort de Marc-Aurele.

Marc-Aurele mourut en Pannonie, où la guerre des Marcomans l'avoit rappelé. Son regne fut celui de la vraie philosophie, qui fait des sages, et non des discoureurs. « La secte des stoïciens, dit Montesquieu, s'étendoit et s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme les plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. . . . On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur : on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit,

Le stoïcisme en vigueur.

» duit, qu'on a meilleure opinion de » soi-même, parce qu'on a meilleure » opinion des hommes. » La lecture des maximes de Marc-Aurele éleve l'ame, aussi bien que le tableau de sa vie. On y voit un souverain philosophe, tout pénétré de ses devoirs, ne respirant que justice et humanité; comptant pour rien tout mérite de parade, auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu.

Les maximes de Marc-Aurele.

Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvoit manquer d'être florissante. Mais comme on abuse de tout, plusieurs couvrirent leurs passions du manteau de philosophes, et furent hypocrites pour s'insinuer dans la confiance d'un sage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux sages, ainsi que les faux dieux. C'est par lui que nous connoissons deux célebres imposteurs, Pérégrin et Alexandre. Le premier, souillé de crimes, se fit chrétien, devint prêtre, fut mis en prison à Rome, où les chrétiens le réveroient comme un confesseur et un martyr. Remis en liberté, exclus ensuite de la société chrétienne pour quelque faute, il joua le rôle de cynique, insulta tout le monde, s'attira la haine et le mépris, et se brûla solennellement aux jeux olympiques,

Imposteurs sous le manteau de philosophes.

Pérégrin et Alexandre, dépeints par Lucien.

croyant acquérir par ce moyen la gloire d'Hercule. Alexandre se donna pour prophete. Il trompa vingt ans le peuple crédule, quelquefois même les grands. Il invectivoit contre les chrétiens et contre les épicuriens, les accusant tous d'athéisme, parce qu'ils tâchoient de le décrier.

Celse, Empiricus, Apulée, Galien.

Les principaux philosophes de ce regne sont Celse, ennemi mortel du christianisme, dont Origene a réfuté les écrits ; Sextus Empiricus, qui, en exagérant la foiblesse de la raison, est tombé dans le pyrrhonisme ; Apulée, Africain, qu'on accusa de magie, et que les païens ont comparé à Jesus-Christ, comme Apollonius de Tyane. Galien, le restaurateur de la médecine, mérita l'estime et la confiance de Marc-Aurele.

Les chrétiens persécutés dans la Gaule.

On ne peut guere atribuer à ce prince la violente persécution que les chrétiens souffrirent dans les Gaules. Il ne publia contre eux aucun édit ; on assure même qu'il défendit de les accuser comme chrétiens. Mais d'une part, le zele fanatique du peuple et des magistrats, de l'autre, les atteintes portées ouvertement à la religion de l'empire, peut-être aussi l'aversion des chrétiens pour les philosophes et celles des philosophes pour eux, ne

pouvoient manquer de faire naître des orages. Le christianisme sortoit de l'obscurité, parce qu'il avoit des écrivains zélés contre le paganisme, des missionnaires infatigables dans leurs travaux, et des martyrs dont la constance excitoit l'admiration.

COMMODE.

APRÈS des regnes glorieux à l'humanité, on retombe dans les horreurs de la tyrannie. Telle est la pente trop naturelle des choses humaines. Une suite de deux ou trois princes vertueux est un prodige. Presque tous les autres semblent destinés à exercer la patience de leurs sujets. Commode eut les mêmes goûts que Néron, et marcha sur ses traces, bien loin d'imiter son pere. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Il entra en triomphe à Rome, ayant sur son char un de ses mignons. Gouverné par de vils flatteurs, livré aux débauches les plus monstrueuses, se faisant un jeu de verser le sang après s'être souillé d'infamies, il devint en peu de tems si détestable, que sa propre sœur Lucille trama contre lui

180. Commode révolte par ses vices et sa tyrannie.

Conspiration de sa sœur.

une conspiration. Le jour qu'on devoit l'assassiner, Quintien, jeune sénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira son poignard en criant : *voila ce que le sénat t'envoie*. On eut le tems de saisir le téméraire. Le complot échoua : Lucille fut mise à mort, avec plusieurs hommes de marque. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion ; et ce corps illustre, que les bons princes avoient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Conjuration de Pérennis, découverte par un cynique.

Pérennis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de bassesses, et en supplantant les ministres que Marc-Aurele avoit donnés à son fils. Il gouvernoit l'état en tyran. Son ambition visoit plus haut. Le meurtre de son maître alloit le conduire au trône. Un philosophe cynique, montant sur le théatre en pleine assemblée, en présence de l'empereur qui assistoit à des jeux, révéla courageusement les complots de Pérennis. Ce favori fit pendre aussi-tôt le philosophe, mais le prince trembla. Les ennemis du ministre fortifierent les soupçons. On fournit des preuves contre lui ; il fut déclaré ennemi de la patrie, et livré aux soldats qui le massacrerent.

Cléandre, vil affranchi, lui succéda pour commettre de nouveaux crimes. Une sédition violente en fut le fruit; et Commode, aussi timide que cruel, lui fit trancher la tête sous ses yeux, ne voyant que ce moyen de calmer la multitude.

Affranchi, vil et odieux ministre.

Dès-lors, toujours agité de défiances et de terreurs, abhorrant les hommes de mérite, écoutant tous les calomniateurs, il ne cessa de multiplier les supplices, sur-tout de ceux dont les richesses excitoient sa cupidité. Son beau-frere, son neveu, sa cousine germaine, six consulaires à la fois, périrent par ses ordres. En même tems il abusoit de ses sœurs, il se plongeoit dans tous les excès imaginables, il ne connoissoit rien de plus noble que de bien conduire un char, et de se distinguer parmi les gladiateurs. La gloire d'en avoir vaincu mille pendant son regne, l'enivroit d'orgueil, jusqu'à prendre le titre d'*Hercule romain*.

Cruautés, débauches et bassesses de l'empereur.

192.

Le tyran assassiné par sa concubine.

Ce monstre également méprisé et détesté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largesses; il mettoit toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnoit du reste personne, et se

faisoit de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il dévouoit à une mort prochaine. On la découvrit par hazard, presque au moment de l'exécution. Sa concubine Marcia, proscrite avec les autres, se hâte de prévenir le moment fatal. Elle forme un complot, elle empoisonne le tyran, et le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat, le peuple, signalerent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente et un ans, il avoit, en quelque sorte, épuisé les horreurs de la scélératesse.

Avilissement des Romains.

Il falloit que les Romains fussent étrangement corrompus, pour que les regnes de plusieurs princes vertueux ne les eussent pas mis à couvert d'une si abominable tyrannie. Sans l'avilissement extrême d'une nation servile, à laquelle il ne restoit ni principes, ni mœurs, ni sentimens, conçoit-on qu'un prince eût été capable de se livrer à des excès dont l'histoire des barbares n'offre presque aucun exemple? C'est toujours la faute des peuples, lorsque l'ivresse du pouvoir absolu va au point de franchir audacieusement toutes les bornes. L'opinion publique, si elle a quelque chose de mâle et de généreux, suffit souvent

pour lui faire respecter les loix. Les mœurs publiques, si elles respirent la vertu et le courage, ont encore bien plus de force.



PERTINAX. --- JULIUS DIDIANUS.

PERTINAX étoit un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurele, s'étoit élevé par ses services militaires et par ses vertus. Juste, integre, tempérant, modeste, zélé pour la discipline et pour le bon ordre, on ne lui reproche que d'avoir aimé l'argent, et d'avoir été trop prodigue de promesses. Echappé à la tyrannie de Commode, peut-être parce qu'on méprisoit son origine, dont il ne rougissoit point, il dut l'empire à Létus, préfet du prétoire, le chef de la conjuration. Létus le mena au camp des prétoriens, et les engagea presque malgré eux à le proclamer, moyennant une promesse de douze mille sesterces par tête. Le sénat et le peuple reconnurent avec transport un prince vraiment respectable. Il vendit, pour les largesses promises et malheureusement nécessaires, tout ce

193. Pertinax élevé à l'empire par les soldats.

que le luxe insensé de Commode avoit amassé de précieux.

Sagesse de son gouvernement.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les loix reprennent vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies ; il y a même des fonds pour les ouvrages publics : tant l'économie procure de ressources, quand on renonce aux fastueuses dépenses. Pertinax trouve le moyen d'augmenter ses revenus sans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit persuadé avec raison que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Les prétoriens l'assassinent.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence, pour se soumettre patiemment à la discipline. Un prince réformateur leur paroissoit un tyran. Létus lui-même, qui n'avoit fixé leur choix sur Pertinax qu'avec des vues ambitieuses, les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais ; ils assassinerent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, et invoquant Jupiter vengeur. Son regne de trois mois méritoit l'immortalité. Sa mort est un

de ces événemens dont le principe entraîne une longue suite de calamités inévitables.

Ils mettent l'empire à l'enchere.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats sans frein et sans honte. Ils avoient souvent donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchere. Deux acheteurs se présentent : Sulpicien, beau-pere de Pertinax, et Didius Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, au prix de vingt-cinq mille sesterces pour chaque prétorien ; et la crainte oblige le sénat de confirmer cet infâme marché.

Trois empereurs à la fois, Didius, Niger et Septime Sévere.

Au moment que Didius prenoit possession du trône avili, le peuple indigné d'un tel opprobre, jeta les yeux sur Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation. On l'invite à venger et à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur ; les provinces d'orient le reconnoissent. S'il avoit usé de diligence, tout lui assuroit un succès facile ; mais tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux competiteur profite des conjonctures. Les légions d'Illyrie étoient sous les ordres de Septime Sévere, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité et d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le désir

de le venger, il se fait proclamer lui-même, sans paroître demander l'empire. Voilà trois empereurs à la fois, dont le titre émane des soldats.

Sévere marche à Rome, et se délivre de Didius.

Sévere marche vers Rome. Il ne trouve aucune résistance ; car l'Italie ne connoissoit plus la guerre, les troupes gardant les frontieres de l'empire, et les prétoriens étant moins des soldats que des satellites. Didius consterné offre de partager le pouvoir suprême. Le sénat lui donne en effet pour collegue son ennemi. Sévere ne vouloit point de partage. Les prétoriens qu'il avoit gagnés, abandonnent Didius ; bientôt le sénat condamne Didius : il est exécuté, en criant, *quel crime ai-je commis ?* Cet imbécille vieillard, après avoir marchandé et acheté l'empire, se croyoit sans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de barbarie en soixante-six jours de regne. Du reste, il faut l'avouer, la coutume fait souvent une telle illusion, qu'elle efface jusqu'aux idées les plus lumineuses de la morale. En voyant les largesses que chaque nouvel empereur prodiguoit par intérêt aux soldats, on ne s'habituoit que trop à regarder comme vénale la souveraineté même. Et de quoi peut-on rougir, dès que l'argent paroît conférer tous

Didius exécuté.

les droits? Si de tels exemples ont de quoi pervertir les peuples entiers, la contagion est terrible pour les particuliers opulens.



SEPTIME SÉVERE.

193. Septime Sévere reçoit mal les sénateurs, et il casse les prétoriens.

ON craignoit Sévere à Rome, et ce n'étoit pas sans raison. Le sénat lui envoya des députés. Avant de leur donner audience, il les fit fouiller indignement. Il les reçut au milieu de ses gardes; mais en les congédiant, il leur distribua des largesses. Tous ceux des prétoriens qui avoient eu part au meurtre de Pertinax, furent envoyés au supplice. Sévere cassa les autres, et les bannit de Rome pour toujours. Il choisit dans ses légions les meilleurs soldats, pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes. Sage politique, sur-tout si l'on avoit pu extirper la dépravation des autres troupes. Nous verrons dans l'histoire moderne plus d'un prince affermir le trône par le même coup d'autorité.

Il jure de ne point faire mourir de sénateur, mais ne tient point parole.

L'empereur ayant fait son entrée à la tête d'environ soixante mille hommes, se rendit au sénat, exposa les motifs de sa conduite, annonça un-

gouvernement équitable et modéré, jura même de respecter la vie des sénateurs. Il voulut que l'on décidât par un décret, qu'il ne lui étoit pas permis d'en mettre un à mort, sans le consentement du sénat, et qu'en cas d'infraction de ce décret, il seroit déclaré ennemi public. Mais si les principes du pouvoir arbitraire, ou du despotisme, n'avoient pas encore pris racine, le pouvoir de l'épée rendoit aisément le souverain maître des loix. Sévere se souilla pendant son regne du sang d'une foule de sénateurs. Quelle différence entre les promesses d'un Titus, et celles d'un prince dont la premiere regle est l'intérêt !

194. Niger vaincu et tué en Asie.

Les affaires de Rome ainsi terminées promptement, il passa en Asie, où Niger avoit un parti considérable. Trois batailles gagnées par ses généraux, l'une à Cisique, l'autre à Nicée en Bithynie, la troisieme près de Nissus en Cilicie, lui assurerent la possession de l'empire. Niger se trouva aux deux dernieres ; il perdit vingt mille hommes à celle de Nissus, et fut tué dans sa fuite. Sévere ne combattit point. On peut observer qu'il en étoit des légions asiatiques, comme des peuples même de cette contrée : amollies par le poison du luxe, elles n'oppo-

soient en général qu'une foible résistance aux légions de l'Europe, mieux disciplinées et endurcies à la fatigue. Byzance, après un siege de trois ans, se rendit à discrétion. Le vainqueur se montra par-tout cruel, comme il n'arrivoit que trop souvent dans les guerres civiles.

Sévere se défait d'Albin qu'il avoit créé César.

Son ambition demandoit une autre victime. Avant que de quitter Rome, il avoit donné le titre de César à Albin, commandant de la Grande-Bretagne, qui pouvoit lui disputer le trône ; et par cette association simulée, il avoit prévenu ses entreprises. Tranquille du côté de l'Asie, il ne pense qu'à se défaire d'Albin. Il lui ôte les prérogatives de César, il l'irrite pour avoir un prétexte de l'écraser. Ce général, voyant sa perte résolue, se fait proclamer empereur, et prend la route d'Italie. Sévere marche contre lui, remporte une victoire décisive entre Lyon et Trévoux. Albin se tue. L'empereur, après avoir insulté à son cadavre, envoie sa tête avec une lettre foudroyante, par laquelle il reproche à la compagnie son affection pour un rival qu'il s'étoit associé lui-même. La terreur lui paroissoit donc préférable au respect qu'inspire l'équité !

197.

Mort d'Albin.

Sévere se

Cette victoire fut suivie de terribles

livre à la cruauté, en flattant le peuple et les soldats.

exécutions. Loin de brûler les papiers d'Albin, à l'exemple d'autres généraux victorieux, il y chercha curieusement les noms de ses amis. Vingt-neuf, ou, selon Spartien, quarante-un sénateurs, furent immolés aux soupçons et à la vengeance. Les honneurs divins, que Sévere fit rendre à Commode, furent peut-être un plus grand outrage pour le sénat. Mais en même tems les spectacles, les profusions, la licence, attacherent le peuple et les soldats au gouvernement. L'empereur ne craignit point de retourner en Asie, où les Parthes remuoient. Il y passa quelques années; il y eut quelques succès inutiles. Les Arabes lui firent lever deux fois le siege d'Atra, ville qui avoit résisté à Trajan. Toutes ces expéditions ne peuvent nous intéresser.

Plautien le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibere.

Avec un génie peu différent de celui de Tibere, défiant, rusé et cruel, Sévere tomba aussi dans le piege de la flatterie: il avoit un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, le gouvernoit avec empire, et abusoit insolemment de son pouvoir. Plus maître de l'état que le prince, il commandoit les supplices, il s'enrichissoit par les rapines; il étaloit tout le faste, toute l'arrogance d'un favori sans

mœurs et sans retenue. Un officier de justice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire sur le bureau, répondit : *je ne le puis sans l'ordre de Plautien.* Ce ministre, comblé d'honneurs, préfet du prétoire, consul, maria sa fille à Caracalla, fils ainé de Sévere, qui avoit déja le titre d'Auguste. Suivant Dion Cassius, témoin oculaire, mais historien crédule et médiocrement judicieux, quoique sénateur, les présens qu'il fit à sa fille auroient suffi pour cinquante reines.

Chûte et mort de ce favori.

Un si brillant mariage fut l'occasion de sa perte ; tant les grandeurs de l'ambition penchent vers le précipice. Caracalla détestoit le ministre, détestoit une épouse qu'il n'avoit prise que par force. Il concerte une délation contre Plautien, et le fait paroître coupable. L'empereur mande ce favori, lui reproche doucement son ingratitude. Tandis qu'il veut se justifier, le jeune prince en fureur se jette sur lui, le désarme, le fait tuer par un soldat, en présence de Sévere.

208.
Caracalla et Géta, méchans fils de l'empereur.

A ce trait, on peut juger du caractere violent et farouche de Caracalla. Une haine irréconciliable régnoit dès l'enfance entre lui et Géta son frere, l'un et l'autre livrés au vice et à tous les excès de la débauche. Les valets

de cour, des gladiateurs, des histrions, leur unique société, les corrompoient de plus en plus. Sévere ne pouvant rien sur eux par les remontrances, n'ayant même rien gagné en punissant trop tard les corrupteurs, espéra qu'en menant ses fils à la guerre, il les retireroit du désordre. Les Bretons septentrionaux avoient pénétré dans la province romaine, et y faisoient de grands ravages. Il saisit cette occasion avec d'autant plus d'ardeur, que la vieillesse et la maladie n'affoiblissoient point en lui l'amour de la gloire. A travers des difficultés terribles, continuellement harcelé par les barbares, sans pouvoir les combattre en corps d'armée, il pénétra jusqu'au nord de l'île. Mais cette expédition, qui lui coûta cinquante mille hommes, ne lui valut qu'un morceau de terre. Il recula un peu les frontieres de la province, il construisit un nouveau rempart entre les golfes de Forth et de Clyde. Les jeunes Augustes, car Géta avoit aussi obtenu ce titre, ne furent pas moins vicieux ni moins ennemis qu'auparavant.

Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de succès.

Tandis que l'empereur faisoit un traité avec les Bretons, Caracalla, en présence des deux armées, s'avance pour commettre un parricide. On l'arrête

Il pardonne à Caracalla, qui a voulu l'assassiner.

par de grands cris. Sévere acheve tranquillement son ouvrage. Il fait venir ensuite dans sa tente le prince dénaturé et lui présentant une épée devant Papinien, préfet du prétoire : « si vous » êtes résolu, lui dit-il, d'être le meurtrier de votre pere, exécutez ici » votre dessein ; ou si vous n'osez répandre vous-même mon sang, ordonnez à Papinien de le faire. Vous » êtes son empereur : il obéira. » Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monstre, insensible aux remords, forma une conspiration l'année suivante, pour détrôner l'empereur, qui punit les séditieux et épargna encore son fils.

Sévere, déja malade, ne put résister à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *j'ai été tout, et tout n'est rien.* Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres, et dit à cette vue : *tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute qu'ayant fait lire à ses enfans, dans Salluste, le discours de Micipsa mourant à ses fils et à Jugurtha, il s'en appliqua ces paroles : *je laisse à mes fils un empire, puissant, s'ils ont de la vertu ; foible, s'ils sont méchans.* Cependant Dion lui fait débiter aux deux princes la maxime la plus tyranique : *enrichissez*

211. Mort de Sévere.

Maxime qu'il donnoit à ses deux fils.

les soldats ; ne vous embarrassez pas des autres. Il mourut à York (*Eboracum*) dans la soixante-sixieme année de son âge. Ses vices étoient mêlés de vertus et de grands talens ; caractere équivoque, où le bien et le mal forment un contraste singulier. Il aimoit les lettres, et avoit écrit en latin les mémoires de sa vie.

Tertulien et autres auteurs.

Tertulien écrivit sous ce regne sa fameuse Apologie des chrétiens, alors persécutés en vertu des anciennes loix. « Nous remplissons, dit-il, vos villes, » vos bourgades, votre sénat, vos ar- » mées : nous ne vous laissons que vos » temples et vos théatres. » Ce mot ne laisse aucun doute sur les progrès du christianisme. Diogene de Laërte, Philostrate, Solon, et d'autres écrivains du même tems, ainsi qu'Athénée, contemporain de Commode, prouvent en général par leurs écrits la décadence du goût. Le tems étoit venu, où les génies manquoient d'émulation et de culture, où les bons modeles étoient négligés, où l'on tomboit dans un engourdissement peu éloigné de la barbarie.

Décadence du goût.



CARACALLA ET *GETA. -- MACRIN.*

LORSQUE Sévere voulut s'associer son fils aîné, alors connu sous le nom de Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurele-Antonin ; nom trop respectable pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* s'est-il perpétué dans l'histoire. Géta régna d'abord conjointement avec son frere. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour, tous deux, malgré une apparence de réconciliation, se tendant des pieges, ils formerent un projet de partage, tel qu'on l'exécutera dans la suite. L'aîné devoit avoir l'occident, et le cadet l'orient. Leur mere Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les esprits ; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

211. Caracalla et Géta regnent ensemble, et se détestent.

Caracalla fait assassiner son frere entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens ; il leur déguise son crime ; il leur accorde d'immenses largesses : il est reconnu seul empereur. Environné de ses gardes, il passe au sénat, se justifie comme il peut, et con-

212. Le premier assassine son frere.

sent à l'apothéose de son frere, en disant, selon le récit de Spartien : *qu'il soit dieu, pourvu qu'il soit mort.* Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de se donner un air de clémence : comme s'il étoit possible d'effacer le souvenir de tant de fureurs atroces, et de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

Il commet d'horribles cruautés.

On ne tarda guere à juger par les faits, de cette clémence. Tous les amis de Géta furent massacrés. Vingt mille personnes, s'il faut en croire Dion, furent enveloppées dans le carnage.

Meurtre de Papinien.

Les plus illustres sénateurs tomberent sous la hache du bourreau ; entr'autres, Papinien, que Sévere avoit fait préfet du prétoire. Ce jurisconsulte fut toujours si révéré, qu'une loi de Valentinien III ordonne de suivre son sentiment en cas de partage. L'empereur lui avoit demandé une apologie pour le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuse : *on ne justifie pas un parricide aussi aisément qu'on le commet ; et c'est un second parricide que de diffamer un innocent, après lui avoir ôté la vie.* Une fille de Marc-Aurele, Pompéien son petit-fils, le fils de Pertinax, un cousin germain de Caracalla, sont

comptés parmi les victimes de la tyrannie.

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. Fausse monnoie, rapines, extorsions de toute espece, c'est la moindre chose dans les atrocités de ce regne. La substance des peuples étoit destinée aux soldats ; car le tyran n'avoit qu'eux pour le soutenir. Sa mere lui représentant un jour, qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *tant que j'aurai cela*, répondit-il en portant la main à son épée, *l'argent ne me manquera point.* Il donna le droit de cité à tous les sujets de l'empire, parce que les citoyens payoient des droits que ne payoient pas les étrangers. Ainsi un intérêt sordide acheva de confondre les Romains avec tout ce qu'il y avoit de vil et de barbare dans les provinces de l'empire.

Il ne ménage que les soldats.

Droit de cité accordé à tous les sujets.

Les expéditions militaires de l'empereur ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre, au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne, et qu'il persécuta les péripatéticiens en haine d'Aristote, ridiculement soupçonné d'avoir eu part à la mort de ce heros. S'imaginant marcher sur ses traces, il parcourut une grande partie des provinces, non en général,

Expéditions ridicules de Caracalla.

mais en soldat, ou plutôt affectant de vivre en soldat. Les Gaules, la Germanie, l'Asie, l'Afrique, furent témoins de sa lâcheté et de ses violences, le craignirent et le mépriserent. Il acheta la paix avec les Germains ; il prit des Gaulois un habillement nommé *caracalle*, d'où lui est venu son nom ; il se décora du titre de Parthique, sans avoir vaincu, ni même vu les Parthes ; il extermina par trahison les Alexandrins, pour se venger d'une raillerie. Le nouvel Alexandre fut par-tout Caracalla.

217. Macrin le tue et prend sa place.

Il vouloit se défaire de Macrin, préfet du prétoire, homme de fortune, né en Mauritanie, qui, à force d'étude et de travail, s'étoit retiré de l'état obscur où sa naissance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, et le prévint. Il fit assassiner l'empereur. Dissimulant son crime, il se fit proclamer par les troupes, et bientôt reconnoître par le sénat. Autant Caracalla étoit abhorré des citoyens, autant étoit-il chéri des soldats, auxquels il prodiguoit ses trésors. Macrin, pour adoucir leurs regrets, lui fit décerner l'apothéose. On avoit déja déifié tant de monstres !

L'usurpateur méprisable et odieux.

Cet usurpateur ne jouit pas longtems de sa fortune. D'un côté, il se rendit méprisable, en donnant de gros-

ses sommes à Artaban, roi des Parthes, et en se livrant aux délices d'Antioche; de l'autre, il se rendit odieux, en affectant de couvrir par son faste et ses hauteurs la bassesse de son origine. Enfin, il ne put satisfaire les troupes, accoutumées à d'immenses largesses, et qui n'obéissoient plus qu'à ce prix. Le mal étoit sans remede. Une trop longue expérience avoit appris qu'on faisoit tout avec l'épée, et qu'on n'étoit rien sans elle.

218. Mæsa fait proclamer Héliogabale son petit-fils.

Une femme ambitieuse, Mæsa, sœur de l'épouse de Sévere, fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Héliogabale, son petit-fils, prêtre du soleil, parent de Caracalla. Elle n'eut pas de honte de semer le bruit, qu'Héliogabale étoit né d'un adultére de sa fille avec cet empereur; elle corrompit par ses libéralités une légion campée près d'Emese en Phénicie, lieu de sa naissance. Cette légion reçoit Héliogabale et le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin contre les rebelles, se joignent à eux. Il est lui-même vaincu, après avoir fait déclarer son rival ennemi public. Il se sauve d'Antioche, traverse en fuyant l'Asie mineure : on le prend, on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.

HÉLIOGABALE.

218. Héliogabale est un monstre.

Les Caligula, les Néron, les Domitien semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans, ou plutôt Héliogobale semble ne monter sur le trône que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend tous les titres de la puissance souveraine, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste et de Marc-Aurele, tandis qu'il n'a dans l'esprit que de l'ineptie, et dans le cœur que de la bassesse et des vices infâmes.

Il assassine Gannys son gouverneur.

Avant son départ d'Asie, non content d'avoir fait mourir les plus illustres partisans de Macrin, il tue de sa main Gannys, son propre gouverneur, à qui il étoit sur-tout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutycien, vil bouffon, et il accumule sur sa tête les premieres dignités. Il dédaigne l'habillement romain, y substitue la soie et la broderie d'or, enfin tout ce qu'un luxe efféminé peut offrir de voluptueux et de superbe. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mæsa son aïeule,

aïeule, qui opine comme membre de la compagnie, exemple unique dans cette histoire. Il établit un sénat de femmes, pour prononcer sur les modes, les voitures, et sur d'autres bagatelles semblables. Il change d'épouse chaque année : il se marie comme femme à un esclave, auquel il donne tout pouvoir, et se plonge publiquement dans de si horribles débauches, qu'on ne peut même en supporter le récit. Quand les historiens auroient beaucoup exagéré, de pareilles exagérations ne tombent jamais que sur un monstre.

Il crée un sénat de femmes.

Ses débauches.

Une superstition insensée comble la mesure de ces excès abominables. Héliogabale profane, dépouille tous les temples, en faveur du dieu Syrien, dont il étoit le pontife, et dont il veut élever le culte sur les ruines de celui même de Jupiter. Il fait venir de Carthage la statue d'une déesse, pour la marier à son Dieu, et ce mariage lui coûte des sommes immenses. Il immole, dit-on, des enfans à sa divinité favorite, se soumet à la circoncision en son honneur, ne voit rien de plus grand que d'exercer son sacerdoce ; en un mot, il devient ridicule aux yeux des uns, sacrilege aux yeux des autres, par ces bizarres superstitions.

Ses superstitions.

Comme on prévoyoit qu'il ne régne-

222.

Il est assassiné

roit pas long-tems, on lui avoit fait adopter son cousin Alexien, connu sous le nom d'Alexandre Sévere. Le nouveau César fut bientôt l'objet de sa fureur ; il tenta plusieurs fois de l'assassiner. Les prétoriens se révolterent pour Alexandre, et tuerent Héliogabale avec sa mere Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'est le treizieme empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ses successeurs finiront de même. L'ambition ne cessera pourtant jamais d'aspirer à cette place, ni la tyrannie, d'y provoquer la vengeance des hommes. Nous voyons aujourd'hui le despotisme chez les Turcs, mais nous n'y voyons point de regne si affreux. Les Turcs ont des mœurs, les Romains en général n'en avoient plus. On ne peut trop insister sur cette cause, une des principales, sans doute, de l'état heureux ou malheureux des nations. Quiconque aime ses enfans et sa patrie, en sentira mieux que la vertu doit fixer ses premiers soins. Puissent les gouvernemens apprendre aussi par l'histoire, qu'il faut rendre les hommes vertueux, pour avoir des sujets dignes de servir le prince et la patrie !



ALEXANDRE SEVERE.

222. Alexandre commence bien, malgré sa jeunesse.

ALEXANDRE, âgé seulement de treize ans, étoit plus qu'un autre, exposé à la séduction, et par sa jeunesse, et par la puissance impériale. Mais un bon naturel, cultivé avec soin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Mæsa son aïeule, et Mamée sa mere, le garantirent des pieges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Elles lui formerent un conseil de seize sénateurs respectables ; les célebres jurisconsultes Ulpien et Paulus furent du nombre. Les loix devoient donc enfin reprendre leur autorité, ou plutôt paroître la reprendre ; car elles ne regnent véritablement que lorsqu'elles ont de l'empire sur les ames.

Ses vertus.

Toutes les vertus des bons princes, justice et clémence, modération et fermeté, bienfaisance et économie, zele et sagesse, on les trouve dans le gouvernement d'Alexandre. Il suffit de dire qu'il avoit sans cesse devant les yeux cette maxime consacrée par la religion chrétienne. *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent.*

Il donne

Il manqua sans doute à la saine po-

trop de puissance au préfet du prétoire.

litique, en voulant que les préfets du prétoire fussent sénateurs. Leur charge, déja trop considérable, réunissoit le pouvoir civil avec le militaire. Ils jugeoient au nom du prince ou avec lui, les causes les plus importantes. L'empereur fit ce changement, afin que les sénateurs n'eussent pas pour juges des chevaliers. Le sage Ulpien étant alors préfet du prétoire, son mérite fit peut-être perdre de vue ce qu'on devoit craindre de ses successeurs.

Licence des prétoriens.

L'habitude d'une licence effrénée avoit rendu les prétoriens indisciplinables. Ils se mutinoient continuellement, parce qu'on essayoit de les réformer. Ulpien, l'ami, le ministre d'Alexandre, fut immolé dans une de leurs séditions. L'historien Dion, qui venoit de commander en Pannonie, devint l'objet de leur haine, par le zele qu'il avoit eu pour sa discipline. Ils oserent demander sa tête. Leur insolence ne servit d'abord qu'à lui procurer de nouveaux honneurs. Alexandre le fit son collegue de consulat, mais il lui conseilla cependant de s'absenter. Le consul se retira en Bithynie, son pays natal, tant la licence militaire mettoit d'entraves au gouvernement.

Artaxerxès rétablit l'em-

Une grande révolution changeoit la face de l'orient, et intéressoit les Ro-

mains. L'empire des Parthes, établi par Arsace, l'an de Rome 502, s'étoit constamment soutenu, malgré les secousses que lui avoient données quelquefois les conquérans de l'univers. Les Parthes pouvoient se glorifier d'être invincibles. Tout-à-coup ils disparurent, comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros Persan, pénétré de l'ancienne gloire de sa patrie, ambitionnant de relever le trône de Cyrus, se révolta contre Artaban, dernier roi des Parthes, remporta sur lui trois victoires, et le tua. Enfin il se rendit maître de l'empire des Arsacides, qui subsistoit depuis quatre cents soixante et quinze ans, et qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces. Le nom des Perses sortit de l'obscurité, où les vicissitudes humaines l'avoient plongé, après tant de siecles de grandeur. Ne doit-on pas expliquer ce phénomene, en disant que les Perses ne faisoient plus qu'un même peuple avec les Parthes; que les guerres de Rome avoient aiguisé leur courage, et que tout se réduit presque au changement de nom?

pire des Perses.

Les Parthes disparoissent.

Enflé de sa puissance et de ses succès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains. Il revendiquoit la Mésopotamie, la Syrie, toute l'Asie

Il revendique les provinces conquises par les Romains.

mineure jusqu'à la mer Egée, comme conquises par Cyrus, et dépendantes de son empire. On est étonné de voir élever de pareilles prétentions sur un titre que les siecles avoient anéanti ; mais quel titre ne suffit pas aux conquérans ambitieux ? et s'ils alleguent des prétextes, n'est-ce pas toujours sur la force qu'ils fondent leur droit réel ? Les Romains n'avoient guere connu de droit plus légitime : on tournoit enfin contre eux le même fléau dont ils avoient écrasé tant de nations.

232. Alexandre va l'attaquer et rétablit la discipline.

Alexandre marcha contre les Perses. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant. *Bourgeois*, cria-t-il, *retirez-vous, et quittez les armes*. Les mutins obéirent. Peu de tems après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéramens de la bonté et de la douceur. Sa conduite auroit eu les plus grands succès, si tout n'avoit dégénéré.

Contradictions des historiens.

Selon Hérodien et tous les auteurs orientaux, Alexandre fut entiérement vaincu par les Perses ; au lieu que, selon Lampride, il remporta sur eux une victoire complete. Ce dernier rapporte un discours de l'empereur au sénat, qui suppose que l'ennemi avoit sept cents éléphans, dix-huit cents chariots

armés de faux, cent vingt mille hommes de cavalerie, sans compter le reste, et que cette armée avoit été taillée en pieces. Il assure avoir tiré ce discours des registres du sénat. La plupart l'en croient sur sa parole, malgré les témoignages contraires. Mais, et Lampride, et Hérodien, et Capitolin, et Eutrope, et en général les écrivains de l'histoire *Auguste*, sont si pleins de bévues, de contradictions, de mensonges, qu'il est difficile de s'en rapporter à l'un ou à l'autre. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les mauvais historiens.

Guerre de Germanie.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient les Gaules. Il triompha des Perses; il prit aussitôt la route de Germanie. Dès le commencement de cette malheureuse expédition, il éprouva combien la vertu a peu d'empire sur des soldats ennemis de la regle, et exercés aux cabales séditieuses.

235. Maximin, d'origine barbare veut détrôner Alexandre, et le fait assassiner.

Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, simple pâtre dans sa jeunesse, devenu soldat sous le regne de Sévere, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie. Sa taille gigantesque,

sa force prodigieuse, son courage, sa vigilance, son exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à sa fortune. Ce barbare (il méritoit encore ce nom) osa porter ses vues jusques sur le trône. Il fomenta l'esprit de révolte, dont les soldats étoient toujours animés; il leur dépeignit Alexandre comme un prince lâche, gouverné par une femme, car sa mere ne le quittoit point; il les fit soupirer pour les largesses qu'amenoient toujours les changemens d'empereur; enfin il commit par leurs mains un parricide exécrable. Le vertueux Alexandre fut égorgé, n'ayant que vingt-six ans.

Vénération d'Alexandre pour les grands hommes.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre (preuve certaine du mérite) étoit si profonde, qu'il leur rendoit une espece de culte dans son palais. Il y honoroit Jesus-Christ parmi les sages; mais il lui associoit Apollonius de Tyane.

Il ne vouloit pas qu'on vendît les charges.

Un de ses principaux soins fut toujours de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes. Les vendre lui paroissoit une chose détestable. *Quiconque achete*, disoit-il, *vend à son tour; et l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter*. Il n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espece de

brigands de cour, qu'on appeloit *vendeurs de fumée*. Ces derniers trafiquoient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince, et extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

Vendeurs de fumée.

Nous touchons au tems malheureux où l'esprit humain, sans culture, sans jugement, privé du flambeau de la science, paroîtra privé de la raison même. Les loix vont tomber dans le chaos; le fer décidera de tout, la barbarie augmentera sans cesse par les succès des barbares. Les grands jurisconsultes disparoissent. Après Papinien, Ulpien, Paulus, Modestin, disciple d'Ulpien, la jurisprudence s'éclipse comme la philosophie, le goût et la littérature. Dion Cassius est le dernier historien supportable de ces tems-là; si l'on doit appeler historien un esprit crédule, superstitieux, qui mêle des contes absurdes aux faits qu'il altere. Une grande partie de son ouvrage est perdue. On y supplée par celui de Xiphilin, son abréviateur, écrivain du onzieme siecle, encore moins éclairé que lui. Nous tracerons rapidement le tableau de ce que l'histoire peut fournir d'intéressant au milieu de la confusion et de l'ignorance.

On tombe dans l'ignorance.

Derniers jurisconsultes.

Dion Cassius et Xiphilin.

SUCCESSEURS

D'Alexandre Sévere jusqu'à Aurélien.

Etat affreux de l'empire pendant cinquante ans.

DEPUIS la mort d'Alexandre, dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars qui, avec ce titre, ou légitime, ou usurpé, paroissent sur la scene pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la cruauté et de la fortune. Ce qu'on appeloit l'empire romain, étoit donc alors, comme l'observe Montesquieu, « une » espece de république irréguliere, » telle à peu près que l'aristocratie » d'Alger, où la milice, qui a la puis» sance souveraine, fait et défait un » magistrat qu'on appelle dey : et peut» être est-ce une regle assez générale, » que le gouvernement militaire est, à » certains égards, plutôt républicain » que monarchique.» Le gouvernement établi par Auguste, n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres. Tâchons toujours de remonter aux principes des grandes révolutions.

Maximin, proclamé par les troupes, reconnu par le sénat qui ne pouvoit rien, porta sur le trône sa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on se souvenoit de sa naissance. Ses cruautés furent aussi-tôt suivies de conspirations. Quelques troupes nommerent un autre empereur, qu'un traître assassina au bout de six jours. Après des victoires sur les Germains, les Daces et les Sarmates, la tyrannie devint plus violente. On massacroit les grands, on fouloit impitoyablement le peuple.

235. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes.

Enfin l'Afrique se souleve. Gordien, proconsul de cette province, homme illustre, riche, généralement aimé, y est déclaré empereur avec son fils. Rome confirme son élection; le sénat déclare Maximin ennemi de la patrie; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, les attaque et les fait périr.

Les deux Gordiens.

Le sénat leur nomme deux successeurs, Maxime et Balbin, auxquels le peuple fait joindre le jeune Gordien, en qualité de César. Maximin, respirant la vengeance, approchoit de l'Italie. Tandis qu'il assiege Aquilée, les prétoriens le tuent, lui et son fils. On l'appeloit communément un Busiris, un Cyclope, et ces noms odieux n'expri-

238. Meurtre de Maximin.

moient pas toute la haine qu'inspiroit sa tyrannie.

Maxime et Balbin tués aussi.

Un gouvernement équitable commençoit à dissiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces espérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils se jeterent dans le palais, lorsque le peuple étoit assemblé à des jeux; ils saisirent Maxime et Balbin, les traînerent par les rues, en les accablant de coups et d'outrages, les massacrerent enfin avec la derniere fureur. On ne connoissoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

Mysithée gouverne sagement sous Gordien III.

Pour s'assurer l'impunité, ils emmenent dans leur camp le jeune Gordien III, âgé de treize ans, prince aimable, que le sénat et le peuple reconnurent avec joie. Ceux qui gouvernerent d'abord en son nom, eunuques courtisans intéressés, lui auroient attiré la haine par leurs injustices, s'il ne s'étoit donné un ministre habile et vertueux, dans la personne de Mysithée, préfet du prétoire, dont il épousa la fille. Cependant la guerre se rallume en orient. Sapor, successeur d'Artaxerxès, héritier de ses grands desseins, ainsi que de sa puissance,

Sapor est repoussé; Mysithée meurt.

envahit la Mésopotamie. Gordien va l'attaquer, le repousse, reprend Nisibe, qui étoit alors la principale ville du pays. Mais il perd l'auteur de ses succès, Mysithée, et il donne sa place à Philippe, à un Arabe perfide et ambitieux, né dans la bassesse, capable de s'élever, comme Maximin, par un crime atroce.

244. Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire.

Le nouveau préfet du prétoire n'a pas honte de cabaler contre son bienfaiteur. Il fait manquer les vivres aux troupes, afin de les soulever. Il insinue que c'est la faute du prince, que le prince est incapable du gouvernement; il remue si bien les esprits, qu'on oblige Gordien de le prendre pour collegue et pour tuteur. Il couronne sa trahison par le meurtre de Gordien, exécuté en secret, et il affecte d'honorer ensuite sa mémoire.

Dece, empereur; Philippe tué.

Un attentat en amenoit toujours un autre. A peine Philippe, de retour à Rome après avoir conclu la paix avec Sapor, se croit-il paisible possesseur de l'empire, que l'armée de Syrie et celle de Mésie nomment deux empereurs, Jotapien, et Marinus. Tous deux périssent. Les légions de Pannonie et de Mésie proclament Dece, qui aussi-tôt se met en marche pour attaquer son rival. Philippe est tué

avec son fils dans une bataille près de Vérone. Les auteurs ecclésiastiques le supposent chrétien. Il importeroit fort peu à la religion que ce fait douteux fut constaté. Il importe davantage aux mœurs d'observer ici que Philippe défendit les débauches contre nature. Elles étoient si publiques et si communes dans Rome, qu'Alexandre n'avoit osé les interdire. On payoit une taxe au fisc, pour avoir droit d'exercer une si horrible prostitution.

Prostitutions contre nature.

249.

Les Goths, passent le Danube.

Dece est célebre par la persécution que l'église essuya sous son regne. Les chrétiens l'ont représenté comme un tyran, les païens comme un prince digne de tous les éloges. Une irruption des Goths, peuple dont nous aurons souvent occasion de parler (*), l'obligea de prendre les armes. Priscus, qu'on croit frere de l'empereur, se joignit à ces barbares, et perdit la vie en voulant usurper l'empire. Gallus, avec les mêmes vues d'ambition, engagea Dece dans une embuscade, où l'empereur fut tué par les Goths, après un regne de deux ans.

Révoltes contre Dece.

(*) Je ferai connoître les Goths, et les autres barbares conquérans, lorsque leurs incursions auront des suites plus considérables, et qu'ils seront prêts à s'établir dans l'empire.

Gallus est tué à son tour par ses soldats, en combattant Emilien, qui lui dispute le trône. Emilien périt de la même maniere, en marchant contre Valérien, son compétiteur. Celui-ci, très-estimé jusqu'alors, honnête homme, bon magistrat, devient un foible empereur. Les barbares fondoient de tous côtés sur les provinces que les guerres civiles, la marche des armées, l'embarras des nouveaux souverains exposoient trop à leurs entreprises. Valérien, par ses généraux, remporta sur eux quelques victoires dans les Gaules et en Illyrie, mais des essaims de Scythes ravagerent l'Asie mineure, prirent Trébizonde, Chalcédoine, Nicée, Nicomédie. En même tems, Sapor fit des conquêtes, et pilla même Antioche. L'empereur, qui s'étoit transporté dans ce pays, ayant perdu une bataille, demanda la paix. Il alla en personne négocier avec Sapor, sans aucune précaution; il fut arrêté prisonnier et traité comme un vil esclave jusqu'à sa mort, pendant trois ans au moins de captivivité.

Guerres civiles.

Irruptions des barbares.

260.
Valérien prisonnier de Sapor.

La noblesse de ses sentimens éclate dans un trait d'autant plus digne d'être cité, que depuis long-tems nous ne voyons presque aucune trace de vertu. Il avoit nommé consul Aurélien, fa-

Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurelien.

meux général, mais pauvre, et hors d'état de donner les jeux et de faire les autres dépenses d'usage. Valérien ordonna que le trésor public fît tous les frais, et écrivit l'ordre en ces termes: *Nous avons nommé consul Aurélien. Sa pauvreté, par laquelle il est grand, plus grand qu'aucun autre, ne lui permettant pas de soutenir la dépense, vous lui donnerez, etc.* Paroles admirables, mais trop foibles contre des mœurs corrompues!

Sous le regne de Gallien son fils, tout est calamités et révoltes.

Gallien, fils de Valérien, déja Auguste, loin d'ambitionner la gloire de venger son pere et de le tirer de prison, se livra tout entier au goût des plaisirs et de la débauche, tandis que des maux affreux, la peste, la famine, la guerre, les révoltes, les mépris des loix, mettoient l'empire en combustion. Les événemens de ce regne forment un chaos ténébreux, où il seroit inutile de vouloir jeter quelque lumiere. Ce ne sont que ravages de barbares, que soulévemens d'armées, etc.

Empereurs proclamés en grand nombre.

On voit une foule de rebelles prendre le titre d'empereurs: Trébellius en compte jusqu'à trente; M. Crévier en réduit le nombre à dix-huit. Parmi eux on doit distinguer Postume, qui regna sept ans dans les Gaules, avec toutes les qualités d'un grand prince.

Postume.

Il repoussa les Germains, et fut, selon la coutume, assassiné par ses soldats.

Odénat et Zénobie.

Un personnage encore plus célebre est Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarasins. Ce héros attaché à l'empereur, méprisé de Sapor, ne cessa de combattre les Perses, porta même la terreur jusqu'à Ctésiphon en Assyrie, leur capitale. Gallien le créa Auguste, titre dont il partagea les honneurs avec la fameuse Zénobie sa femme. Des embuches domestiques le firent malheureusement périr. Zénobie fut soupçonnée d'y avoir eu part. Elle gouverna au nom de ses enfans, comme *reine d'Orient*, prenant toutes les marques de la dignité impériale, en exerçant toute l'autorité, mais sans être reconnue par Gallien.

268. Gallien assassiné.

Celui-ci étoit en Illyrie, pour s'opposer aux invasions des barbares, lorsqu'un Dace, nommé Auréole, homme vil et audacieux, se fit proclamer en Italie, et l'obligea de revenir sur ses pas. Marcien et Claude, deux braves capitaines, à qui il avoit laissé le commandement, repousserent les Goths ou les Scythes; car on leur donne indifféremment l'un et l'autre nom. S'étant rejoints ensuite à Gallien, ils conspirerent contre lui et le

firent assassiner. Ses cruautés et ses débauches le rendoient si exécrable, que la voix publique le chargea d'imprécations, en même tems que ses meurtriers crurent devoir lui procurer l'apothéose. Insensible à tout, dans l'ivresse des plaisirs infâmes, en apprenant que l'Egypte s'étoit révoltée, il avoit dit froidement : *Hé bien ne pouvons-nous pas vivre sans le lin d'Egypte?* et en apprenant la perte des Gaules: *La république est-elle donc perdue parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras?*

Il avoit réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats.

Le sénat en particulier ne lui pardonna point d'avoir interdit aux sénateurs le commandement militaire; innovation sans exemple. Ils s'accoutumerent cependant à préférer les paisibles fonctions de la magistrature aux dangers inséparables des armes. Ainsi commence une distinction inouie entre la robe et l'épée. Le motif de ce changement fut la crainte que les sénateurs n'eussent trop de pouvoir dans les armées; mais des aventuriers, des brigands, des barbares, se faisoient tous les jours empereurs.

Claude regne avec gloire.

Claude se montra digne de l'être, par l'usage qu'il fit de la souveraineté. On pourroit le comparer à Trajan, si son regne n'avoit pas été trop court.

Auréole, qui se soutenoit dans Milan, proposa des conditions de paix; et n'ayant rien obtenu, hazarda une bataille où il périt. Tétricus possédoit la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne. Une irruption épouvantable des Goths empêcha l'empereur de tourner ses armes contre lui. *La guerre de Tétricus*, dit-il noblement, *est la mienne : celle des Goths est la guerre de l'état.* Ces barbares, au nombre de plus de trois cents mille, après une vaine tentative sur l'Asie, avoient traversé l'Hellespont et assiégeoient Thessalonique. Selon Zonare, un corps de leurs troupes s'empara d'Athenes. Ils vouloient y brûler tous les livres. Un d'eux les en dissuada par une réflexion peut-être plus juste qu'on ne pense, quoique fausse à certains égards : c'est que les Grecs, occupés de la lecture, négligeoient la guerre et étoient faciles à vaincre. Claude arrive, les Goths s'éloignent de Thessalonique; il les poursuit vers le Danube, les atteint, les taille en pieces. On connoît peu de victoires plus mémorables. Une maladie contagieuse dont le vainqueur mourut à Sirmium, dans la troisieme année de son regne, priva l'empire d'un grand prince, qui peut-être auroit eu aussi le sort des tyrans.

Irruption des Goths en Europe.

Ils laissent les livres aux Athéniens.

Claude les défait, et meurt.

AURÉLIEN.

270. Aurélien en guerre avec les barbares.

APRÈS Claude régna Aurélien, déja connu et capable de le remplacer, du moins par les talens militaires. Il fut bientôt délivré de Quintillus, frere de Claude, que des troupes avoient proclamé empereur. Les barbares, beaucoup plus à craindre, si terribles malgré leurs défaites, qu'ils inonderent l'Italie, le battirent près de Plaisance. Il se vengea promptement, par trois victoires suivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ses murailles, de la fortifier. Il en agrandit l'enceinte jusqu'à cinquante milles : ouvrage que finit Probus. La guerre contre Zénobie l'appela en orient.

272. Zénobie le brave ; elle est vaincue et prisonniere.

Cette héroïne ambitieuse, politique, chaste, savante, instruite par le célebre Longin, avoit envahi l'Egypte, et soumis à sa domination la Cappadoce et même la Bithynie, d'où le passage en Europe étoit facile. Ses vues embrassoient l'empire romain : son courage égaloit la grandeur de ses idées. Mais la supériorité des Européens sur les Asiatiques dans la guerre,

devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chasse d'Antioche, défait son armée, à Emese, la poursuit, et l'assiege dans Palmyre, ville également forte et magnifique, fournie d'abondantes provisions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuse, et reçoit une réponse pleine de fierté. Après un long siege, la disette annonçant les derniers malheurs, Zénobie s'enfuit pour aller demander du secours aux Perses. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amene à Aurélien. Il lui reproche en colere son audace à insulter les empereurs romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui savez vaincre; Gallien et ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Mort de Longin.

Le vainqueur lui accorda la vie; mais il fit mourir Longin, comme l'auteur de la lettre qu'elle lui avoit adressée. C'est une tache pour sa gloire, que d'avoir répandu le sang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans son *Traité du sublime*. Palmyre s'étant révoltée lorsqu'il avoit déja passé le Bosphore, il revint sur ses pas, et la livra au pillage.

Tout l'empire soumis à Aurélien.

Tétricus régnoit toujours dans les Gaules, mais au milieu des séditions continuelles, qui le faisoient soupirer pour l'état de particulier. Il se jeta en

quelque sorte dans les bras d'Aurélien, se mit en son pouvoir, dès le commencement de la bataille de Châlons-sur-Marne. Alors l'empire cessa d'être démembré. Le triomphe d'Aurélien, décrit par Vopiscus, fut d'une magnificence extraordinaire. Zénobie et Tétricus y brillerent parmi les captifs. L'un et l'autre furent traités ensuite avec douceur. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, et l'opinion aussi.

Son triomphe.

Il perd sa modestie.

L'empereur après tant de succès aussi brillans que rapides, parut oublier son ancienne modestie. Il avoit refusé à sa femme un habit de soie, disant qu'il auroit honte d'acheter une étoffe au poids de l'or. Il commença lui-même à porter des étoffes d'or, couvertes de pierreries; il se para du diademe, dont aucun empereur n'avoit osé faire usage. On voit dans ses médailles les titres de *seigneur* et de *dieu*.

Largesses pour gagner le peuple.

Naturellement très-sévere, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de blé, il en fit de pain

et de vêtemens ; il en auroit ajouté de vin si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit qu'il ne resteroit plus qu'à fournir de la volaille au peuple. L'intérêt et l'ambition avoient depuis long-tems établi ces dangereuses largesses, qui rendoient le peuple avide, paresseux et insolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, et non des moyens de croupir dans la fainéantise. Aurélien disoit : *rien n'est plus gai que le peuple quand il a bien mangé.* Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contentoit pas ses caprices. Il vouloit vivre aux dépens de l'état, sans rien faire d'utile à l'état ; et ce fut une source intarissable de désordres.

Il en résultoit du mal.

En caressant ainsi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre et la justice ; il sévissoit contre le crime : il n'épargnoit point ces hommes durs, qui vexent les citoyens, sous prétexte de zele pour les droits du fisc ; il vouloit que ses propres esclaves fussent jugés par les tribunaux ordinaires ; il faisoit de sages réglemens contre les abus. On lui reproche des excès de sévérité ; mais en examinant sa conduite et la modération dont il usa envers ses ennemis, le reproche pa-

Bon gouvernement d'ailleurs.

roîtra moins l'effet d'une cruauté réelle, que de la licence de son siecle.

Orléans et Dijon, ouvrages d'Aurélien.

Après un second voyage dans la Gaule, où il rebâtit l'ancienne ville de Genabum qu'il appella de son nom *Aurélianum* (Orléans), et où il fonda Dijon, la prudence lui fit abandonner la Dace, conquête de Trajan, située au-delà du Danube. Il en transporta les habitans dans la Mésie, et le Danube devint la barriere de l'empire. Il se disposoit à venger sur les Perses les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Déja il étoit arrivé en Thrace, prêt à passer le Bosphore. Mnesthée, l'un de ses secretaires, lui étant devenu suspect, et craignant d'être puni, forma une conspiration. Le héros fut massacré. Sa mort excita la colere des soldats contre les meurtriers : on lui érigea un temple sur le lieu même.

225. Il est massacré.

TACITE. -- PROBUS, etc. jusqu'à DIOCLÉTIEN.

L'armée et le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur.

SOIT que la fermeté et les victoires d'Aurélien eussent imprimé la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son regne à se tenir dans les bornes du devoir, soit plutôt qu'aucun

cuns des prétendans à l'empire ne pût entraîner ses suffrages, et que les principaux officiers eussent trempé dans une odieuse conspiration ; les soldats, par une espece de prodige, renvoyerent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emporterent plus de six mois, et personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin, le sénat élut Tacite, un de ses membres, vieillard plein de vertus, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

Tacite regne en prince vertueux.

Le premier soin de ce prince fut de rétablir le sénat dans son ancienne majesté. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de faire des loix, de nommer les proconsuls, de juger en dernier ressort ; il le regardoit comme l'arbitre de la paix et de la guerre. Ce corps espéra que le changement seroit durable : tant les corps, ainsi que les particuliers, aiment à se repaître de trompeuses espérances. Tacite, ayant demandé le consulat pour son frere, essuya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction : *ils connoissent le prince qu'ils ont choisi.*

Son respect pour l'historien Tacite,

Il ordonna que toutes les bibliotheques fussent fournies des ouvrages du

et pour les bons empereurs.

grand historien dont il portoit le nom, et dont il se glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zele de bon prince ; puisque rien n'est plus propre que ces ouvrages, à inspirer l'horreur du vice et de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs divinisés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment respectables. Un plaisant dit avec assez de raison, que tous leurs noms pouvoient se graver sur la pierre d'une bague.

276.
Il est assassiné.

Pendant l'interregne, les Goths ou Scythes avoient inondé l'Asie. L'empereur alla en personne les attaquer, et les dissipa. Malheureusement il avoit mis en place un de ses parens, qui ne le méritoit point, et qui fut assassiné pour ses violences. Les assasins ne crurent pouvoir se dérober au supplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuerent Tacite lui-même, malgré ses vertus.

Probus lui succede, et mérite l'empire.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le sénat, après la mort d'Aurélien, étoit le fruit des circonstances, et non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs ; Florien, frere du dernier, et Probus, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obscurité, mais digne de succéder aux Trajans. *Pen-*

sez-y bien, dit-il aux soldats ; *vous serez mécontents de votre choix*, *je ne sais pas vous flatter*. Les soldats n'eurent point d'égard à ses remontrances. Peu de tems après ceux de Florien se repentant de l'avoir préferé à ce grand homme, le tuerent, et se soumirent avec ardeur.

Alors Probus écrit en termes respectueux au sénat, lui représente l'état des choses, et ajoute : « c'est à vous » de juger si je suis digne de l'empire ; » je vous prie d'en ordonner tout ce » que vous jugerez convenable. » Reconnu sans peine par le sénat, il le traite comme avoit fait l'empereur Tacite, lui laissant pleine autorité pour le civil, et se réduisant presque au commandement militaire. Le sénat respecté.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares sortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, remplissoit la Gaule de sang et de ravages. L'empereur les en chassa, et leur imposa des conditions fort dures. Il exigea des otages et un tribut ; il enleva leurs bestiaux, il se réserva seize mille hommes de leur jeunesse, qu'il eut soin de distribuer en divers corps et en diverses provinces. Tirer du secours des barbares, *pourvu qu'on le sente*, *et qu'on ne l'apperçoive pas*, Les Germains chassés de la Gaule.

c'étoit sa politique. Mais c'étoit le moyen d'apprendre l'art militaire aux barbares.

Absurdité de Zosime.

Remarquons en passant une absurdité de Zosime, historien grec, contemporain de Théodose. Selon lui, les Romains manquant de vivres, il leur tomba une pluie de blé mêlé avec l'eau, dont ils firent une provision de pain suffisante. Plus on s'éloigne des siecles de la bonne littérature, plus l'histoire est défigurée par les fables.

282. Probus périt dans une sédition.

Tantôt en Europe, tantôt en Asie, Probus travailla sans cesse à réprimer les barbares ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre usurpateurs succomberent dans leurs entreprises. Le calme fut rétabli par-tout. Les soldats furent employés en tems de paix à des ouvrages utiles; mais leur esprit séditieux ne fut pas domté. Le prince leur faisant creuser un canal, et dessécher des marais, près de Sirmium, sa patrie, ils le tuerent dans une sédition.

Vignes plantées.

C'est à lui que la France, l'Espagne et la Hongrie sont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter : Probus le permit à ces trois peuples. La nature semble quelquefois n'attendre qu'une bonne loi, pour produire des trésors.

Carus regne

L'armée donna l'empire à Carus,

né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au sénat : « vous devez vous » réjouir de ce qu'on a fait empereur » un membre de votre ordre, et un » citoyen de votre ville : nous tâche- » rons de paroître plus digne de votre » estime que des étrangers. » En effet, Claude, Aurélien et Probus, sortis de l'Illyrie, n'étoient pas regardés comme Romains. Leur mérite n'en devoit paroître que plus grand ; et c'eût été beaucoup pour Carus de l'égaler. Le tems lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, et poussé vivement les Perses, il mourut dans sa tente, ou brûlé par le tonnerre, comme le bruit en courut, ou assassiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraisemblance. peu de tems.

Ses deux fils Carin et Numérien, qu'il avoit créé Augustes, lui succéderent sans élection. Le second périt d'abord, et Aper fut soupçonné d'un nouveau meurtre. Dioclétien élu empereur le tua de sa propre main en présence de l'armée. Une druidesse avoit, dit-on, prophétisé que Dioclétien parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un sanglier : il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin avoient certainement

284. Dioclétien parvient à l'empire.

mieux servi Dioclétien, que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Mésie supérieure, et auroit été pleinement victorieux, si les officiers, dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient saisi l'occasion de se venger. Ils l'assassinerent.

DIOCLÉTIEN et MAXIMIEN. CONSTANCE - CHLORE et GALÉRIUS.

284. Quelle idée on doit avoir de Dioclétien.

DIOCLÉTIEN, Dalmate par sa naissance, avoit été, selon quelques historiens, esclave et affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Il commandoit sous Numérien, en qualité de *comte des domestiques*, les gardes qui composoient la maison de l'empereur; car les prétoriens, si redoutables par leurs continuelles révoltes, ne servoient plus qu'à l'armée, ou gardoient seulement l'extérieur du palais. Aux talens militaires, il joignoit le génie, la politique et des vertus. On jugera par ses actions, si le reproche de tyrannie, que lui ont fait les auteurs ecclésiastiques, n'est point suspect de partialité, et s'il y a autant de justice

que de zele dans les invectives contre ce prince. Dès le commencement de son regne, il donna la plus grande preuve de modération, puisqu'après une guerre civile, victorieux et tout-puissant, il n'ôta ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partisan de son rival.

Sa modération.

286.

Il s'associe Maximien.

Comme l'empire étoit attaqué et pressé de toutes parts, en orient et en occident, Dioclétien crut avoir besoin d'un appui pour le défendre. Il s'associa Maximien, né de parens obscurs dans la Pannonie, mais grand capitaine, malgré son caractere féroce. Un tel collegue ne lui fut point redoutable; tant il sut, par sa prudence, le diriger et le contenir. Maximien chassa de la Gaule ces terribles Germains, dont les incursions se renouvelloient sans cesse. Dioclétien n'eut pas moins de succès contre les Perses et les peuples barbares. Cependant, les périls renaissant toujours après les victoires, il pensa que deux Césars qui commanderoient chacun une armée, avec le droit de succession à l'empire, serviroient également et à repousser les les ennemis, et à réprimer les séditieux. Constance-Chlore et Galérius furent décorés de ce titre; l'un petit-neveu de Claude II, estimable par ses quali-

Il crée aussi deux Césars, Constance-Chlore et Galérius.

tés personnelles ; l'autre, Dace, de vile origine, et ne connoissant d'autre vertu que la valeur. Le premier eut pour département la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne ; le second, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grece. Les empereurs sans partager l'empire, qui semble avoir été un sous deux chefs, avoient partagé entr'eux l'inspection des provinces : Maximien gouvernoit l'occident, et Dioclétien l'orient.

Inconvéniens de ce systême de gouvernement.

Quoique ce nouveau systême eût des avantages dans les circonstances actuelles, quels inconvéniens n'entraînoit-il pas ? Outre la jalousie, les discordes, presque inévitables entre plusieurs princes égaux, l'autorité s'affoiblissoit en se partageant. Une seule tête ne conduisoit plus le corps ; les provinces s'accoutumoient à ne plus se regarder comme parties du grand tout. D'ailleurs, autant de princes, autant de cours. Chacun avoit ses officiers entretenus aux frais du public.

Impôts multipliés.

Les impôts devoient donc se multiplier et le trésor s'épuiser. Lactance dit en déclamateur, qu'il y avoit plus de personnes à payer que de contribuables. En rabattant beaucoup de sa proposition, on trouve encore de quoi trembler pour les peuples. Ainsi,

quand les maux publics sont extrêmes, un remede n'est souvent qu'un nouveau mal.

Thermes et autres constructions de Dioclétien.

Le faste de Dioclétien, et sa passion de bâtir, furent une autre source de dépenses. Ses thermes dont les restes subsistent à Rome, comparés par Ammien à l'étendue d'une province, surpassoient réellement en grandeur les villes ordinaires. Nicomédie, son séjour habituel, devenoit une seconde Rome par la somptuosité des édifices. Les finances pouvoient être mieux employées dans les besoins de l'empire.

Succès malgré les abus.

Cependant tout réussit. Julien et Achillée, deux usurpateurs, furent abattus. A la vérité, Dioclétien abandonna un vaste pays en Egypte, au-dessus d'Eléphantine, mais les frais de garnison y surpassoient le produit qu'on en tiroit. Constance-Chlore soumit la Grande-Bretagne, où Cavalcarus et ensuite Allectus avoient usurpé le titre d'Auguste. Il reprit le pays des Bataves dont les Francs s'étoient emparés. Enfin, il releva quantités de villes, et rétablit la fameuse école d'Autun, qu'il confia aux soins d'Euménius, habile orateur, attaché par une charge à sa personne.

Euménius à Autun.

P 5

Il lui assigna six cents mille sesterces d'appointemens.

Paix de quarante ans avec les Perses.

D'un autre côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entiérement défait par Galérien, après avoir remporté sur lui quelques victoires. Il demanda la paix en suppliant ; il se soumit aux conditions qu'on lui imposa. La Mésopotamie resta aux Romains, et le Tigre leur servit de frontiere. Cette paix dura quarante ans. Selon Aurélius-Victor, les états de Narsès auroient été pour Dioclétien une conquête facile. Mais qu'y auroit-on gagné ? L'empire n'avoit déja que trop d'étendue. Vouloir s'agrandir, lorsqu'on pouvoit à peine se défendre, c'est à quoi un prince prudent ne devoit jamais penser. Dioclétien, en conservant ses propres états, et en leur procurant une paix heureuse et durable, faisoit plus que des conquêtes.

Les chrétiens commençoient à se corrompre.

Il régnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collegue et des deux Césars ; obéi par-tout, et tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. Une longue tranquillité avoit refroidi leur ancienne

ferveur, à mesure que leur sainte religion trouvoit moins d'obstacles pour s'étendre. Ils bâtissoient de vastes églises; ils y adoroient publiquement le vrai Dieu. « Mais, dit Eusebe, l'en-
» vie, l'ambition, l'hypocrisie, se
» glisserent parmi nous: nous nous
» faisions la guerre, si non par les ar-
» mes, au moins par les discours et
» les écrits; les pasteurs eux-mêmes
» se livroient à des querelles, à des
» haines les uns contre les autres,
» et se disputoient les premieres pla-
» ces de l'église, comme des princi-
» pautés séculieres. » Ce témoignage prouve que de mauvais chrétiens pouvoient attirer une tempête sur l'église, et qu'on ne doit pas s'étonner de voir même dans l'histoire ecclésiastique, tant de choses qui affligent la religion.

303. Edit contre eux, déchiré par un zélateur.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où, malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna, et c'étoit beaucoup trop, que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés; tout chrétien privé de ses charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de

sa liberté, s'il étoit homme du peuple ; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit. On le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques et les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zele de la multitude.

Rapport de Lactance sur la persécution.

S'il faut en croire Lactance, Galérius, pour irriter l'empereur, fit mettre le feu au palais, et accusa les chrétiens de l'incendie. Mais Constantin qui étoit présent, attribue cet incendie au feu du ciel, dans un discours qu'Eusebe nous a transmis. Une pareille autorité doit paroître plus forte en histoire que celle de Lactance, dont l'ouvrage sur la persécution ne tend qu'à prouver que Dieu punit en cette vie les persécuteurs. Les historiens profanes nous manquent ici. Les témoignages, les relations, ne peuvent se comparer. Il paroît seulement certain que la persécution de Dioclétien, la dixieme générale, doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, et qu'au fanatisme des magistrats ou des peuples.

Elle fit beaucoup d'apostats.

Il y eut beaucoup d'apostats, au rapport d'Eusebe : la gloire des martyrs n'en fut que plus éclatante. Les enne-

mis de la religion ne pouvoient triompher d'elle par les supplices ; car les supplices attachent à la vérité ceux qui aspirent aux récompenses éternelles. Tout véritable chrétien soupiroit pour le martyre.

Dioclétien étant venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son regne, y triompha avec son collegue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des jeux magnifiques et une profusion immense, auxquels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur*, disoit-il, *doivent être modestes*. Le peuple, incapable de goûter cette modestie, en fit l'objet de ses murmures et de ses sarcasmes. L'empereur partit brusquement, au mois de décembre, d'une capitale qu'il n'aimoit point. Les rigueurs de la saison, la fatigue du voyage, lui causerent une maladie de langueur, dont il ne guérit jamais parfaitement. Elle contribua sans doute à le dégoûter de sa fortune. Dioclétien dégoûté de Rome.

Ennuyé de la grandeur et des affaires, pressé par les sollicitations de l'ambitieux Galérius, il se détermine, ainsi que Maximien, d'abdiquer l'empire. Les deux empereurs cedent le 305. Il abdique l'empire, avec son collegue Maximien.

pouvoir suprême aux deux Césars ; devenus dès-lors Augustes ; et pour maintenir la même forme de gouvernement ils nomment deux nouveaux Césars, Maximin, neveu de Galérius, et Sévere ; l'un et l'autre indignes de ce rang, soit par leur naissance, soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius. Maxence, fils de Maximien, et Constantin, fils de Constance-Chlore, auroient dû à tous égards être préférés ; mais Galérius vouloit des Césars dont il fût le maître : l'ambition régla son choix, et sacrifia le bien public.

Il vit heureux dans la solitude.

C'est un spectacle bien intéressant, que de voir Dioclétien, après un regne glorieux de vingt ans, retiré à Salone sa patrie, cultivant son jardin et se félicitant de son bonheur. Ses amis l'exhorterent de loin à remonter sur le trône. *O si vous voyiez*, leur répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains ! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Ses paroles sur les difficultés du gouvernement.

Les paroles que Vopiscus rapporte de lui, sur les écueils du gouvernement, citées par M. Crévier, prouvent combien il connoissoit les écueils du pouvoir suprême, et combien il étoit attentif à les éviter. « Rien n'est » plus difficile, dit-il, que de gou-

» verner avec sagesse. Quatre ou cinq » hommes se réunissent et se concer- » tent pour tromper le prince ; ils re- » glent ses jugemens : le prince enfermé » dans son palais, ne voit pas la vé- » rité, il est forcé de ne savoir que » ce qu'ils lui disent ; il donne les » charges à ceux qui en sont indignes ; » il éloigne des affaires ceux à qui » il devroit les confier : enfin, un bon » prince, prudent, plein de vertus, » est vendu par des perfides. » Le trône, considéré sous ce point de vue, peut se perdre sans regret. Heureusement pour le genre humain, les grands hommes savent éviter les pieges de l'adulation, et placer leur confiance avec discernement.

Partage inégal entre Constance-Chlore et Galérius.

Constance-Chlore étant aussi juste, aussi affable et bienfaisant que Galérius étoit ambitieux et cruel, l'union entre les deux Augustes devenant par-là impossible, ils partagerent le domaine de l'empire, pour gouverner séparément leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Sévere, qui, en qualité de César, devoit être comme le lieutenant de Constance, n'agit que comme la créature de Galérius. Celui-ci, maître de l'Asie, de l'Illyrie et de la Trace, le fut aussi de l'Italie et de l'Afrique, département de Sé-

vere, et de l'orient depuis le mont Amanus, en Cilicie, jusqu'aux extrémités de l'Egypte, département de Maximin.

Le premier gouverne en pere des peuples.

Tandis qu'il exerçoit sa tyrannie sur ces vastes régions, l'Espagne, les Gaules, la Grande-Bretagne goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Constance ne régnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ses sujets par son luxe, il empruntoit la vaisselle de ses amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de trésors que dans le cœur des citoyens. Aussi n'avoit-il besoin que d'un signe, pour qu'on s'empressât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce prince adorable mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Son fils Constantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit tenu comme otage, et où Galérius avoit dessein de le garder comme captif. Le pere en mourant, le déclara son unique successeur; l'armée le proclama sans délai. Nous l'allons voir briller sur le trône.

Il meurt à Yorc.

Constantin, son fils, lui succede.

Auteurs de l'histoire *Auguste*.

Du tems de Dioclétien, vécurent les auteurs de l'histoire *Auguste*, Ca-

pitolin, Lampride, Trébellius, Spartien, Vopiscus, dont les mauvais ouvrages, nécessaires faute de meilleurs, sont d'autant plus insuffisans pour un corps d'histoire suivie, qu'ils se contredisent les uns les autres, et qu'aucun n'est bien d'acord avec lui même. Nous l'avons déja observé, le bon goût disparoissoit, et la vérité à sa suite.

Plotin et Porphyre.

La philosophie platonicienne avoit été remise en vogue par Plotin qui, du tems de Gallien, sollicita la permission de bâtir une ville en Campanie, pour y réaliser le systême de la république de Platon. Il auroit dû demander plutôt un désert, loin de tout commerce avec le reste des hommes: encore n'y auroit-il pas réussi: car ses philosophes seroient devenu des hommes. Porphyre son disciple, florissoit à Rome sous Dioclétien. Le christianisme n'eut point d'ennemi plus dangereux. Lorsque Constantin signala son zele pour la vraie religion, il fit disparoître l'ouvrage où Porphyre la combattoit. Nous n'en connoissons que des fragmens conservés par les saints peres qui l'ont réfuté.

Nouveaux Platoniciens.

Les rêveries des nouveaux platoniciens, les êtres fantastiques dont ils remplissoient le monde, les mysteres

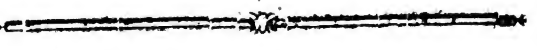
superstitieux par lesquels ils prétendoient s'unir à la divinité même, ne semblent propres qu'à dégoûter les esprits solides. Cependant le goût du platonisme se répandit jusques parmi les chrétiens; il fit naître une subtilité abstruse, contentieuse, d'où naquirent une foule d'opinions également contraires au bien de l'église et à la tranquillité de l'état. Les platoniciens se forgeoient une théologie mystique, pour déguiser ce que le paganisme avoit d'absurde et de révoltant. Il étoit à craindre que les chrétiens, étudiant leur philosophie pour les combattre, ne prissent quelques-unes de leurs idées, et n'altérassent l'auguste simplicité de la foi évangélique par un étalage de vaine science.

Fin du Tome troisieme.



TABLE

Des Matieres contenues dans ce troisieme volume.



SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIEME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

Rome Opprime les nations étrangeres.

---

doit les Romains invincibles. Récompenses et punitions militaires. La loi Porcia éleva les sentimens du citoyen sans affoiblir la discipline. La pureté des mœurs augmentoit la population. Premier divorce dans le sixieme siecle de Rome. Contrats de mariage. Plusieurs vestales manquerent à leur vœu. Les citoyens ne payerent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine. Mines d'Espagnes ; butin des généraux ; tributs des nations étrangeres. Ignorance grossiere des Romains jusqu'au sixieme siecle. Premiers poëtes. Le goût des lettres s'introduit. Caton déclame contre les rhéteurs et les philosophes. La littérature étoit cependant très-utile. Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption. Remarques sur Caton. Un Romain se signaloit en tout genre.



HUITIEME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

CORRUPTION dans la république.

NEUVIEME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

DIXIEME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE changée en monarchie militaire.

AUGUSTE.

TIBERE.

Q 6

NÉRON.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

SUCCESSEURS

Galérius. Inconvéniens de ce systême de gouvernement. Impôts multipliés. Thermes et autres constructions de Diocletien. Succès, malgré les abus. Euménius à Autun. Paix de quarante ans avec les Perses. Les chrétiens commençoient à se corrompre. Edit contre eux, déchiré par un zélateur. Rapport de Lactance sur la persécution. Elle fit beaucoup d'apostats. Dioclétien dégoûté de Rome. Il abdique l'empire, avec son collegue Maximien. Il vit heureux dans la solitude. Ses paroles sur la difficulté du gouvernement. Partage inégal entre Constance-Chlore et Galérius. Le premier gouverne en pere des peuples. Il meurt à Yorck. Constantin, son fils, lui succede. Auteurs de l'histoire *Auguste*, Plotin et Porphyre. Nouveaux platoniciens.

Fin de la Table des matieres du troisieme Volume.



